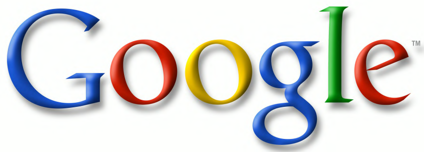



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

LE SANG

DE

GERMANICUS

DU MÊME AUTEUR

CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES

AUGUSTE, SA FAMILLE ET SES AMIS, 3e édition, un vol. in 8o.
TIBÈRE ET L'HÉRITAGE D'AUGUSTE, 2e édition, un vol. in-8o.

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DE DIDIER

CAUSERIES SUR L'ART, 2e édition, un vol. grand in-18.
PHIDIAS, 2e édition, un vol. grand in-18.
HISTOIRE DE L'ART GREC AVANT PÉRICLÈS, un vol. in-8o.

CHEZ FIRMIN DIDOT

ÉTUDES SUR LE PÉLOPONÈSE, un vol. in-8o.
L'ACROPOLE D'ATHÈNES, 2e édition, un vol. in-8o, avec 5 planches.

CLICHY. — Imp. M. LOIGNON, P. DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières. 12.

LE SANG
DE
GERMANICUS

PAR

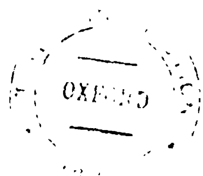
M. BEULÉ
DE L'INSTITUT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869



LE SANG
DE GERMANICUS

I

DRUSUS ET ANTONIA

Nous avons, messieurs, des adversaires qui ne lisent ni sans sévérité ni sans protestations nos entretiens sur les *Césars*. Ils n'admettent pas que nos jugements sur Auguste et sur Tibère aient une portée générale; ils refusent à des exemples particuliers la valeur d'une démonstration. « Votre dureté pour ces deux « empereurs, disent-ils, est injuste à la fois « et d'une application purement personnelle.

« Les fautes de ces deux grands personnages « prouvent contre eux, mais ne prouvent « rien contre la théorie qu'ils représentent. « L'infériorité humaine ne doit point compro- « mettre la majesté du pouvoir. Auguste est « un parvenu, formé par la guerre civile : « Tibère, un intrus, déformé par la tyrannie « d'Auguste. Ni l'une ni l'autre de ces âmes ne « s'est développée spontanément, dans le ber- « ceau charmant, dans l'atmosphère sereine, « dans les clartés vivifiantes de la toute-puis- « sance. »

L'histoire nous sert à souhait, messieurs, car elle présente une série d'empereurs qui satisferont à toutes les exigences du problème. Nés dans la pourpre, élevés à l'ombre du trône, idoles de la foule, favoris des soldats, ils sont issus des parents les plus nobles et les plus excellents; ils descendent du républicain

Drusus, de l'honnête Antonia, de l'adoré Germanicus, de la fière Agrippine ; le sang qui coule dans leurs veines les destine à la vertu, à la popularité, au sacrifice. Ardemment désirés, ces princes promettent à Rome les douceurs de l'âge d'or. Leurs qualités doivent être héréditaires et peuvent grandir souverainement au-dessus de l'univers prosterné avec amour. De même que l'on recherche, pour figurer dans les courses, les races les plus généreuses de chevaux, de même nous prenons les rejetons d'une famille éminemment libérale où le génie, la droiture, le désintéressement, l'humanité, le respect des lois sont une tradition et où la liberté compte des martyrs.

Le *Sang de Germanicus*, cependant, a été plus funeste aux hommes que le sang des tyrans les plus exécrés : il n'a pas résisté à l'épreuve d'un pouvoir sans bornes et a produit des

égoïstes si formidables qu'on les a comparés à des monstres. C'est le fils de Germanicus, *Caligula*, c'est le frère de Germanicus, *Claude*, c'est le petit-fils de Germanicus, *Néron*, c'est-à-dire un fou, un imbécile et un histrion, qui vont être coup sur coup les bourreaux des Romains et les instruments d'une ruine politique irréparable. Aucune démonstration n'est plus décisive contre les défenseurs du pouvoir personnel. Il semble que, dans les époques de décadence, la vertu elle-même ne soit qu'une amorce de la servitude et que la popularité devienne un poison qui se tourne contre la patrie.

Un proverbe grec dit que le plus heureux des hommes est celui qui n'est pas encore né : on pourrait affirmer de même que le meilleur des princes est celui qui n'a jamais régné. Il y

a deux secours merveilleux pour ceux qui se trouvent à côté de la puissance sans espoir permis de l'obtenir. D'abord, sous les mauvais souverains, le peuple a besoin de se créer une chimère; il cherche des consolations, se leurre, caresse une idole; comme les natures romanesques, froissées, souffrantes, il revêt cette idole de toutes les perfections. Ensuite ce souffle populaire soutient une âme douée de qualités brillantes, qui a de l'honneur, sinon de l'ambition; il lui donne des ailes et une sorte de virginité jalouse. Le sentiment de la conquête, une ardeur qui ressemble à celle de l'amoureux, l'auréole qui ajoute au front la légèreté et l'allégresse, tout rend l'homme meilleur, les intentions plus pures, la modération plus facile. Telle a été la condition, non-seulement de Germanicus, mais de son père Drusus, qu'on appelait Drusus l'Ancien,

et qui a exercé sur la destinée de son fils une influence plus considérable que les historiens ne le disent. Le père et le fils appartiennent à cette famille universelle de princes qui promettent beaucoup avant de régner, qui tiennent moins qu'ils n'ont promis quand ils règnent, et qui ne conservent le cœur de leurs contemporains qu'à la condition de ne point être mis à l'épreuve et de s'en tenir à un amour platonique pour la liberté.

Néro Claudius Drusus, né en 714, était le frère cadet de Tibère. On a prétendu qu'il était fils de l'empereur, parce que Livie était enceinte de six mois quand Auguste l'épousa : quelques courtisans distinguaient même une certaine ressemblance ; mais cette opinion n'est pas soutenable. Il est évident qu'Auguste, si Drusus avait été son fils, l'aurait adopté de préférence à Tibère, qui ne lui était rien, qui lui

inspirait de l'aversion. Tout jeune, Drusus était agréable à Auguste, moins à Livie, à qui il rappelait des circonstances pénibles : il est dur pour une femme altière d'arriver grosse dans la maison d'un nouvel époux. Drusus toutefois gagnait l'affection par sa grâce naïve et ses reparties enfantines. Il était le favori du Palatin, tandis que Tibère n'y était que toléré. L'un montrait les qualités les plus aimables, l'autre le caractère le plus sombre et une tristesse pleine de raideur. Machiavel, l'auteur de *la Mandragore,* oserait seul expliquer comment deux frères sont si différents et comment, l'aîné ayant essuyé l'âcreté du moule maternel, le cadet n'y puise que charme et que douceur.

Aimé de tout le monde, du peuple comme de la cour, Drusus fut poussé par un mouvement unanime dans la carrière des honneurs. A vingt-

trois ans, il fait la guerre aux Germains, bientôt il commande en chef sur le Rhin. Après cinq années de victoires stériles, il revient à Rome inaugurer le consulat qui est lui décerné par Auguste. S'enfonçant de nouveau dans les forêts de la Germanie, il pousse jusqu'à l'Elbe et jusqu'à l'Océan; mais il est arrêté par une apparition semblable à celle qui devait troubler un jour la raison de Charles VI. Une femme gigantesque se précipite au-devant de son cheval, elle parle latin, elle défend à Drusus d'aller plus loin et lui annonce que sa vie touche à son terme; le cheval se cabre, renverse son cavalier, lui brise la cuisse; après trente jours de maladie, Drusus meurt.

Ses funérailles furent magnifiques. Un cortége triomphal l'accompagna depuis le Rhin jusqu'à Rome. Auguste vint au-devant du corps à Pavie, le sénat vota l'érection de plusieurs

statues dans le Forum et de l'arc de triomphe qui existe en avant de la porte Saint-Sébastien, mais qui est resté inachevé. Tibère, pendant un règne de vingt-trois ans, n'a trouvé le temps de terminer ni le temple qu'il s'était chargé d'élever à Auguste, ni l'arc de son frère Drusus, ni le monument commémoratif qu'il s'était réservé, par une promesse publique, de consacrer à sa mère Livie. Sa piété apparente pour sa famille n'était qu'un moyen de ralentir la piété des autres et de détourner des honneurs qui lui portaient ombrage. Enfin le sénat avait décerné à Drusus le surnom de *Germanicus* à la condition qu'il fût héréditaire et devînt pour sa race un titre perpétuel.

Le prince qu'on honorait ainsi avait trente et un ans. La douceur de son caractère, sa bonté, sa modestie, son attachement à ses amis, la gravité de ses mœurs, chose déjà rare à la cour

impériale, la faveur d'Auguste, l'amour des Romains, l'amitié même de Tibère, tout prouvait que cette nature ouverte, généreuse, avait su se concilier les esprits les plus opposés. Cela ne suffirait pas pour expliquer sa prodigieuse popularité. Drusus avait une qualité de plus, pour laquelle il est difficile de trouver un mot qui n'éveille pas tout un ordre d'idées modernes : il était profondément libéral. On savait à Rome, et Auguste commençait à s'en alarmer, qu'il aimait les anciennes institutions de sa patrie, qu'il regrettait la république et qu'il souhaitait la restauration de la liberté. On savait, par une indiscrétion posthume, qu'il avait écrit une lettre à Tibère pendant qu'ils commandaient, l'un l'armée de Germanie, l'autre l'armée de Pannonie. Dans cette lettre, il lui proposait de s'entendre « pour forcer Auguste à rendre aux Romains la liberté; » c'est l'expression dont

se sert Tacite : *de cogendo ad restituendam libertatem Augusto*. Il est certain que, si les deux frères avaient marché sur Rome avec leurs légions, Auguste était à leur merci. On ignore ce que Tibère répondit à cette hardie proposition, ou plutôt il ne dut jamais y répondre. Sa prudence, d'accord avec son ambition, lui dictait le silence. Plus tard cependant, après la mort de Drusus, Tibère, fatigué de l'entendre louer sans cesse par Auguste, montra un jour les fameuses tablettes, qu'il avait conservées, bien sûr qu'on cesserait, dès qu'elles seraient connues au Palatin, de lui jeter au visage le souvenir importun des vertus de son frère. Il parvint à son but, mais le résultat qu'il avait moins prévu fut un redoublement de regrets parmi les Romains. La mémoire de Drusus resta comme sacrée depuis cette époque. On ne doutait point d'une sincérité que la mort

avait scellée. On répétait sans cesse dans Rome : « S'il avait eu le pouvoir, Drusus aurait rendu au peuple ses droits et sa liberté ! » Cet espoir fut reporté sur son fils Germanicus, il explique la faveur qui l'entoure dès ses premiers pas et lui trace son rôle. Les paroles adressées par Drusus à ses amis, ses intentions déclarées, ses engagements, sa lettre à son frère, démarche si décisive et si courageuse, assuraient à sa famille l'amour des citoyens et la haine des Empereurs.

Nous connaissons Drusus, messieurs. Le musée du Louvre possède un buste qui est un des chefs-d'œuvre du siècle d'Auguste ; ce buste était depuis la renaissance au palais de Fontainebleau et avait été envoyé de Rome. Ce qui frappe d'abord, c'est la forme de la tête, qui est ronde, bien pleine, d'une heureuse proportion. Toutes les facultés y sont en équilibre,

tout est à sa place, tout est sensé, raisonnable, expliqué à l'extérieur. Le front a quelque analogie avec le front de Tibère. Presque tous les princes de la famille de Tibère et d'Auguste, même les meilleurs, ont le front développé non en hauteur, mais en largeur. Cette particularité ne se retrouve plus sous les successeurs de Néron. Il faut aller jusqu'à l'époque de Constantin pour retrouver une conformation aussi caractéristique, qui semble annoncer la prédominance des appétits sensuels. Hâtons-nous d'ajouter que, chez Drusus, la proportion est encore heureuse ; s'il y a quelques pronostics qui trahissent la race, ils ont été démentis par des qualités éminentes. Les cheveux sont coupés carrément sur le front, à la mode du temps. Le nez est droit, la narine ouverte, les joues douces, avec des plans tranquilles. Il n'y a point de ces saillies inquiètes, qu'on

observe chez Caligula, ou de ces cavités impénétrables qui appartiennent à Tibère. La bouche est franche, pleine de bonté et d'expression. Le menton est rond, net, bien défini. Enfin, tout est droiture, honnêteté, mansuétude, dans cette figure privilégiée, et l'intelligence paraît égale à la beauté.

On peut vérifier, du reste, l'exactitude du sculpteur en comparant au buste du Louvre un camée du cabinet des Médailles (nº 213) qui représente Drusus la tête nue, avec le vêtement militaire, magnifique portrait, qui respire la douceur, la grâce et un charme presque féminin. Enfin nous avons des monuments officiels, des monnaies frappées sous Claude en souvenir de Drusus. Les monnaies d'or portent l'inscription : *Nero Claudius Drusus Germanicus imperator*, et au revers un trophée avec le nom des Germains. Les monnaies de bronze, d'un

grand module, portent la même légende. Le revers porte une figure assise, vêtue de la toge, tenant un rameau d'olivier à la main, entourée d'armes et d'armures : c'est l'image d'un triomphateur, et ce triomphateur est Drusus.

A côté de cette aimable figure, dont le passage parmi les hommes fut si court et la mémoire si durable, il convient de placer sa femme, Romaine des anciens jours, digne de lui donner un fils et de l'élever après lui, puisque la mort devait le frapper dans la fleur de l'âge : cette femme s'appelait Antonia. Elle était fille du triumvir Marc-Antoine et de cette douce Octavie, sœur d'Auguste, qui lui avait elle-même donné l'exemple de toutes les vertus. Antonia est représentée sur des monnaies qui datent du règne de Claude, son fils. L'empereur Claude ayant voué à sa mère un culte particulier, plusieurs villes firent graver son effigie sur leurs mon-

naies, notamment Alexandrie, Amphipolis, Clazomène et Thessalonique. Antonia y est assimilée à Cérès et porte sur sa tête les attributs de la déesse. On l'appelle encore *Augusta*, parce qu'elle a reçu sous Caligula, son petit-fils, le même titre que Livie.

Les monnaies ne font point saisir le caractère personnel de sa beauté. Frappées dans des villes lointaines, qui n'avaient point de modèle peut-être, elles offrent plutôt le type régulier et irréprochable des Grecs qu'un portrait exact. Les camées ont plus de vraisemblance, et l'on s'attachera surtout au camée de notre cabinet des Médailles qui porte le numéro 206. C'est une agate-onyx, matière magnifique; le buste est vu de face; la couronne de lauriers qui ceint le front est le symbole des prêtresses d'Auguste. Cette figure unit l'harmonie du type grec à la fermeté du type romain. La joue sail-

lante avec les pommettes hautes rappelle les joues des femmes de Raphaël ; les yeux ont un encadrement noble, le visage une expression charmante, reflet d'une âme plus charmante encore. Le buste et la statue qu'on voit au Louvre la montrent dans l'éclat d'une beauté pure, suave, rayonnante : sa bouche fine semble parfumée d'honneur et de sincérité. Cette chaste créature connut à peine le bonheur, et sa vie, après la mort de Drusus, devient un long martyre. Veuve, elle se retire auprès de Livie, sur le Palatin, cachée, vertueuse, filant la laine, tout entière à la mémoire de son époux. Malgré cette solitude, les chagrins viennent sans cesse l'assaillir. Elle a trois enfants, Germanicus, Livilla et Claude. Germanicus mourra jeune comme son père ; Livilla empoisonnera son mari, le fils de Tibère, et Antonia obtiendra comme une grâce de la faire mourir de faim,

elle-même, dans le palais, pour lui épargner la honte du supplice; Claude, cerveau affaibli, sera pour tous un objet de mépris. Les enfants de Germanicus feront à leur tour couler ses larmes. C'est d'abord Agrippine, sa veuve, persécutée, exilée, expirant dans une île déserte; puis Néron, exilé également et forcé de se laisser mourir; ensuite Drusus, le second de ses petits-fils, qu'on accable de mauvais traitements à côté d'elle, dont elle entend les cris dans les caves du Palatin, dont elle ne peut empêcher le meurtre; enfin Caligula, le troisième, qu'elle parvient à sauver, mais pour le surprendre, tout jeune encore, commettant un inceste avec sa sœur, et pour se voir infliger par lui, quand il est sur le trône, de telles amertumes et de telles menaces, qu'elle préfère se donner la mort. Tel était sous l'empire le sort réservé à une honnête femme : victime

de ses propres vertus, dédaignée par des ambitions criminelles qu'elle ne pouvait comprendre, rejetée par l'égoïsme, menacée par la violence, elle semblait avoir prolongé sa vie jusqu'à soixante-quinze ans uniquement afin qu'aucune douleur ne lui fût épargnée, pas même le suicide.

II

GERMANICUS

Né d'un père vénéré et d'une telle mère, Germanicus grandit au milieu des souvenirs purs et des bons exemples. Il était soutenu surtout par l'amour des Romains, dont les regards attendris couvaient le seul rejeton de leurs espérances, favori adoré dès le berceau. Leur affection avait quelque chose de si familier, que, par une exception unique dans l'histoire romaine, ils ne l'ont jamais appelé par son nom ni par son prénom. On ne le désignait que par le surnom de Germanicus,

qui rappelait son père. Cela étonne peu les modernes, accoutumés à ne donner à la plupart des personnages romains que leur surnom. A Rome, les convenances s'y opposaient. On appelait un citoyen par son nom et par son prénom; il n'était pas autrement désigné dans les actes officiels, sur les monnaies, sur les inscriptions; le surnom ne venait que le dernier, et parfois il était omis. Caligula, à peine sur le trône, punit sévèrement un centurion qui l'avait appelé par son surnom. Les historiens et les documents du temps le nomment toujours *Caïus Cæsar*. Germanicus, au contraire, se laissait saluer avec plaisir par un surnom qui faisait image, qui rappelait les triomphes de Drusus, qui était consacré par l'attachement populaire. L'histoire a perdu ses véritables noms : l'archéologie les cherche en vain dans les documents sans nombre qu'elle

tire du sol de l'Italie; peut-être doit-on les ignorer toujours. Rien ne prouve mieux cet amour tendre, cette familiarité en quelque sorte paternelle d'un peuple entier pour l'héritier du libéral Drusus.

Germanicus était né l'an 15 avant Jésus-Christ. Adopté par Tibère en même temps que Tibère était adopté par Auguste, il apprit l'art de la guerre avec son oncle sur les bords du Rhin. Nommé consul à vingt-sept ans, il revint à Rome prendre possession de son consulat. Il l'exerça avec tant de modération, il montra un tel respect de la justice que la tendresse du peuple pour lui redoubla. Il prenait les intérêts des accusés, les accueillait avec impartialité, impartialité pleine de faveur pour ceux qu'il supposait innocents, pleine de ménagements pour ceux qu'il croyait coupables. Soignait-il sa popularité? Était-il entraîné par elle,

semblable au nageur qui descend un fleuve, et dont il est difficile de dire s'il devance le courant ou s'il est porté par lui? Les jeux qu'il donna, les combats de gladiateurs, deux cents lions jetés dans l'arène, n'étaient point faits pour refroidir l'enthousiasme. Son consulat expiré, il retourna en Germanie pour commander en chef les légions; c'est là que le surprit la mort d'Auguste.

Avant de rappeler ce qu'il fit à cette époque, quelles tentations vinrent l'assaillir, il est utile de retracer son portrait et de puiser aux sources. Les écrivains sont unanimes et ne contredisent point Tacite, qui est si bien acquis à Germanicus et à sa cause. Il est évident que ce grave historien ne dit que la vérité quand il loue en toute occasion le bon cœur de Germanicus, son humanité, ses vertus civiles, sa douceur merveilleuse, sa clémence envers les en-

nemis vaincus. « En lui, dit-il, tout ce qu'on voyait et tout ce qu'on entendait inspirait un égal respect. Ses manières étaient affables, son esprit populaire, » ce qui veut dire qu'il avait la passion de plaire, l'art d'exciter et de mériter l'amour des hommes. En un mot, il était exactement l'opposé de Tibère. Si Tacite est suspect de partialité, Dion ne le sera pas, Dion qui n'avait rien de commun avec le parti libéral de l'ancienne Rome et qui vécut beaucoup plus tard. Voici le portrait qu'il trace de Germanicus dans le cinquante-huitième livre de son Histoire: « Son corps était beau, son âme admirable ; son instruction égalait sa force physique. Très-vaillant contre l'ennemi, très-doux envers les siens, il unissait à la puissance d'un césar la modération qui convient aux citoyens les plus faibles. Il évitait tout ce qui pouvait faire de la peine à ceux qu'il gouvernait, mériter les

soupçons de Tibère, exciter l'envie de son fils. Il a été du très-petit nombre de ceux qui ne furent point au-dessous de leur fortune e ne se laissèrent point corrompre par elle. Plusieurs fois il aurait pu s'emparer de l'empire du consentement non-seulement du sénat, mais du peuple et des soldats : il ne le voulut point. »

Germanicus était orateur ; on le sait moins par les discours que lui prête Tacite et qui sont de Tacite, que par un vote solennel du sénat. Après sa mort, les sénateurs voulaient que son image, sculptée sur un grand médaillon, fût placée parmi les images des orateurs célèbres. Le secrétaire de l'empereur Hadrien vante, en effet, son éloquence, et rappelle qu'il a continué de plaider même après avoir obtenu le triomphe. Germanicus était poëte ; il a composé des vers qui ne sont pas tous perdus : on en trouvera quelques fragments dans le

recueil intitulé *Carmina familiœ cœsareœ.* Suétone assure qu'il avait fait des comédies grecques. Ovide lui dédie ses *Fastes* en louant son éloquence et son talent poétique.

Ce jeune homme si complet, d'une culture égale à sa beauté, n'est-il pas naturel de désirer le connaître? Le Louvre possède une statue qui est célèbre et qui a été trouvée en 1792 dans la basilique de Gabies par le prince Borghèse. D'autres statues moins belles sont au musée de Saint-Jean-de-Latran. La bibliothèque de Munich montre un buste, le musée de Dresde une tête de bronze, qui rappellent également Germanicus. La statue du Louvre est l'œuvre la plus remarquable, c'est à elle qu'il faut s'attacher. Elle fait voir Germanicus dans le costume héroïque, c'est-à-dire le torse nu, le bas du corps drapé, l'extrémité du manteau rejetée sur le bras gauche. Il est debout et tient

l'épée militaire. Le bras droit est étendu avec un geste de commandement contenu et très-doux. Le visage n'exprime pas seulement la bonté, on y sent une certaine mollesse affectueuse. On y découvrira peut-être quelques traits de Livie, son aïeule, mais non sa fermeté, sa pénétration, son énergie. La bouche est un peu affaissée vers les coins, ce qui donne l'impression de la mansuétude et trahit surtout la faiblesse du caractère. L'œil est bon, ouvert, le front tranquille, plein d'aménité, moins large que celui de Tibère, comme si le triomphe des nobles instincts et des qualités morales était absolu. Le nez est légèrement aquilin, sans que la courbe en soit nette et accentuée. Le cou est gras et fait penser aux statues d'Antinoüs. Quant aux épaules, elles sont très-caractéristiques, parce qu'elles sont hautes, larges, fléchissantes. On trouve une ressem-

blance entre la partie supérieure de cette statue et celle du Mercure qui est à la villa Ludovisi : les épaules, l'agencement avec le cou, le sentiment plastique, sont presque identiques. Je n'en tire aucune conséquence, c'est un simple rapprochement. Enfin, ce qui est exceptionnel, tout à fait nouveau dans l'art romain, la tête est inclinée avec une expression de tristesse. Dans l'antiquité, les divinités inclinent la tête par bonté, comme pour accorder aux mortels ce qu'ils demandent dans leurs prières; mais la tête inclinée de Germanicus offre une expression de mélancolie que l'artiste a cherchée, qui lui a peut-être été suggérée par l'original.

Ainsi nous apparaît, sans interprétation forcée, ce portrait si conforme au témoignage des anciens. L'art ne dément point l'histoire, lorsqu'à côté des sentiments et des actes les

plus nobles il nous fait comprendre la faiblesse de notre héros, et nous montre l'attitude triste, les épaules fléchissantes, la bouche inclinée vers les coins. Les monnaies frappées à Rome avec les initiales S. C. (*senatus-consulto*) portent un profil semblable et font voir des cheveux qui descendent assez bas sur le cou, marque traditionnelle de la race d'Auguste.

On remarquera au cabinet des Médailles de Paris deux camées qui représentent Germanicus : le n° 207, où la tête, qui n'a que 2 centimètres de hauteur, est d'une grande finesse, pleine de douceur, d'une expression calme ; le n° 209, plus grand et justement célèbre. Rapporté de Constantinople par le cardinal Humbert, il a appartenu pendant plusieurs siècles à l'abbaye de Saint-Èvre, à Toul. Au temps de Louis XIV, on l'a entouré de roses

et d'une monture émaillée qui en rehausse la beauté. Ce camée représente Germanicus la tête nue, la poitrine couverte de l'égide ; de la main droite il tient le bâton augural, à la crosse recourbée ; de la main gauche une corne d'abondance, symbole des bienfaits qu'on attendait de lui. Il est assis sur un aigle immense dont les ailes sont dressées vers le ciel, dont les pattes posent encore sur la terre et étreignent une palme, signe de victoire. Ces ailes sont grandioses et d'un jet hardi : les trois couches de l'onyx, savamment dégradées par le graveur, leur donnent de la couleur et des plans divers ; elles cachent une partie du corps de Germanicus, prêt à se laisser emporter vers l'Olympe, tandis qu'une Victoire ailée s'approche pour lui ceindre une couronne. Le sentiment général indique énergiquement le sujet, qui est l'apothéose. La composition est pleine

d'une noblesse vraiment sculpturale ; elle frappe par sa grandeur tout à fait idéale, car il est évident que Germanicus doit à l'artiste une beauté que ni Auguste ni Tibère n'ont reçue de leurs plus célèbres graveurs. On dirait que l'âme de tout un peuple a passé dans ce monument, ou du moins que le souffle de tout un parti et l'ardeur des honnêtes gens qui le composaient ont échauffé l'artiste et lui ont imprimé un élan supérieur à celui qu'il avait trouvé jusque-là en lui-même, tant il est vrai que, dans les arts, l'amour fait plus que la faveur et la conviction plus que l'intérêt.

Telle est, messieurs, l'image exacte et idéale tour à tour de celui qu'on peut appeler les délices du peuple romain. Le peuple romain était destiné à des amours courtes et malheureuses, selon l'expression touchante de Tacite. Aussi ce portrait serait-il incomplet, si nous n'ajou-

tions dans l'ombre, comme fond du tableau, la haine de Tibère, qui grandit avec la popularité de Germanicus, la haine de Livie, qui n'avait jamais aimé Drusus et qui détestait surtout Agrippine, femme de Germanicus ; enfin la violence d'Agrippine elle-même, petite-fille d'Auguste, fille du farouche Agrippa et de cette Julie, si passionnée et si intelligente, dont elle avait pris tout l'orgueil. Cette violence, soutenue par une énergie trop virile, et la soif de domination accumulaient les dangers en paraissant les braver. Agrippine rendait son mari plus timide en voulant le rendre plus hardi, parce qu'elle lui créait des embarras sans lui communiquer la force de les trancher. Enfin Germanicus avait conscience de la haine injuste de son oncle et de son aïeule : son âme douce en était remplie d'anxiété.

Ce portrait nous aidera à mieux comprendre

la conduite de Germanicus après la mort d'Auguste. C'est le moment où son sort va se décider, et du même coup le sort du peuple romain.

Les légions du Rhin étaient travaillées par un esprit nouveau. Après le désastre de Varus, il avait fallu remplir les cadres : on avait fait des levées à la hâte, on avait ramassé les plus vigoureux parmi la multitude de Rome accoutumée à la paresse. Braves au combat, la discipline n'avait pas réussi à les dompter. Ces recrues, dès qu'on apprit la mort d'Auguste, excitaient les vieux soldats à la révolte. Le contre-coup de l'opinion publique de Rome se faisait sentir dans l'armée. A Rome, on désirait Germanicus pour empereur ; sur le Rhin, on prit les armes pour proclamer Germanicus.

Germanicus était une âme honnête que révoltait l'idée d'une trahison, quoiqu'il fût difficile

d'appliquer ce mot à des revendications légitimes contre un usurpateur qui se targuait du choix d'un autre usurpateur. Tibère avait donné le mot d'ordre aux légions ; Livie s'était emparée des affaires à Nola ; ils régnaient par la force et non par le droit : or l'on ne trahit qu'un gouvernement régulier, légal, institué par le consentement de la nation. Mais Germanicus était lié par une étroite parenté, par l'adoption de Tibère, par sa propre conscience. La seule pensée de se déclarer l'ennemi de son oncle le faisait frémir. Aussi les soldats, en le proclamant, le poussent-ils au désespoir. Quand il les entend lui décerner le titre d'*imperator*, il se précipite du tribunal où il siége et prend la fuite. On le ramène, on veut le forcer à y remonter, on l'acclame ; alors il tire son épée et déclare qu'il préfère la mort au déshonneur. La foule est cruelle quelquefois, ou plutôt elle est

sceptique. Les recrues arrivées fraîchement de la capitale n'étaient point touchées par ces sortes de démonstrations, et l'on cite un certain Calusidius qui présenta tranquillement à Germanicus son épée en lui disant : « Elle coupe mieux. » Il est certain que Germanicus ne se tua point. Il eut recours à un subterfuge, on pourrait dire à un mensonge. D'accord avec les principaux chefs, il inventa une lettre de Tibère où le nouvel empereur promettait aux soldats tout ce qu'ils pouvaient souhaiter, des congés après vingt ans de service, la pension de vétéran après seize ans, les legs d'Auguste doublés. Les légionnaires avaient tué les centurions qui leur déplaisaient, on leur sacrifia les autres. Une révolte apaisée de la sorte ne sert qu'à en préparer une seconde ; elle éclata dans le camp d'hiver, situé à l'*Ara Ubiana*, entre Bonn et Cologne. La vue d'Agrippine partant

enceinte avec ses petits enfants pour se réfugier à Trèves, put seule faire rentrer en eux-mêmes les rebelles, qui l'estimaient plus que Germanicus. Une troisième révolte éclate à *Castra Vetera* (Xanten), où campaient la cinquième et la vingt-unième légion. Cécina, lieutenant de Germanicus, ramena quelques cohortes par ses promesses et les jeta pendant la nuit sur les tentes des soldats insurgés. Une horrible mêlée, que les ténèbres rendaient plus sanglante, couvrit le camp de cadavres. « Ceci n'est point un remède, c'est un bain de sang, » dit le lendemain Germanicus en versant des larmes. Ce sang, il avait dépendu de lui qu'il ne coulât jamais.

Tacite peint admirablement ces scènes lugubres ; cependant il évite de dégager nettement l'esprit révolutionnaire qui travaille l'armée et qui souffle de Rome. Germanicus n'est l'objet

de tant d'espérances que parce qu'on croit que les institutions républicaines et la liberté reconquise doivent triompher avec lui et par lui, Germanicus se dérobe à ce rôle avec une constance dont Tibère n'était guère digne; il met tout son héroïsme à obéir; il développe, pour ne pas se trouver en face de cet adversaire redouté, une énergie qui l'expose à de plus grands dangers; il lui coûte plus d'efforts et plus de sang pour refuser l'empire qu'il n'en aurait coûté peut être pour l'acquérir ou l'affranchir. Est-ce respect, est-ce terreur devant la sombre figure de Tibère? C'est, du moins, la faiblesse d'un cœur pusillanime qui préfère son devoir de prince à son devoir de citoyen et son repos au bonheur de sa patrie. Ne pas se compromettre est le mobile suprême des êtres inoffensifs, qui finissent par ne pratiquer d'autre vertu politique que l'abstention.

Si, au lieu d'une âme timide, Germanicus avait eu l'âme hardie de Vespasien ou de tout autre général qui a tiré le glaive en s'écriant : Marchons sur Rome ! que fût-il arrivé? C'est un problème qu'il est permis de se poser et qui nous aide du même coup à pénétrer ce qu'avait de juste ou d'immérité la popularité incroyable de Germanicus. Il est inutile de rappeler que la tendresse des Romains pour lui vient surtout du souvenir paternel, que la lettre de Drusus est sans cesse présente à tous les yeux, qu'il semble que l'exécution d'un tel projet soit un héritage sacré, une dette imprescriptible. Ce n'est pas un chef débonnaire qu'on attend, c'est un sauveur. Ce ne sont pas les campagnes entreprises pour recouvrer les ossements blanchis de Varus, ce ne sont pas les ravages commis dans les forêts de la Germanie, propres surtout à exaspérer les Germains, qui attirent les cœurs

vers Germanicus; c'est une espérance secrète chez les uns, avouée chez les autres, vivace chez tous, qui tourne les regards vers le Rhin. Dès qu'Auguste est mort, on attend chaque jour la nouvelle, non pas que Tibère est revenu d'Illyrie pour prendre l'empire, mais que l'armée du Rhin s'est mise en marche pour apporter la liberté. Que fût-il arrivé, si Germanicus, avec autant de désintéressement et plus de courage civique, eût accepté hautement le legs de Drusus, s'il eût déclaré que les promesses du père seraient exécutées par le fils, s'il fût parti à la tête de toutes ses légions, qui brûlaient de le conduire à Rome, s'il fût descendu vers l'Italie en annonçant la restauration du sénat et du tribunat, des assemblées et des magistratures, des lois et des institutions, avec les améliorations conseillées par l'expérience et par un demi-siècle de servitude; s'il eût consenti enfin

à devenir, non pas le second des empereurs, mais le premier des citoyens?

Il est certain, Tibère l'a prouvé par sa conduite, que le retour de Germanicus avec de telles promesses attachées à ses aigles, n'eût été qu'une marche triomphale, pacifique, qui ne coûtait pas une goutte de sang. Germanicus traversait les Gaules et l'Italie, purifiait les traces de César, effaçait le souvenir de sa marche parricide, réhabilitait le Rubicon, franchissait enfin honnêtement ce triste cours d'eau qui reste noté d'infamie dans l'histoire pour n'avoir pas arrêté et submergé l'ambitieux qui allait commettre le plus exécrable attentat. Il arrivait à Rome escorté par toutes les populations de l'Italie, comme elles avaient escorté et porté pieusement sur leurs épaules le cadavre de son père Drusus. Dion le dit lui-même, Dion, personnage consulaire, fonctionnaire, ami des

empereurs. « Plusieurs fois Germanicus aurait pu s'emparer de l'empire du consentement non-seulement des soldats, mais du sénat et du peuple. » Tibère le savait si bien qu'il attendait avec angoisse les nouvelles de Germanie. Ses tergiversations, ses ruses pour décliner le pouvoir, ont été imputés à l'hypocrisie. J'y vois l'expression des craintes les plus sincères et les plus sérieuses. Il croyait à tous moments apprendre que Germanicus et ses légions descendaient des Alpes; il se tenait prêt à fuir; il aurait fui devant Germanicus comme il a fui devant Auguste, devant Livie, devant Séjan, comme il fuyait devant le spectre de Rome, quand il n'osait, à la fin de son règne, approcher à plus de sept milles de ces murs qu'il remplissait de larmes et d'imprécations. C'est pour cela qu'il ne voulait commettre rien d'irréparable, ne s'engager par aucun acte, afin

de ne s'exposer à aucunes représailles et de pouvoir dire au libérateur : « Mais Rome est libre, je n'ai rien usurpé. » Avec cette pensée, on peut relire Tacite : dès lors les incertitudes de Tibère, sa politique au début, son attitude honteuse, ses faux-fuyants, ses mensonges, ses habiles délais, son dégoût du pouvoir, s'expliquent par la terreur que lui inspire Germanicus. Séparé par de si grandes distances, il ignore longtemps ce que son neveu a décidé, et de sa décision dépend sa propre destinée aussi bien que celle du peuple romain.

Or, Germanicus n'a rien résolu ; il a pris le parti le plus commode, il reste sur la frontière, il y reste fidèle. Il ne privera point le monde du bonheur d'obéir à Tibère, puis à Caligula, puis à Néron. Il n'essayera, ni de rendre la liberté à sa patrie, ni de restaurer la grandeur romaine. Quel est donc l'historien qui prétendait que le fils de

Drusus n'avait jamais été inférieur à sa fortune? J'affirme, au contraire, qu'il a été au-dessous de sa fortune, qu'il n'a pas eu l'audace honnête, salutaire, patriotique, qui fait qu'on remplit le plus difficile des devoirs. Il a préféré ce devoir inerte qui s'appelle l'obéissance; il n'a songé qu'à sa propre sécurité et a laissé retomber à terre la cause si belle que l'humanité remettait entre ses mains. L'étendue de sa faute peut se mesurer à la joie immense que Tibère et Livie témoignèrent en apprenant que Germanicus faisait prêter serment au nouvel empereur. Alors seulement Tibère agit en maître et Livie se crut toute-puissante; alors seulement l'empire fut consacré par des formules décisives. On rit d'abord à la cour de ce candide Germanicus; on le laissa pendant trois ans guerroyer sur le Rhin, se perdre dans les forêts, pénétrer jusqu'à l'Océan, occuper l'activité de ses soldats

par des marches et des contre-marches, s'exposer à des dangers sérieux, car c'était un courageux général, qu'Agrippine secondait merveilleusement. On le laissa libre et heureux, pendant que le pouvoir nouveau s'affermissait à Rome, jusqu'au jour où l'éclat de ses victoires et l'amour de ses légions réveillèrent les craintes assoupies de Tibère. On ne pouvait souffrir qu'une gloire si pure resplendît plus longtemps; on le rappela; grande imprudence, car ce retour était pour Germanicus une occasion d'accomplir les promesses de Drusus et de disposer d'un peuple qui s'était depuis longtemps donné à lui.

De peur de méconter son neveu, Tibère l'avait désigné pour être consul et lui avait accordé le triomphe. D'ordinaire, les triomphateurs campaient hors des murs avec l'élite de leurs troupes, et, le jour de la cérémonie, en-

traient par la porte triomphale, où le sénat les attendait assis autour de l'empereur. Pour Germanicus, soit qu'un mot d'ordre eût été donné, soit qu'un mouvement spontané entraînât le peuple, Rome entière s'élança au delà du Tibre ; tous se précipitèrent sur la route, hommes, femmes, enfants, vieillards ; la ville devint déserte. Qui ne sait avec quel enthousiasme et quel art le génie italien organise les manifestations ? On alla au devant du libérateur jusqu'au vingtième mille, c'est-à-dire jusqu'à sept lieues de Rome. Était-ce pour voir des Germains à la longue chevelure et leurs dépouilles ? Était-ce pour insulter quelque chef enchaîné derrière le char ? Non, c'était pour recevoir cette liberté tant promise que Germanicus apportait, croyait-on, dans ses deux mains, c'était pour contempler ce héros bienfaisant dont le retour devait suffire pour faire disparaître Tibère.

Tibère connaissait si bien les dispositions des Romains, qu'il n'envoya sur la route que deux cohortes prétoriennes et garda toutes les autres auprès de lui; il est vrai que les soldats s'échappèrent et coururent mêler leurs joyeuses clameurs à celles de la foule. Que Germanicus fît un geste, qu'il dît une parole, et cette multitude immense, qui le dévorait des yeux, prenait feu. Toujours scrupuleux, toujours fidèle à Tibère, il observa la plus grande réserve. Il avait placé autour de lui, sur son grand char, ses cinq petits enfants, afin de n'offrir aux yeux qu'un spectacle doux et souriant, afin de ne toucher les cœurs que par les émotions de la paternité et le souvenir des vertus domestiques. On l'accueillit avec ivresse, et l'on fut déçu; on le suivit en espérant encore, et toutes les espérances furent trahies.

Les politiques qui voyaient ce pompeux

mais infructueux triomphe, ne pouvaient cacher leur tristesse, sentant qu'une occasion suprême échappait et qu'une idée était à jamais trahie. Les âmes tendres et prévoyantes n'étaient pas moins affligées, parce qu'elles pressentaient que, dans les temps difficiles, celui qui manque à sa fortune est perdu; sa faiblesse excite le mépris de ses ennemis; être populaire et cesser de se faire craindre, c'est marcher à la mort.

Quelle que soit la valeur d'un homme, messieurs, il ne vaut en politique qu'autant qu'il représente une idée et qu'il saisit l'occasion de la faire triompher. L'idée qui faisait la force de Germanicus, c'est qu'il était l'incarnation de la liberté romaine ou du moins des derniers soupirs vers la liberté. Il n'a rien fait pour cette idée, il a été un honnête serviteur, un timide citoyen, un impuissant ami, un chef involontaire

ou volontairement paralysé ; il s'est contenté des brises folles d'une popularité stérile, et, quand l'occasion s'est offerte par deux fois, il l'a repoussée. Dès ce moment, Germanicus ne comptait plus, il avait abdiqué. Il pouvait rester l'amour du peuple romain, mais dans la vie de l'humanité et dans le jeu de ses destinées, il était rayé. Qu'il vécût à Rome ou loin de Rome, général ou fonctionnaire civil, heureux ou persécuté, applaudi ou délaissé, il avait failli au plus beau rôle que l'histoire pût offrir à un homme, il était jugé, il n'était plus rien qu'une victime marquée par le ressentiment de Livie et de Tibère.

Du reste la vie de Germanicus n'a plus d'objet. Que fait-il à Rome? Il plaide pour les accusés, il sourit à ses partisans, il manque d'être étouffé chaque fois qu'il se montre en public, tant la foule se précipitait sur lui

comme pour saisir enfin le mot du sphinx et le signal toujours attendu. Germanicus se contente de rebâtir à ses frais le temple de l'Espérance, restauration qui semble dire aux Romains : « Germanicus n'est plus pour vous qu'une espérance vaine. » Qu'importent les intrigues de cour, la jalousie du fils de Tibère, la malveillance de Séjan ? Qu'importe même la succession de Tibère, qui se ferait attendre dix-huit ans et qui ne donnerait sans doute au monde qu'un maître impuissant, abusé, jouet des autres et de sa propre faiblesse? L'exemple de Tibère nous apprend comment d'un bon citoyen de mauvaises institutions font un mauvais prince. Ce fut un bien pour Germanicus d'être éloigné de Rome, ce fut une faveur nouvelle de la fortune de l'enlever à la terre jeune et dans toute sa gloire.

Lui-même ne sait plus comment remplir

des jours vides et inutiles. Nommé au gouvernement de l'Asie, il s'y rend à petites journées, il fait un voyage de plaisir, il visite successivement l'Illyrie, Nicopolis, fondée par Auguste, le champ de bataille d'Actium, Athènes, où il entre pieusement avec un seul licteur, les côtes de la Thrace et de l'Asie-Mineure, toutes les villes célèbres; il fait même un pèlerinage à Rhodes pour flatter Tibère, et, comme si le sort prodiguait l'ironie à ses favoris impuissants après leur avoir prodigué les occasions, c'est à Rhodes que Germanicus sauve lui-même du naufrage Pison, poussé par la tempête, Pison son ennemi, Pison l'affidé de Tibère, qui doit le combattre, le désespérer et peut-être l'empoisonner. Le goût des voyages ou l'ennui l'entraîne; dès qu'il a réglé les affaires de Syrie, il prend le pallium grec et les sandales, s'enfonce en Égypte comme un simple particu-

lier, va jusqu'à Syènes et jusqu'à Éléphantine. Il revient épuisé, est abreuvé de dégoûts par les agents de Tibère, tombe malade et meurt. Cette mort est le texte d'une tragédie véritable, si admirablement composée par Tacite qu'il est défendu à jamais d'en refaire le récit. Je ne poserai même pas le problème insoluble de l'empoisonnement de Germanicus. S'il n'a pas été empoisonné, il a cru l'être, il l'a dit, l'univers l'a répété. Il n'est point de condamnation plus grave pour un souverain et pour un siècle.

C'est surtout dans les temps de décadence politique qu'on voit triompher une sorte de loi envieuse et fatale. Tout ce qui est beau, bon, généreux, succombe devant l'audace et l'impudence. La vitalité violente absorbe la vitalité honnête ; l'égoïsme et les appétits effrénés de ceux qui n'ont pas de scrupules coudoient, écartent, rejettent les âmes candides et retenues ; le

crime étant une force, la vertu devient une faiblesse. Germanicus a rempli sa destinée, mais il a trahi la destinée du peuple romain. Il y a dans cette histoire une moralité qu'il faut avoir le courage de proclamer, c'est que les Romains n'étaient plus dignes que Germanicus ou tout autre héros fît pour eux cet effort. Le rôle des princes n'est pas d'offrir la liberté, le rôle des peuples au contraire est de la réclamer : les souverains trouvent qu'il est temps de l'accorder quand les peuples ont su la conquérir. Le peuple se vendait tous les jours afin de vivre dans l'oisiveté et dans les plaisirs ; il croyait ensuite qu'un regret vague de l'ancienne constitution suffirait pour être affranchi. Il choisissait ou plutôt il acceptait un héros idéal, et attendait sans rien faire que ce sauveur ouvrît sa main, qui devait contenir la liberté. C'est pourquoi l'image de Germanicus est restée dans l'histoire

pure, charmante, idéale, presque abstraite, tant l'action lui a manqué. Il n'est qu'une personnification : il résume l'espérance inerte d'une nation, ses aspirations impuissantes, ses regrets sans courage, ses vœux sans énergie, semblables à l'agitation de ceux qui rêvent et demeurent plongés dans le sommeil. Germanicus, du moins, eût dû essayer de secouer cette léthargie ; il ne l'a point fait et le martyre l'a purifié. Sa douce figure restera une consolation pour les honnêtes gens de tous les temps, mais il ne faudra jamais consentir à ce qu'elle devienne une justification ou un exemple.

III

AGRIPPINE

Quand une femme résolue soutient ouvertement un homme faible, elle l'abaisse; elle ajoute à son impuissance en accroissant son irrésolution. Agrippine a été funeste à Germanicus et au parti qui lui survécut, précisément parce que sa nature droite, entière, orgueilleuse, poussait tout à l'extrême et ne connaissait ni la mesure ni la patience. Petite-fille d'Auguste, fille de Julie, fille d'Agrippa, elle a pris d'Auguste l'ambition et l'orgueil du sang, de Julie un tempérament qui sera contenu, d'Agrippa

une énergie virile qui ne le sera pas et qui dégénérera en violence ; d'ailleurs, vraie matrone romaine, vertueuse, simple, observant les anciennes mœurs, enfermée dans le mariage comme dans une forteresse, ne cachant rien, pas même son ambition, moins fière de sa jeunesse ou de sa beauté que de sa fécondité, et regardant comme sa plus radieuse couronne les neuf enfants qu'elle avait eus coup sur coup de Germanicus, mort à trente-quatre ans.

Il n'est pas inutile, messieurs, de reformer la liste de cette jeune famille, incomplète avant les découvertes de l'archéologie. L'histoire ne citait que trois fils et trois filles : ce sont les inscriptions qui nous font connaître trois autres fils morts en bas âge. L'an 1777, on a trouvé à Rome, auprès de la *via dei Pontefici* et du mausolée d'Auguste, des plaques de marbre qui rappelaient les funérailles de ces rejetons

de la race impériale : « Tibérius César, fils de Germanicus, disait l'une, a été brûlé ici. » — « Caïus César, fils de Germanicus, disait une autre, a été brûlé ici. » Tous les deux étaient morts au berceau (*infantes*). Un monument semblable attestait les honneurs rendus au troisième fils, dont le nom était effacé. Peut-être était-ce l'enfant dont la grâce et le babil charmaient Auguste et dont la mort fut l'objet de si vifs regrets. Livie le fit représenter en Cupidon et dédia sa statue dans un temple de Vénus ; Auguste conservait son buste dans sa chambre à coucher, et n'y entrait jamais sans le baiser. Qui sait si l'un des deux bustes que l'on admire dans le corridor du Vatican à côté du buste d'Octave et que l'on intitule Caïus et Lucius, ne représente pas plutôt l'enfant préféré de Germanicus? Les trois autres fils sont bien connus : l'aîné de ces survivants s'appe-

lait Néron, le second Drusus, le troisième Caïus, du nom d'un de ses frères qui était mort ; c'est celui que les soldats surnommèrent plus tard *Caligula*. Les trois filles, Agrippine, mère de l'empereur Néron, Drusilla et Julia Livilla, étaient nées dans trois années consécutives. Telle était cette belle famille, destinée tout entière à un trépas précoce, mais dont alors Agrippine faisait sa parure.

Agrippine ne se produit sur la scène de l'histoire qu'au moment de la mort d'Auguste. Elle est dans le camp, sur les bords du Rhin, habitant parmi les soldats, lorsque éclate la série de révoltes que Tacite a racontées d'une manière si tragique. Germanicus dut même la renvoyer enceinte, avec les femmes de sa suite et le petit Caligula, dans le pays de Trèves, pour les sauver des excès de ces furieux. Leur départ fit rentrer les légionnaires dans l'obéis-

sance, tant il leur inspira de honte et de regrets. Quelques années plus tard, Agrippine apparaît encore au milieu des légions. Pendant que son mari est enfoncé dans les forêts de la Germanie et pousse jusqu'à l'Océan, le bruit se répand que Germanicus et Cécina sont défaits, que les Germains s'avancent et vont surprendre Cologne : les Romains qui gardent la ville veulent couper le pont jeté sur le Rhin. Alors Agrippine, avec un sang-froid viril et un courage supérieur à celui des hommes, se plaçant à la tête du pont, empêche d'accomplir un acte aussi funeste. Plus tard elle recueille les blessés à mesure qu'ils arrivent, les soigne, leur distribue des vivres et des vêtements. Lorsque enfin les légions reviennent victorieuses, elle leur adresse des éloges, des allocutions, comme un général d'armée. Elle avait donc bien gagné le titre de *mère des camps* que

lui avaient décerné les soldats, et qui indignait Tibère. « Quoi ! disait-il, une femme habite au milieu de mes soldats, recherche la popularité en habillant son fils comme un simple légionnaire, harangue, agit, apaise les séditions et a plus de pouvoir que mes propres lieutenants ! » Ces plaintes étaient fondées : les mœurs militaires de l'ancienne Rome n'auraient point supporté l'influence d'une femme ; mais la discipline s'était relâchée sur les frontières et tout semblait permis au sang d'Auguste.

Tibère avait tort cependant de s'acharner contre Agrippine : c'était à elle peut-être qu'il devait de garder l'empire. Je n'en puis alléguer aucune preuve ; mais je suis convaincu que c'est elle qui a soutenu Germanicus contre les suggestions de ses amis et l'entraînement des soldats qui voulaient le proclamer, que c'est elle qui l'a empêché de marcher sur Rome et

de réaliser les promesses de Drusus ; que c'est elle qui l'a forcé de rester fidèle au testament d'Auguste, de respecter la volonté du fondateur de la dynastie et d'attendre le pouvoir, régulier plutôt que légal, que semblait promettre l'adoption de Tibère. L'ambition et les qualités mêmes d'Agrippine, aussi bien que la faiblesse et les qualités de Germanicus, me font présenter cette hypothèse comme une certitude.

Les années qui s'écoulèrent sur les bords du Rhin furent, pour ce couple qui avait manqué à la fortune, des années de liberté, de puissance, de bonheur : Agrippine n'en comptera plus de semblables dans sa vie. Loin de Rome, loin de leurs ennemis, adorés des armées, obéis des Gaulois, redoutés des Germains qui ouvraient un vaste champ à leur activité, ils se trouvaient posséder un empire dans l'empire.

Tibère ne le souffrit plus dès qu'il fut affermi. Il les rappela, et la lutte commença, malgré eux, par la force de la situation : ils étaient trop honnêtes et trop enviés pour ne pas succomber sans avoir attaqué. Dans les époques de corruption, les gens de bien qui n'ont pas osé prendre l'offensive doivent se résigner à se défendre et à n'être plus que des victimes.

Tibère avait peur d'Agrippine, spectre vivant de cet Auguste qui l'avait fait trembler. Livie haïssait le seul reste d'une famille qui avait succombé sous ses coups, car la mère et la sœur d'Agrippine avaient été exilées par ses soins, deux de ses frères étaient morts de son aveu, disait-on, le troisième, Agrippa Postumus, avait été égorgé par son ordre. La haine de la marâtre était moins inconciliable encore que le ressentiment de la belle-fille, à qui des mains

teintes de sang et de poison faisaient horreur. Si Agrippine se fût montrée soumise, timide, silencieuse, on l'eût laissée vivre sur le Palatin, après la mort de son mari, à côté de la douce Antonia. Il faut même avouer que Tibère a fait longtemps preuve de patience, plutôt par crainte des Romains que par respect pour le dernier rejeton d'Auguste. Agrippine, par ses fautes, ses violences, son ambition maternelle qui était effrénée, a provoqué ses ennemis, découragé ses partisans, ruiné sa cause avec celle de la liberté. Pour comprendre son rôle, il faut pénétrer son caractère et esquisser son portrait.

Tacite l'a peinte en quelques traits, d'autant plus décisifs qu'il est un de ses admirateurs. « Agrippine, dit-il, ne savait pas assez se contenir. Toutefois sa chasteté et son amour pour son mari tournaient vers le bien son

esprit indomptable. » Ailleurs, à propos d'accusations odieuses de Tibère qui lui donnait pour amant Asinius Gallus : « Impatiente de l'égalité, dit-il, avide de domination, elle avait des soucis trop virils pour ne pas dépouiller les vices de son sexe. » Enfin, dans plusieurs autres passages, quand il parle des colères d'Agrippine, il emploie deux mots énergiques, *pertinax iræ*, qui font sentir la violence et la durée de ses colères.

A ces renseignements s'ajoutent les monuments découverts par les archéologues, de sorte que l'image d'Agrippine se dresse vivante devant la postérité. Les premiers documents, messieurs, sont les monnaies. On en a frappé en l'honneur d'Agrippine sous Caligula, son fils, sous Claude, son beau-frère, et même sous Vespasien. Celles de Caligula doivent se rapprocher le plus de la vérité, étant plus

voisines par le temps. Les monnaies d'or, qui sont fort belles, nous montrent un profil caractéristique qui n'appartient qu'à Agrippine. Le nez est sensiblement busqué, l'intervalle entre les deux sourcils forme un creux, les sourcils sont accusés, la disposition de la chevelure n'est point celle de l'époque, et, par la simplicité, s'éloigne de la richesse des coiffures de la cour d'Auguste et de Tibère. Caligula a fait frapper encore des grands bronzes avec l'inscription : « A la mémoire d'Agrippine. » On y voit son portrait de profil, au revers le chariot qui portait les statues des dieux dans les processions. Caligula avait voulu que sa mère, le jour de la pompe du cirque, reçût cet honneur divin. On distingue nettement les deux mules, quatre cariatides qui supportent la couverture du char et des danseuses ciselées sur les panneaux.

C'est en comparant ces monnaies aux camées, entre autres au camée de la bibliothèque impériale qui porte le nº 210, qu'on s'est assuré que la célèbre statue dont il existe trois répétitions dans les musées de Rome, de Florence et de Naples représente Agrippine. Celle de Naples a été trouvée sur le Palatin dans les jardins Farnèse, celle de Florence a peut-être été acquise à Rome par les Médicis ; mais le type le plus beau, le mieux exécuté, le plus saisissant, c'est la statue assise du Capitole.

Considérons d'abord le visage, nous passerons ensuite à l'attitude et à l'ensemble de la composition. La première particularité est le nez, si remarquable sur les bronzes de Mitylène ou de Corinthe et sur les monnaies d'or de Caligula ; il n'est pas aquilin, il est sensiblement busqué ; la bosse est d'autant mieux accentuée que l'intervalle des deux yeux est

creusé : cela donne à la face quelque chose de viril et d'énergique. Les sourcils sont épais, l'artiste n'a pas craint de rendre jusqu'au poil des sourcils, qui se rejoignent avec une abondance planturcuse qui n'est pas sans dureté. Ces traits réunis constituent même l'expression un peu farouche que les Latins désignaient par le mot *torvitas* : c'est l'expression des beaux taureaux blancs de la campagne de Rome qui regardent le passant d'un œil large et morne ; c'était le signe caractéristique d'Agrippa, et il n'est pas étonnant que sa fille eût pris de lui quelque chose de sombre ; seulement Agrippa était un taureau admirablement plié au joug par Auguste, tandis qu'Agrippine est demeurée indomptable. Le front est bas, opiniâtre, intelligent ; mais on sent que l'intelligence, obstinée, tendue vers un point, s'y retranche comme derrière une muraille. Les

cheveux sont faciles à décrire, parce que, à travers le marbre incolore, on sent la couleur et le jet de ces chevelures magnifiques des Romaines du Transtévère, noires avec des reflets bleus comme l'aile du corbeau, abondantes, épaisses, ondulées, presque crépues, pleines de séve ; la chevelure d'Agrippine se replie sur elle-même et forme une couronne de toute la masse des cheveux. Dans les médailles, l'extrémité de ces cheveux surabondants est rejetée sur l'épaule droite. Du reste, de simples bandeaux ; aucun attribut, aucun ornement, rien de ce qui rehausse les statues contemporaines. La bouche est honnête, sincère, expressive, prête à l'accueil plutôt qu'au sourire, c'est la bouche d'un chef populaire ; mais elle semble en même temps prompte à laisser jaillir la colère, les cris, l'invective. La mâchoire et le menton rappellent Agrippa ; ils sont accentués,

virils, pleins de précision et de résistance. La nuque est forte, charnue ; on voit qu'elle ne pliera ni sous les menaces de ses ennemis, ni sous les coups de la fortune, ni sous la pression de l'adversité. Le cou est beau, plein, gras. Tout est presque vivant, prêt à palpiter, si nous transfigurons ce marbre immobile en une belle et vigoureuse Romaine de nos jours. Ne craignons ni la fermeté, ni l'énergie un peu sombre, ni les muscles, ni le tempérament ; pensons moins à Cornélie, mère des Gracques, qu'à Camille, telle que l'a créée le génie de Corneille, héroïque, capable de fureur, acharnée comme une lionne sur sa proie, mourant plutôt que de retenir ses imprécations ; unissons les sens de l'épouse honnête avec la maternité féconde, l'orgueil de la race avec une austérité républicaine, l'entêtement de l'ambition avec le dévouement à ses amis, la personnalité avec un

besoin insatiable d'estime. L'expression morale du visage est en harmonie avec la pose qu'a choisie l'artiste, ou plutôt que son modèle lui a naturellement donnée. Agrippine est assise sur une chaise au large dossier; un de ses bras s'appuie avec abandon sur le dossier même, l'autre est étendu sur sa jambe. Elle n'a point de bracelet, point de collier, point d'ornements. Une tunique et un manteau sont jetés avec une abondance sans prétention sur les jambes, croisées et allongées de la façon la plus familière. Je ne puis en effet mieux caractériser l'ensemble de la pose que par ces mots : une familiarité grandiose. L'orgueil et un air dominateur y sont subordonnés à une simplicité robuste : la fille des Césars se cache sous la matrone romaine. Telle est la veuve appelée à recueillir l'héritage de Germanicus mourant, héritage amer, qui s'appelle la vengeance. Germanicus n'avait pas

besoin d'exciter sa femme comme il l'a fait en rendant le dernier soupir. La coupe était naturellement pleine, les plaintes du lit de mort devaient la faire déborder. Le triomphe funèbre commence à Antioche pour ne finir qu'à Rome, tandis que le monde entier, traversé par le deuil, retentit du nom de Germanicus, des sanglots qu'il excite et des malédictions qui s'élèvent contre Tibère. Agrippine a soin de s'arrêter en face de la côte d'Italie, dans l'île de Corcyre, afin de laisser aux Romains le temps de se préparer. Ils accourent, en effet, de Rome et de toutes les villes voisines, hommes, femmes, vieillards, magistrats des municipes, soldats et vétérans des colonies; quand une foule immense est échelonnée le long de la route, on voit descendre à Brindes et s'avancer cette grande et belle créature, vêtue de deuil, parée de la majesté de sa douleur, suivie de

ses petits enfants, tenant dans ses bras l'urne qui renferme des cendres adorées; manifestations stériles, qui ne servaient qu'à attester une fois de plus l'impuissance des citoyens, la vanité de leurs chimères, la perte de leur dernière espérance !

L'arrivée à Rome ne fut pas un plus utile triomphe. Certes il était doux de protester sans danger contre Tibère, qui avait toujours été impopulaire. Le sénat lui-même, cédant à l'entraînement universel, oublia d'avoir peur et décerna à Germanicus tous les honneurs dont il disposait, — une mention dans les hymnes saliens, une place marquée par la chaise curule et la couronne de chêne dans les sacrifices offerts à Auguste, une statue en ivoire portée dans la procession du cirque, un mausolée à Antioche, un médaillon d'or parmi les images des orateurs célèbres (il est vrai que

Tibère s'y opposa), l'érection d'un arc de triomphe (Tibère, quand l'arc fut achevé, se le dédia à lui-même). Depuis la mort d'Alexandre l'univers n'avait pas donné le spectacle d'une aussi éclatante douleur. La victoire était d'autant plus complète que Livie et Tibère se tenaient cachés. Pendant les cérémonies funèbres, qui durèrent plusieurs jours, ils ne donnèrent point signe de vie ; mais ils entendaient monter jusqu'au Palatin les cris de la multitude, qui ne cessait de proclamer Agrippine « l'honneur de la patrie, l'unique reste du sang d'Auguste, le seul modèle de l'antique vertu, » et qui adressait au ciel des vœux ainsi conçus : « Que les dieux protégent les enfants d'Agrippine ! Puissent-ils survivre aux méchants ! » Les méchants, Tibère et Livie ne demandaient point qu'on les désignât avec plus de précision. Rien n'était plus propre à enivrer une femme

naturellement orgueilleuse, qui se sentait soutenue par l'amour de tout un peuple, par l'attachement d'un parti, poussée au premier rang comme l'adversaire de Tibère. Sa personne et sa vertu lui ralliaient aussi les sympathies des esprits plus fiers, qui auraient voulu s'affranchir hardiment et abolir l'empire ; mais elle ne les avait point trompés par de belles promesses ou par ces affectations de libéralisme que le succès fait disparaître. Elle ne pouvait leur plaire qu'en leur offrant un avenir plus doux et des maîtres plus honnêtes ; elle était trop sincère pour ne pas laisser voir dès le premier jour sa soif de domination et son ambition pour ses fils.

En face de cette vigoureuse figure, il faut placer le pâle Tibère et ne pas lui refuser quelque compassion, car Tibère n'a pas été heureux avec les femmes. Il en a eu trois dans sa

famille, d'un caractère remarquable, contre lesquelles il a sourdement lutté et qui ne lui ont jamais laissé le beau rôle. Julie, sa femme, l'a déshonoré publiquement en l'accablant de ses railleries. Livie, sa mère, l'avait dompté, délaissé, repris, dompté encore. Agrippine enfin, sa nièce, ne devait pas le ménager davantage : quand il la voyait paraître devant lui, avec un visage insolent, de grands yeux pleins de mépris, des sourcils froncés, une voix sonore qui n'attendait que l'occasion pour retentir, il avait peur, et il croyait voir l'ombre d'Auguste se dresser derrière sa petite-fille.

C'est pourquoi, au début de la lutte, quand Séjan n'était pas encore tout-puissant, Agrippine fit commettre des fautes à son oncle. Ce fut une faute, par exemple, de laisser poursuivre Pison et Plancine, soit qu'ils fussent innocents, soit qu'ils eussent empoisonné Germanicus par

l'ordre de Livie et de Tibère. Ce fut une autre faute d'étouffer le procès commencé et de soustraire Plancine aux poursuites par une faveur qui ressemblait à un aveu de complicité. Ce fut une faute plus grave de faire nommer pontife par le sénat Néron, le fils aîné d'Agrippine, de lui permettre de briguer les charges publiques cinq ans avant l'âge, et de donner au peuple des occasions de manifester une joie sans bornes. Il s'en aperçut bientôt, lorsque mourut son fils Drusus. Agrippine et les Romains s'applaudissaient publiquement d'une mort qui rapprochait leur favori de la toute-puissance.

Agrippine abusait de la lâcheté de son oncle pour le traiter rudement. Un jour, une de ses cousines, Claudia, est traduite en justice. Elle sait que c'est pour l'affaiblir elle-même qu'on attaque sa parente. Elle fait irruption chez Ti-

bère et le trouve offrant un sacrifice devant la statue de son prédécesseur. « Il n'appartient pas, s'écrie-t-elle, d'immoler des victimes en l'honneur du divin Auguste à celui qui persécute ses enfants. L'esprit de ce dieu ne réside point dans de vaines images : sa véritable image, vivante, issue de son céleste sang, comprend ses dangers et se couvre d'habits de deuil. »

Une autre fois Agrippine est malade, Tibère va la voir. Alors se passe une scène qui paraîtra invraisemblable, mais qui est racontée par un témoin qu'on ne peut récuser. Agrippine avait reconnu, malgré son courage et son orgueil, que, pour commander à des Romains, il fallait un homme capable d'action, et non une femme dont les paroles étaient aussi peu comptées que les prières : qu'un second époux, à qui elle communiquerait le prestige du sang d'Auguste,

serait un instrument tout-puissant pour le parti de Germanicus. Elle est sous l'empire de cette idée quand Tibère se présente. Elle l'accueille d'abord par un silence farouche, puis par des sanglots ; enfin la tempête qui couve dans son cœur éclate, elle somme Tibère « de subvenir à sa solitude, de lui donner un mari ; elle est jeune encore, elle a des sens, et une femme vertueuse ne peut demander de consolations qu'au mariage. Il y a dans Rome des citoyens qui s'honoreront de recevoir sous leur toit la veuve et les enfants de Germanicus. » Tibère, aussi étonné de cette sortie qu'effrayé du piége qu'elle cachait, ne répondit point, se laissa menacer, presser, maltraiter, et s'éloigna sans prononcer un mot. Ce récit est emprunté aux mémoires de la fille même d'Agrippine, qui fut témoin de cette scène. Tacite déclare l'avoir copiée.

Ces incertitudes d'Agrippine, ces changements, ces larmes, prouvent, non sa faiblesse, mais la faiblesse de sa politique. Elle était dupe de Séjan, qui était son plus terrible ennemi, et s'attaquait toujours à Tibère, qui n'était que l'instrument de Séjan. Il est bon de faire sentir à un empereur seul responsable sa responsabilité ; cependant il ne faut pas en même temps tomber dans les filets de ses ministres. Charger Tibère pour se fier à Séjan, c'était un singulier aveuglement. Agrippine savait qu'elle avait bon marché de Tibère et elle en abusait. Un mot sanglant la satisfaisait comme un succès et la consolait trop des échecs successifs qu'elle éprouvait. Elle rencontre Domitius Afer, le délateur qui avait perdu Lépida sa cousine. Domitius veut s'esquiver devant la farouche Agrippine ; elle lui fait signe de s'approcher et lui adresse ce vers grec : « Tu n'es pas la

cause de ma douleur, c'est Agamemnon. »
Jamais Tibère ne reçut un affront plus sanglant que le jour où Séjan fit avertir sous main Agrippine que Tibère et Livie voulaient l'empoisonner. La nouvelle n'était même pas vraisemblable, mais Séjan avait calculé son coup. Il y avait un grand festin au palais, et Tibère avait fait placer auprès de lui sa mère et sa nièce. Agrippine avait repoussé avec affectation tous les mets. Tibère choisit lui-même un fruit, en loua le parfum et le lui présenta. Elle ne dit mot, prit le fruit, le passa pardessus son épaule à l'esclave qui était derrière elle. Tout le monde pâlit, car on comprit le sens terrible de cette pantomime. Tibère ne parut point s'émouvoir, et, se tournant vers Livie, il lui dit à demi-voix : « Il n'y a rien d'étonnant si je prends des mesures sévères contre une femme qui m'accuse d'être un empoisonneur. »

Malgré tout, messieurs, je suis convaincu que Tibère n'aurait jamais osé prendre ces mesures sévères contre Agrippine. Il avait peur d'elle, il avait peur de l'immense popularité qui la protégeait, il avait peur de verser le sang du divin Auguste ; enfin Livie, arrivée à l'extrême vieillesse, n'aurait point permis un crime inutile ; elle savait Agrippine impuissante, cela lui suffisait. Derrière eux était quelqu'un de plus fort, parce qu'il avait un plan fermement arrêté. Séjan n'avait point fait empoisonner Drusus, fils de Tibère, pour remettre le pouvoir aux enfants de Germanicus. Il fallait abattre, au contraire, un par un, tous leurs appuis, leur mère, puis eux-mêmes, pour frayer au chef des prétoriens un chemin vers le trône. Ici commencent les trames de Séjan. Deux mots de Tacite laissent supposer qu'il essaya de séduire Agrippine. Il était beau, il n'avait ni scru-

pules, ni modestie, il avait réussi à subjuguer Livilla, femme de Drusus ; pourquoi n'aurait-il pas espéré le même succès auprès de la veuve de Germanicus ? Il fut découragé par une chasteté invincible, *pudicitia impenetrabili.* Après la séduction, le moyen le plus rapide était le poison. Toutefois le poison ne pouvait pénétrer jusqu'aux enfants d'Agrippine aussi facilement que dans la maison de Tibère. Autour d'eux veillait une garde plus sûre que celle des empereurs et des favoris, l'amour d'une mère vertueuse, la vigilance de toute une maison bien choisie, des précepteurs honnêtes, des esclaves fidèles, des affranchis dévoués, rempart que ne pouvaient traverser ni la ruse, ni l'argent, ni les menaces. Il fallut donc recourir à des piéges que le temps seul pouvait faire réussir. Un des moyens de perdre Agrippine, et Séjan en usa avec une rare adresse,

c'était d'exciter son caractère violent, de la pousser hors de toute mesure, de la jeter dans une série de fautes par des conseils perfides ou par de sourdes provocations. En même temps Séjan réveillait la haine de la grande Livie, excitait la jalousie de Livilla, sa complice, qui voulait régner un jour avec lui ; il augmentait la frayeur de Tibère en lui répétant les propos d'Agrippine, en lui montrant partout des conspirateurs, partout des préparatifs de guerre civile, partout un danger pour lui-même et pour l'empire. Peut-être était-ce lui qui avait suggéré aux pontifes l'idée d'adresser des vœux publics aux dieux en faveur des fils de Germanicus. Tibère, outré, manda aussitôt le collége des pontifes, qui, heureusement pour eux, étaient presque tous alliés à la famille impériale, écrivit une plainte au sénat, et ne douta point que ce ne fût Agrippine, qui par ses

prières ou par ses menaces, eût obtenu pour ses enfants un privilége réservé aux empereurs.

D'un autre côté, Séjan circonvenait les jeunes princes qui échappaient à l'aile maternelle et avaient leur maison. Il n'avait pas besoin de développer chez eux l'orgueil et l'arrogance, la mère y avait pourvu, et les familiers du jeune Néron le nourrissaient d'espérances prochaines, avides eux-mêmes de partager avec lui le pouvoir. Néron était surveillé jour et nuit; son plus vigilant espion était sa femme, qui redisait à Livilla, sa mère, et à Séjan, amant de Livilla, jusqu'aux mots qu'il prononçait pendant son sommeil. En public, les flatteurs savaient qu'il fallait éviter le jeune Néron; les confidents de Séjan, au contraire, passaient auprès de lui avec un air insultant. Tout était blessure pour cette âme fière et disposée elle-même à l'insolence, Tibère, quand il le voyait venir à lui l'accueil-

lait avec un visage menaçant ou un sourire faux. Quant à Drusus, frère cadet de Néron, avant même qu'il eût pris la robe virile, Séjan avait su empoisonner son âme. Il excitait sa jalousie contre son frère, préféré d'Agrippine, favori du peuple, successeur de Tibère ; il lui faisait comprendre que, si Néron se perdait, lui Drusus hériterait de ses droits. C'est avec cet art qu'il développait dans des esprits encore tendres les plus tristes espérances ou les plus amères passions.

Ainsi se préparait lentement la ruine de la famille de Germanicus. Ce n'était point Agrippine qui pouvait la prévenir par sa prudence. Il lui aurait fallu la politique de Livie, et elle était du sang de Julie ! Ses amis auraient pu l'avertir, dira-t-on. Ils l'ont fait, et n'ont point été écoutés. Elle avait autour d'elle un parti nombreux et zélé, des cœurs hardis, des esprits

fermes, qui constituaient ce que l'on voudrait appeler le parti libéral du temps ; si le mot est trop moderne pour être appliqué à la société romaine, on peut assurer, du moins, car la chose est de tous les temps, qu'ils formaient le parti des honnêtes gens. Mais, si les honnêtes gens restaient auprès d'Agrippine, leurs espérances s'étaient peu à peu dissipées. Bien que la multitude souhaitât pour empereur un fils de Germanicus et que le sénat ménageât ceux qui pouvaient tout d'un coup devenir ses maîtres, les esprits sérieux reconnaissaient avec douleur qu'il n'y avait rien de commun entre Drusus, qui voulait rendre la liberté aux Romains, et Agrippine, qui voulait donner à Rome un de ses fils pour empereur. Agrippine avait tout réduit à une question de succession, c'est-à-dire à une question de personnes. Elle promettait de meilleurs princes :

la foule le croyait, les sages commençaient à en douter. Ni la race, ni l'excellence du père, ni les vertus maternelles, ne peuvent garantir ce que sera un souverain ; la seule garantie, ce sont les institutions, c'est-à-dire les limites posées à son pouvoir. Ah ! si Agrippine eût été vraiment intelligente, si elle eût possédé quelque génie politique, elle aurait repris l'idée de Drusus, continué la tradition libérale, ranimé les espérances dont Germanicus était le symbole, promis l'ancienne constitution accommodée aux besoins du temps, montré une liberté nouvelle inaugurée par ses fils. Si c'était une chimère, elle était séduisante, et il était glorieux d'essayer de la convertir en réalité.

Les sujets d'Auguste avaient presque tous disparu, démoralisés, affaissés, amoureux du repos et du plaisir à tout prix. Une génération nouvelle les remplaçait, qui n'avait point

connu la guerre civile et les proscriptions, qui ne craignait point les luttes, qui demandait à vivre et à respirer. Quand on lit les *Annales* de Tacite, on y trouve de grands misérables; on y admire aussi des esprits courageux, désintéressés, qui n'ont pas dépouillé l'ancienne fierté romaine. La plupart devaient succomber sous les coups de Séjan, puis de Tibère, et l'on peut estimer que la liste nécrologique des victimes de ce règne est en même temps la liste des principaux membres du parti des honnêtes gens. Impuissants parce qu'ils étaient isolés, tous ces hommes seraient devenus redoutables, si l'enthousiasme avait soufflé sur eux et si une grande idée leur avait été présentée. Dans tout pays qui a un passé glorieux, le point de départ est toujours une chose capitale. Rome a été pendant tant de siècles une république, que, même sous l'em-

pire, les idées et les mœurs républicaines persévèrent, apparentes ou cachées, triomphantes ou prêtes à renaître. Le levain des anciens âges aurait fermenté à l'heure favorable; les citoyens attendaient une idée qui pût les réunir, un chef capable de les conduire. Étaient-ils pour cela des révolutionnaires, ces généraux, ces consuls, ces préteurs, ces pontifes, qui avaient rempli toutes les charges de l'État et que Séjan et Tibère ont moissonnés? Non. Voulaient-ils le bouleversement de leur patrie? Non. Les révolutionnaires, ce sont ceux qui sapent les bases d'un État régulier pour assurer leur usurpation, violent les lois, font de l'armée un moyen d'oppression, du sénat un instrument avili, du vote libre un mensonge, de la multitude un troupeau mercenaire, et font pénétrer jusqu'au cœur de la nation la corruption, le sommeil et l'oubli d'elle-même. Au contraire,

ceux qui veulent que la constitution soit maintenue, les institutions séculaires rétablies, la grandeur de l'État poursuivie par un commun effort, la dignité humaine respectée, les droits des citoyens consacrés, les corps constitués souverains, le peuple attaché au bien, au travail, à l'honneur, comme il est attaché au sol de la patrie, ceux-là, dans tous les temps, sont les véritables, les seuls conservateurs. Auguste, Tibère et leurs imitateurs, voilà les pires révolutionnaires.

Or ce parti conservateur existait à Rome sous Tibère, qui le caressait parfois en louant les vieilles coutumes qui ne le gênaient point et une simplicité dont s'accommodait son avarice. De temps à autre, un de ces honnêtes gens s'ouvrait les veines, soit pour protester, soit pour échapper au triste spectacle que Rome présentait alors ; donc ils auraient su mourir en plein

Forum, s'ils avaient eu une cause à défendre. Ils auraient entraîné le sénat mécontent, le peuple dépouillé, les prétoriens encore incertains, les légions dévouées aux enfants de Germanicus. Mais quand un peuple fait ce suprême effort, il le fait pour lui-même, il ne le fait pas pour complaire à un ambitieux et pour que le souverain s'appelle Néron ou Drusus, au lieu de s'appeler Tibère. On se soulève pour s'affranchir et non pour se forger violemment une nouvelle servitude. Voilà ce que n'a pu comprendre l'intelligence courte d'Agrippine ; sa personnalité et son orgueil ont été autant de dissolvants. Au lieu de réunir en faisceau tant d'éléments et une nouvelle génération qui demande à renaître, elle importune de ses cris Tibère et le monde. Elle fatigue ses amis en parlant uniquement d'elle et de ses fils ; les plus prévoyants se répètent la morale

du fabuliste Phèdre : « Qu'importe le maître? il faudra toujours porter le bât. » Peu à peu le parti n'a plus devant lui qu'une guerre de succession; il devient l'instrument d'une querelle dynastique. La grande situation qu'avait faite à Agrippine le souvenir de Drusus et de Germanicus se réduit aux proportions d'un duel avec Séjan. Il y a deux camps, celui de Séjan et celui d'Agrippine. Lequel l'emportera? A la vérité, Séjan a pour lui les hardis coquins et les ambitieux sans scrupules, tandis qu'Agrippine est entourée d'hommes estimés, mais découragés ou assez aveugles pour croire qu'on a de bons princes avec de mauvaises institutions. Cette guerre n'est plus qu'une intrigue de cour; ces deux causes ne sont que le choc de deux intérêts ou plutôt de deux personnes. Sur ce terrain, Agrippine est perdue, car elle rencontre l'adversaire le plus habile,

l'intrigant le plus souple, le conspirateur le plus consommé.

En effet, dès que Tibère est parti pour Caprée et Séjan maître de Rome, la ruine d'Agrippine se précipite. Tibère, dont les ressentiments ont été soigneusement envenimés par son favori, n'a de courage que de loin, mais Séjan dirige avec art ses coups, qui se succèdent. D'abord un soldat est chargé de suivre en tous lieux Agrippine et Néron ; il tient note de leurs démarches, des visites qu'ils font ou qu'ils reçoivent. Tantôt Séjan écrit à Caprée qu'Agrippine veut partir pour l'armée du Rhin afin de l'exciter à la révolte, tantôt qu'elle doit paraître dans le Forum éplorée, embrasser la statue d'Agrippine et appeler le peuple à l'insurrection ; que la guerre civile est imminente, que les partisans d'Agrippine sont plus forts que jamais, qu'il est temps de frapper les

plus téméraires. L'ordre arrive, on commence. C'est d'abord Caïus Silius, l'un des meilleurs généraux de Rome, et sa femme, Sosia Galla, amie d'Agrippine : l'un se tue, l'autre est exilée. C'est ensuite Titus Sabinus, qui est mené à la mort le premier jour de l'année et jeté aux gémonies ; puis Calpurnius Pison, un des plus rudes patriciens du temps, enfin Claudia, la propre cousine d'Agrippine. Évidemment c'est contre Agrippine que l'assaut est dirigé ; ce sont ses appuis que l'on abat. Il n'y a plus d'incertitude, ni les grands ni les plébéiens ne peuvent s'y tromper. On est averti : peu à peu le vide se fait, la peur y contribue mieux que le bourreau. Les cœurs s'éloignent, les bouches se taisent, les familiers se cachent, et l'infortunée voit autour d'elle s'étendre cette solitude morne et désolante qui n'est que l'attente du coup suprême.

Tibère avait écrit une première lettre où il dénonçait Agrippine au sénat. Comme toutes les lettres de Caprée passaient par les mains de la vieille Livie, elle arrêta celle-ci, jugeant inutile un dernier forfait contre une femme qu'elle haïssait mais qu'elle savait impuissante. Séjan comptait avec Livie. Dès que l'impératrice mère est expirée, une nouvelle lettre est écrite où Tibère formule contre sa nièce les accusations les plus invraisemblables. Le sénat s'assemble; pour la première fois il hésite à obéir, car il est entouré par une multitude menaçante que les efforts des amis de Germanicus ont soulevée, qui porte en guise d'enseignes les images d'Agrippine et de Néron. Il fallut une troisième lettre de Caprée, la colère de Séjan, le déploiement des cohortes prétoriennes, pour enlever la condamnation. Pendant cette crise, qui dura plusieurs jours et plusieurs nuits, si

le parti d'Agrippine eût eu, non pas une femme, mais un homme à sa tête, si une grande cause eût été en jeu et non une simple question de personnes, Séjan eût été vaincu et le hideux vieillard de Caprée pris dans son île comme dans un piége.

Agrippine fut exilée dans l'île Pandataria, Néron dans l'île Pontia, Drusus retenu captif dans la maison du Palatin, Caligula, plus jeune, recueilli par son aïeule Antonia. Avant d'être transportée à Pandataria, Agrippine comparut devant son oncle, soit qu'il l'eût ordonné, soit qu'elle eût voulu être conduite jusqu'à lui. Désespérée, furieuse, ne pouvant rien obtenir, sentant qu'elle n'avait plus rien à perdre, elle ne se refusa pas la joie d'accabler son ennemi de reproches et d'invectives. J'entends d'ici cette femme irritée lâchant la bride à sa violence et vomissant contre Tibère ses formidables impré-

cations. Telle Hécube, folle de douleur, finit par être métamorphosée en chienne; mais Tibère n'est plus l'homme faible de l'ancien temps : la débauche l'a enflammé, le goût du sang s'est développé, il est la bête féroce dans son antre. Tibère ordonne au centurion de frapper sa captive; Agrippine redouble ses insultes, Tibère fait redoubler les coups; un dernier, plus violent, fait sauter un œil de son orbite. Spectacle horrible, réservé aux temps barbares! Lutte plus digne d'une mégère de place publique et d'un bourreau de la Suburra! Acharnement de deux ambitions effrénées qui finissent par se prendre corps à corps! Flétrissure suprême d'un pouvoir qui excite et satisfait de telles passions entre les membres d'une même famille! Châtiée, déshonorée par une main vile, Agrippine est déposée dans l'île Pandataria, où elle doit mourir bientôt. La ruine de Séjan ne chan-

gera rien à son sort; il est vrai que ses partisans, emportés par la vengeance et délateurs à leur tour, exerceront des représailles sur les partisans du favori tombé. Tibère, s'érigeant en grand justicier, frappera indistinctement toutes les têtes élevées, jusqu'à ce que Rome ne soit plus que silence et terreur.

En vain Agrippine attend avec une fiévreuse impatience les nouvelles que lui apportent les barques de la côte d'Italie : chaque nouvelle est une source de douleurs. Un jour, c'est son fils bien-aimé, Néron, qui périt misérablement dans l'île Pontia. On ne l'a point tué, non, un soldat le menaçait seulement de la mort; il lui montrait l'ordre de le transporter à Rome, il lui faisait toucher avec complaisance le lacet qui servirait à l'étrangler dans la prison Mamertine, le croc qui serait enfoncé dans sa poitrine pour le traîner sur l'escalier

des gémonies : éperdu, terrifié, le pauvre enfant a consenti à mourir. Un autre jour, c'est son second fils, Drusus, qui rend le dernier soupir sur le Palatin. Retenu dans des chambres souterraines, il y est privé de nourriture. Ses cris font retentir le palais jusque dans ses fondements, on en tient note. Il maudit Tibère et adresse aux dieux des prières vengeresses, on recueille ses malédictions et ses vœux comme autant de crimes. Il veut sortir de force, quand il a encore quelque énergie, on le frappe, on le rejette dans sa prison, et le cep de vigne d'un centurion s'abat sur le fils de Germanicus. Rendu furieux par la faim, acharné à vivre, Drusus dévore ses matelas : quand il est mort, on trouve sa bouche et son estomac pleins de bourre. Ce ne sont point là des anecdotes recueillies à la légère, ce sont des déclarations

officielles. Le centurion Actius, l'affranchi Didyme comparurent devant le sénat, lurent leurs tablettes, se vantèrent de leurs actes, citèrent avec éloge les esclaves qui les avaient aidés à faire périr Drusus, puis se retirèrent sans que les sénateurs, atterrés, eussent murmuré autre chose que des remercîments. Agrippine n'avait plus rien à apprendre ni à souffrir ; elle se laissa elle-même mourir de faim. On dit que Tibère, pour prolonger sa vie et ses larmes, avait enjoint de lui faire prendre de force de la nourriture. Il la poursuivit de ses calomnies après sa mort, l'accusa de dévergondage, désigna publiquement Asinius Gallus comme son amant. Le misérable empereur avait trop longtemps pâli devant cette femme vaillante pour être jamais rassasié de vengeance.

C'est ainsi que les dernières espérances de liberté s'évanouirent par trois fois après avoir

brillé par trois fois aux yeux des Romains. De Drusus à Germanicus, de Germanicus à Agrippine, la flamme se transmit en s'affaiblissant toujours. Avec Agrippine, la défaillance était déjà complète ; mais les âmes asservies ont besoin de chimères et ne veulent point regarder en face la réalité. De bonne foi, il était difficile de demander à la petite-fille d'Auguste la restauration de la république. Elle aurait menti à son origine, à son sang, au génie fatal de sa race. Elle n'a trompé personne, elle ne s'est point enveloppée de voiles, elle a montré au grand jour son ambition. Séjan la peignait en deux mots : *inhiantem dominationi*, bouche béante devant le pouvoir. Les Romains clairvoyants le savaient et se résignaient à obéir, ils comptaient du moins sur ses vertus ; mais qui sait si cette Cornélie impériale n'eût pas alors démérité ? qui peut dire que ses fils n'eussent pas été pires que Ti-

bère ? Pourquoi Néron et Drusus auraient-ils été moins vite pervertis que leur frère Caligula ? Après tout, Agrippine était fille de Julie, sœur de Julie, toutes deux célèbres par leurs désordres ; elle était petite-fille du triumvir Octave. Si elle se fût emparée du pouvoir, elle avait en elle trois ennemis : la violence, l'orgueil, le tempérament. Sa violence n'a pu être modérée, même par le danger ; son orgueil est demeuré indomptable ; son tempérament seul a été contenu, parce qu'elle vivait sous la pression de l'opinion publique et n'avait d'autre force que l'estime des citoyens. Loin de nous les calomnies de Tibère ! mais il est certain que de tels germes, comprimés par les circonstances contraires et la nécessité de conquérir les suffrages, prennent leur essor, se développent, éclatent comme une végétation luxuriante dans les sphères malsaines de la toute-puissance. Agrip-

pine avait trop senti l'appât du pouvoir pour résister à ses jouissances et à son poison.

Les admirateurs de Germanicus et d'Agrippine doivent donc cesser d'accuser la fortune. Grâce à l'adversité, la mémoire de Germanicus est restée pure et touchante, celle d'Agrippine héroïque et lamentable. L'un a eu trop de timidité, l'autre trop d'audace; l'un a craint d'apporter aux Romains la liberté, l'autre s'est opposée à cette restauration pacifique. Germanicus a eu l'idée sans le courage, Agrippine le courage sans l'idée : c'est pourquoi tous deux sont restés stériles dans les annales de l'humanité. Doit-on les accuser, malgré la sympathie universelle, malgré l'histoire qui les absout? Oui certes, car, s'ils avaient eu dès le premier jour plus de générosité et de dévouement, s'ils avaient conduit la liberté depuis les bords du Rhin jusqu'à

Rome, quel rôle sans pareil! Même s'ils avaient été vaincus au pied des murs de Rome, quelle gloire! Au lieu d'une ambition éphémère, d'une popularité sans résultat, de luttes impuissantes ou de faiblesses trop expiées, ils trouvaient une incomparable grandeur, ils devenaient des génies bienfaisants; jusque dans les siècles les plus reculés, un parfum délicieux se répandait autour de leur nom; au lieu de les citer avec une indulgente pitié, tous les cœurs s'ouvraient à eux comme à des amis et les entouraient de vénération, de tendresse, de reconnaissance, ce qui est ici-bas la consécration la plus durable et la véritable apothéose.

IV

CALIGULA

Une nation est sans vergogne, quand elle veut satisfaire un besoin de fétichisme contenu pendant plusieurs générations : il faut qu'elle joue sa fortune sur un coup de dés, sa destinée sur une seule tête ! Le flot monte, il est irrésistible, il renverse les obstacles, il submerge tout ; l'entraînement est d'autant plus violent qu'il est irréfléchi, la foule est d'autant plus aveugle qu'elle est avertie : les anciens souvenirs accumulés et les rêves inassouvis auront à tout prix leur jour de triomphe.

C'est ainsi que Caligula, porté à la fois par la mémoire de son père, par celle de ses frères regardés comme des martyrs, par la passion des Romains, monte sur le trône avec un assentiment universel. Il est accepté, il est désiré, il est chéri à l'avance ; il est le favori, il perd jusqu'à son nom, et la postérité elle-même a été forcée de consacrer ce surnom familier, cher, intime comme un surnom amoureux : *Caligula*, c'est à dire *la petite botte*. Lorsque, l'an 37 de l'ère chrétienne, il arrive à Rome avec le cadavre de Tibère étouffé par ses ordres, il est accueilli par des transports indicibles ; les citoyens, les soldats, les femmes, les enfants, se précipitent au-devant de lui, comme ils se précipitaient jadis au-devant de Germanicus. Ils l'appellent leur *astre*, leur *nourrisson*, leur *petit poulet*, leur *poupon*.

La joie se communique à l'univers. Il faut

lire le Juif Philon pour se figurer cette allégresse sans bornes dans toute l'étendue du monde connu. Les peuples alliés comme les peuples soumis, les citoyens comme les étrangers, les riches comme les pauvres, les maîtres comme les esclaves, sont dans un état de surexcitation et de liesse qui ressemble à de la folie. Partout fume l'encens ; partout se renouvellent les sacrifices ; on ne voit que festins et que fêtes. En trois mois, la statistique officielle constata qu'on avait immolé aux dieux cent soixante mille victimes en l'honneur de Caligula. Les fêtes étaient perpétuelles, dans les stades, dans les théâtres, dans les cirques. On peut dire que pendant huit mois le genre humain a été ivre.

De même que, dans la vie privée, *la lune de miel* adoucit les âmes les plus rudes et les rend meilleures, de même, dans la vie politique, ce

qu'on appelle le *joyeux avénement* attendrit les natures les plus féroces : elles sont désarmées pour un temps et deviennent inoffensives, parce qu'elles sont étonnées et comme étrangères à elles-mêmes. Caligula, au milieu du tourbillon d'amour qui l'entourait, n'eut besoin d'aucun effort pour être bon ; il accorda tout ce qu'on demandait, parce qu'on demandait des choses faciles. Il n'avait qu'à se laisser aller au mouvement réparateur qui suit un long règne et un règne exécré. Lui-même respirait après la mort de Tibère, dont il avait senti le joug à Caprée ; le bonheur qu'il éprouvait rayonnait sur les autres. Du reste, il ne rencontrait point de résistance : tous l'adoraient, tous prévenaient ses désirs ; il ne connaissait encore du pouvoir que la douceur de se le voir décerner, l'étourdissement d'être aimé et la satisfaction de régner sans effort comme sans obstacles.

Le trésor est plein, grâce à l'avarice de Tibère : il est donc facile de payer les legs de prédécesseur et de distribuer soixante sesterces pour la coupe de la première barbe de Caligula, refusés l'an 32 par Tibère, avec quinze sesterces d'arrérages pour les intérêts courant depuis cinq ans. Les bannis sont rappelés, les prisons sont ouvertes. Les impôts sont diminués, ce qui est plus aisé au commencement d'un règne qu'à la fin. Le sénat est honoré, Caligula jure de partager la puissance avec lui, il s'intitule son fils, son pupille. Le peuple recouvre ses élections et le droit de s'assembler; il est vrai que, peu de temps après, la place des Septa, lieu des comices, était creusée, remplie d'eau et occupée par une magnifique galère.

Les écrits de Labiénus, de Crémutius Cordus, de Cassius Sévérus, esprits indépendants des

règnes précédents, cessent d'être interdits ; les copies reparaissent et se multiplient ; c'était, pour le temps, la liberté de la presse. Les fauteurs de débauches, si célèbres sous Tibère, les corrupteurs de la jeunesse sont bannis de Rome, quoiqu'en même temps le nouvel empereur se livre à des désordres secrets qui bientôt altéreront profondément sa santé. Pendant huit mois l'opinion publique réclame et Caligula accorde des réformes qui réparent les maux du règne précédent et justifient la faveur publique.

Mais on se lasse de tout : les romanciers prétendent que la lune de miel n'a qu'un temps, l'histoire prouve que les émotions d'un joyeux avénement s'émoussent et sont de courte durée. Caligula tomba malade : l'on vit autant de douleur qu'il y avait eu de joie. Le peuple passait la nuit autour du palais ; plusieurs faisaient vœu de s'immoler pour le souverain ou de

combattre dans le cirque s'il était rétabli. Mais cette maladie, résultat de l'épuisement causé par les festins, par les bains pris hors de propos, par l'habitude de débauches qui allaient croissant, et surtout par la faiblesse native de son tempérament, cette maladie rendit à Rome le vrai Caligula, celui que la mémoire des hommes a consacré et qui s'était oublié dans le bien comme dans une ivresse passagère.

On a cru que Caligula était devenu fou et qu'un transport au cerveau l'avait métamorphosé en monstre. « Jusqu'ici, dit Suétone, j'ai parlé d'un prince ; ce que je vais raconter est d'un monstre. »

Or, messieurs, j'ai assez de foi dans les lois générales de la nature pour ne pas admettre les monstres. Il ne faut prêter à l'homme ni l'infaillibilité d'un Dieu ni la férocité de la

bête : sa place n'est ni si haut, ni si bas. Il faut imputer la plupart de ses fautes à la faiblesse des organes qui trahissent la volonté et à un état physique qui crée une altération morale. C'est surtout dans certaines positions exceptionnelles qu'éclatent des maladies difficiles à comprendre, que l'on confond avec la folie, qui ne sont pas la folie et qui méritent une étude attentive. Nous commencerons par observer les éléments principaux de ce type, heureusement assez rare dans l'histoire. Nous joindrons à l'analyse psychologique le portrait physique de ce souverain qui n'avait pas vingt-six ans.

Sa taille était haute, son teint très-pâle; il avait les tempes creuses, les yeux enfoncés dans l'orbite, un front large et menaçant. Le corps était énorme, le cou menu, les jambes extrêmement grêles, défaut héréditaire : son

père, Germanicus, avait eu aussi les jambes grêles et se les était fortifiées par un usage fréquent du cheval. Caligula avait peu de cheveux; le sommet de sa tête était absolument chauve, preuve de la pauvreté du sang; en revanche, il avait le corps tout velu, signe de violence des appétits. C'est pour cela que plus tard on était déclaré criminel si l'on regardait Caligula d'une fenêtre ou du haut d'un portique, et si l'on prononçait devant lui le mot de boûc ou de chèvre. Il était épileptique de naissance (il faut noter soigneusement ce détail); il avait des faiblesses subites qui l'empêchaient de marcher et même de se soutenir. Voilà donc des faiblesses organiques déclarées, une complexion particulière, qui produisent une extrême sensibilité nerveuse, également avide de sensations violentes et incapable de les supporter. Ces sortes de natures ont besoin

d'émotions et en souffrent ; elles cherchent les excitants et sont affaiblies par tout ce qui les excite.

Plus tard, l'éducation, la volonté et l'exercice de sa puissance ont modifié encore les dispositions naturelles. Caligula sent le trouble de sa santé ; il croit, lui aussi, à une maladie mentale ; il voulut se purger le cerveau, idée propre à la médecine antique. Césonia, sa quatrième femme, lui donna un philtre qui ne servit qu'à le rendre furieux, puis plus abattu.

Son visage était laid : il s'étudia à le rendre affreux, l'effroi qu'il voulait inspirer lui paraissant tenir lieu de beauté. Il apprenait devant le miroir à imposer à tous ses traits l'immobilité, à regarder fixement sans jamais abaisser ses paupières, semblable aux statues des divinités dont l'œil est une pierre transparente incrustée. Ses nuits n'étaient qu'une longue

insomnie : il ne pouvait dormir plus de trois heures, et ces trois heures étaient traversées par des apparitions terribles ; il entendait la mer qui prenait une voix et conversait avec lui. Aussitôt, il s'élançait de sa couche et se promenait sous de longs portiques, attendant et invoquant le jour.

Enfin, il avait des tressaillements, une irritabilité fiévreuse, l'inquiète mobilité de la bête fauve dans sa cage. Il était sujet à ces terreurs paniques qui sont une révolte irréfléchie des sens. Le tonnerre le réduisait à se cacher sous un lit. L'Etna, qu'il vit de Messine s'enflammer un soir, lui fit quitter précipitamment la Sicile. Dans une expédition ridicule sur les bords du Rhin, se trouvant dans un chemin creux, la pensée lui vint que les ennemis pouvaient l'attaquer. Il prit la fuite, et, comme les bagages arrêtaient sa course, il se fit transporter de

bras en bras par les goujats de l'armée au delà du pont jeté sur le Rhin.

Ces détails, pour la plupart empruntés à Suétone, annoncent une nature débile et bizarre, dont les souffrances doivent réagir violemment sur l'âme : ils n'annoncent point la folie.

Que nous apprennent, à leur tour, les monuments où le fils de Germanicus est figuré? Les plus dignes de foi sont les médailles. Elles devraient avoir disparu, ces monnaies frappées sous Caligula, car le sénat ordonna de les refondre, après sa mort ; on obéit mal, puisqu'on en retrouve dans toutes nos collections. Les monnaies de bronze sont belles : il y a deux types du grand module, tous les deux portant la tête de l'empereur. Au revers de l'un, des soldats prétoriens sont debout, tenant des aigles, écoutant Caligula qui

leur parle du haut d'une estrade : l'inscription nous avertit que c'est une *allocution aux cohortes prétoriennes*. C'est la première fois qu'on voit une médaille rappeler un tel fait, et le sénat n'avait pas été consulté, puisque les lettres traditionnelles S. C. (*Senatus consulto*) manquent. Le revers de l'autre représente les trois sœurs de Caligula avec leurs noms : *Drusilla, Julia-Livilla, Agrippina.* Elles sont assimilées à des divinités et portent trois cornes d'abondance; mais l'une s'appuie sur un cippe, c'est la *Sécurité;* l'autre renverse une patère, symbole du sacrifice, c'est la *Piété*; la troisième tient un gouvernail, c'est la *Fortune.* On trouve encore la tête de Caligula sur des monnaies d'or fort belles qui, sur l'autre face, portent gravée la tête de sa mère Agrippine.

Les camées, plus que toute autre série de monuments, ont un caractère idéal qui ne doit

rappeler que de très-loin le portrait tracé par Suétone. Le camée qui est au cabinet des médailles de Paris représente Caligula avec sa sœur Drusilla ; il a quelque chose de fin, de délicat, de charmant : le frère et la sœur se ressemblent absolument. Le camée qui est au Louvre et qui réunit les deux profils de Tibère et de Caligula, prête également à Caligula une beauté pure qui n'a rien de vraisemblable. On comprend que des objets aussi précieux, commandés par l'empereur, destinés à sa collection du Palatin, devaient être exécutés avec un soin infini et une flatterie attentivement surveillée.

Au contraire, le camée du cabinet des médailles qui porte le numéro 218 est d'une sincérité piquante, parce qu'il n'est pas antique. Quelque habile artiste de la renaissance l'a fait d'après les monnaies de bronze ; il en re-

produit le caractère : il reproduit aussi les trois sœurs de Caligula, copiées exactement d'après les monnaies et gravées sous la tête de l'empereur. La nature du travail indique suffisamment son époque ; mais ce qui trahit surtout le graveur moderne, c'est le nom de CALIGULA qu'il a ajouté, ignorant que jamais les Romains n'auraient désigné un empereur par son seul surnom et que Caligula aurait puni de mort celui qui aurait commis une telle inconvenance.

Quant au camée de la Sainte-Chapelle, il représente Caligula enfant, sans caractère particulier, si ce n'est la grosseur de la tête. De grandes bottes noires, semblables par la forme aux bottes de nos écuyers, d'une matière plus souple, s'adaptent exactement à ses jambes.

Enfin les statues de cet empereur sont rares,

malgré le nombre prodigieux qu'il en avait fait faire, puisqu'il n'y avait ni une ville ni un temple où il ne fût adoré. Mais Claude donna l'ordre de les briser toutes ou de les fondre. Il reste cependant des bustes et des têtes rapportées. Ainsi la statue du Vatican est formée de deux parties : la tête de Caligula a été ajoutée sur les épaules d'un autre personnage. Le musée du Capitole n'a qu'un buste en basalte, auquel la couleur imprime quelque chose de sombre et de dramatique. Le Louvre a deux bustes : le plus récemment acquis vient de la collection Borghèse ; il a été trouvé à Gabies en 1792.

Ces diverses sculptures rappellent, en les adoucissant, les traits de Caligula ; elles indiquent des cheveux épais sur un crâne que l'on sait avoir été chauve ; enfin elles n'ont pas l'expression et l'accent des médailles.

On ne retrouve que sur les médailles le cou grêle dont parlent les auteurs, le modelé tremblant des joues, les saillies sans raison, l'absurdité des contractions musculaires, l'œil enfoncé et soupçonneux, la bouche serrée et comme épileptique, toute la finesse, en un mot, d'un sang appauvri, d'une nature maigre, hâve, épuisée. Mais il est juste d'ajouter que partout aussi perce l'intelligence. Ce corps malsain renfermait un esprit très-vif. La culture avait développé les dons naturels ; l'imagination, emportée jusqu'au désordre, était féconde, inépuisable. Ses reparties étaient cruelles souvent, mais heureuses. Il avait le goût de l'éloquence ; les idées et les mots lui venaient abondamment ; son organe était sonore, sa prononciation excellente, surtout quand il était en colère. Il est vrai qu'il était imprudent de lutter avec lui. Sénèque s'y laissa prendre et aurait payé

son succès de sa vie, si une concubine de l'empereur ne lui eût fait croire qu'il était phthisique. Domitius Afer, ancien délateur, était plus avisé et obtenait sa grâce en tombant comme foudroyé par l'éloquence du maître. Enfin n'est-ce pas Caligula qui institua un concours à Lyon, dans lequel les auteurs de méchants écrits étaient condamnés à les effacer avec l'éponge et avec leur langue? Cet ami si éclairé des lettres se donnait en même temps pour un bon critique. Virgile ne lui semblait ni assez savant ni assez original, Tite-Live lui paraissait verbeux et négligent. S'il ne fit pas détruire leurs manuscrits, il fit du moins ôter leurs bustes des bibliothèques publiques.

Tel est l'homme ou plutôt le jeune homme que les historiens ont considéré comme fou : les plus indulgents ont attribué à sa maladie le brusque changement qui s'est fait dans son

caractère, et ils ont considéré la fin de son règne comme un perpétuel délire. Sa folie, disent-ils, était de se croire un dieu.

Je vous demande la permission, messieurs, non pas de soutenir un paradoxe, mais de me placer à un tout autre point de vue que le point de vue moderne. Je vous prierai même de faire un effort d'imagination et de vous pénétrer de l'esprit de l'antiquité. Transportez-vous au milieu d'une société païenne, afin de comprendre une religion polythéiste et la disposition de toute âme romaine qui voyait des dieux partout, qui donnait l'hospitalité à tous les cultes, qui divinisait tous les héros. Pour moi, la question se résume en ces termes : Caligula, en se déclarant dieu, était-il un insensé, ou n'était-il pas, au contraire, un être rigoureusement logique? Trahissait-il une altération mentale ou ne donnait-il pas, au contraire, une

preuve admirable de lucidité, de raisonnement, de bon sens ? Était-ce un despote frénétique ou un prince sincère et convaincu ?

En vérité, étant donnée sa situation de maître du monde, il en tirait les conséquences ; étant données sa puissance infinie et l'adoration infinie des hommes, il en cherchait l'explication et la formule. N'oubliez pas quelle est la popularité de ce chétif enfant depuis huit mois. L'univers entier est à ses genoux ; la joie et la douleur qu'il inspire sont tour à tour sans bornes ; la fumée des sacrifices monte sans cesse vers le ciel et l'on offre plus de victimes pour lui seul que pour tous les dieux de l'Olympe réunis. Dans son lit, pendant cette maladie qui le tient loin des regards, silencieux, livré à ses réflexions, un travail intérieur s'opère ; tout se déduit et s'enchaîne ; la lumière se fait. L'empereur promène sa pensée sur le monde

et il n'entend qu'un concert immense d'adoration ; il peut tout ; il est tout; il est la source de tout ; il a ramené l'âge d'or sur la terre, ce que les dieux n'ont pu faire depuis Saturne. Il est donc l'égal des dieux, avant d'être élevé jusqu'à eux par l'apothéose.

Pourquoi donc attendre la mort afin de voir proclamer sa divinité? N'est-il pas juste d'en jouir dès le présent ? Les autres potentats, infatués d'eux-mêmes, ont pensé comme lui sans oser l'avouer. Plus franc, il jette le masque. Sa foi en lui est si profonde, qu'il ne reste plus qu'à formuler la religion. Un pareil vertige n'est pas sans précédents, et les plus fameux héros n'en ont pas été exempts. De quel droit l'humanité proclame-t-elle sublimes ceux-ci, fou celui-là ? Alexandre s'est cru dieu et personne ne l'a cru fou. Dans les temps modernes, des rois très-chrétiens ont

été convaincus aussi qu'ils étaient des dieux, ils se sont considérés comme investis d'un droit divin, ils ont exercé la puissance avec une majesté qu'ils sentaient divine, ils se sont laissé revêtir par leurs artistes, par leurs poëtes, par leurs courtisans, des attributs de la divinité. Louis XIV, cependant, n'a jamais passé pour fou. Caligula n'a rien éprouvé, rien fait, rien inventé de plus ; seulement il vivait, non pas dans une société chrétienne, mais dans une société polythéiste, au milieu de prédécesseurs divinisés et adorés comme des idoles.

Dès lors Caligula agit avec une sincérité, une logique, une bonne foi parfaites. La religion qui se révèle à lui, il faut qu'elle devienne sensible par des actes. Avec une naïveté et une candeur qui sont bien d'un dieu descendu sur la terre, il commence par décréter qu'on lui bâtira un temple : on lui en élève cent. Il

désire des statues : on lui dresse autant de statues que la main des sculpteurs et des statuaires suffit à en fabriquer. Il n'y a pas assez de temples du nouveau dieu : on met une statue dans chaque temple des anciennes divinités, et cela dans tout l'univers.

Une fois les statues en place, il faut des prêtres : Caligula veut créer des colléges de prêtres, et immédiatement les premiers citoyens achètent à beaux deniers comptants l'honneur de faire partie de ces colléges. Il faut aussi régler les sacrifices, établir des rites : à chaque jour de la semaine est attribuée une espèce différente de victimes : on immole tour à tour des flamants aux ailes rouges, des paons, des poules de Carthage, des poules d'Inde, des oies noires d'Égypte, des faisans.

En même temps l'empereur se fait élever une statue d'or que l'on habillait et déshabillait,

comme les simulacres les plus vénérés de l'antiquité et qui portait exactement le costume qu'il portait lui-même chaque jour. Castor et Pollux avaient leur temple au-dessous de la maison de Tibère, qui était devenue celle de Caligula et s'avançait à la fois vers le Forum et vers le Capitole. On ajouta à la hâte des constructions sur la pente du Palatin; on éleva d'immenses portiques qui vinrent rejoindre par derrière le temple, dont trois belles colonnes sont encore debout à l'extrémité du Forum. Castor et Pollux devinrent ainsi les portiers du nouveau dieu; leur temple devint le vestibule du palais. Quelquefois Caligula daignait prendre place en personne au milieu d'eux et recevoir les hommages du peuple. Ah! messieurs, quelles adorations, quelles prières, quels vœux, quelles extases, quelles offrandes! Jupiter n'était plus rien, Apollon

chômait, Bacchus se morfondait, Diane était délaissée : aussi Caligula, par bonté d'âme, daigna-t-il de temps en temps prendre le costume de ces pauvres divinités; il apparaissait en Apollon, en Diane, en Jupiter; il revêtit même un jour les attributs et le costume de Vénus, d'une Vénus drapée, sans doute. Enfin, consentant à traiter Jupiter en collègue, il ordonna à ses architectes de jeter un pont par-dessus le Vélabre et le temple d'Auguste, et, sur une longue série d'arcades, il arriva jusqu'au Capitole : c'est dans cette galerie qu'il se promenait la nuit pendant ses insomnies, rendant à Jupiter Capitolin des visites de bon voisin.

S'il est permis de faire un reproche à ce grand artiste en divinité, c'est de manquer de de goût quelquefois, par exemple quand il invite la lune à partager sa couche ou quand

il enlève de Grèce une statue du Jupiter Olympien pour lui parler à l'oreille, écouter ses réponses et se fâcher en le menaçant de le renvoyer en Grèce, ou même quand il fait retentir un tonnerre artificiel pour répondre aux grondements du tonnerre céleste. En cela il manquait de tact. Mais, ces réserves faites, on ne peut ne pas admirer combien cet esprit plein de logique et de philosophie avait merveilleusement compris ses contemporains. En effet, messieurs, quelle générosité de la part de Caligula ! quelle condescendance magnanime ! quelle commisération pleine de délicatesse ! quel sentiment de la faiblesse humaine et quelle main secourable pour la tirer de son abaissement ! Quoi ! vous voulez vous avilir sans cesse par vos actes et par vos paroles ! Eh bien, soit ; abaissez-vous au moins devant un dieu. Vous voulez flatter, mentir

mendier à deux genoux? que ce soit aux pieds d'un dieu. Caligula, en s'exaltant, rehausse un peuple d'esclaves; il devient le bienfaiteur de l'humanité en la relevant à ses propres yeux; sa divinité est une excuse ou plutôt une justification morale de toutes les lâchetés politiques.

Ce dogme une fois établi, compris, accepté, tout le règne de Caligula s'explique; rien ne sera d'un fou, tout sera d'un logicien qui tire des déductions pratiques.

D'abord, puisqu'il est dieu, il n'y a plus de lois, plus d'obstacles, plus de morale. Quelles seront les lois? la volonté du dieu. Quelle sera la règle? ses désirs. Quelle sera la morale? ses caprices. Aussi a-t-il raison de décréter avant tout qu'il n'y a plus de jurisprudence. *La loi, c'est moi*, est une formule aussi juste que la formule moderne : *L'État, c'est moi.* Si l'on élève quelque réclamation au su-

jet des tarifs et des impôts, qui cessent eux-mêmes d'être déterminés, Caligula fait comme les dieux, qui condescendent à l'infirmité humaine et répondent aux mortels qui les interrogent par des oracles que personne ne comprend. Il fait graver les tarifs nouveaux sur des tables de bronze, en caractères tellement fins qu'il est impossible d'en lire un mot.

Il est regrettable peut-être que cette divinité qui règne sur la terre soit composée de deux éléments : d'une âme divine, qui embrasse tout, et d'un corps, matière importune, qui a des appétits et des besoins. Toutefois, le raisonnement démontre aussitôt qu'un dieu étant infaillible, sa puissance et son intelligence doivent servir à la satisfaction de ses sens. Les amours de Jupiter et ses métamorphoses ont été chantées par les poëtes, admirées

par les prêtres et consacrées par les artistes. Caligula aura ses amours, et c'est même par excès de scrupules, pour ne pas démoraliser ses sujets, qu'il contracte coup sur coup quatre mariages. Sa première femme est morte : il prend Orestilla, qu'il enlève à Pison et répudie ; il épouse Lolla, qu'il fait venir, sur la foi de sa renommée de beauté, d'une province que son mari gouverne, et la renvoie peu après, avec défense de se remarier jamais. Césonia fut sa quatrième femme. Elle n'a ni jeunesse ni beauté ; elle est déjà mère de trois filles, mais elle a une impudence inouïe, des secrets rares pour la débauche. Caligula l'emmène à cheval parmi ses soldats ; il la montre nue à ses amis comme une nymphe de la mythologie. Césonia lui donna une fille, qui, toute petite, portait les ongles aux yeux des autres enfants. Caligula souriait etla reconnaissait pour sienne,

comme le lion reconnaît ses lionceaux à la griffe.

Il donnait des fêtes auxquelles les principaux du sénat et de l'ordre des chevaliers assistaient avec leurs femmes. L'empereur choisissait la plus belle, disparaissait avec elle, la ramenait fort défaite et discourait avec son mari sur ses beautés les plus cachées. Ces martyrs bénévoles ne s'indignaient même pas si parfois le maître s'affublait de peaux de bête pour donner l'assaut à leurs femmes. Bacchus et ses satyres n'avaient point fait autrement dans les forêts de la Thrace !

Enfin, quand on est dieu, il n'y a pas de famille : Rome ne s'étonnait donc point que Caligula vécût avec ses trois sœurs dans un état d'inceste perpétuel. Il avait commencé avec Drusilla, qu'il préféra tant qu'elle vécut : il lui adjoignit Julia Livilla et Agrippine. Jupi-

ter n'avait-il pas épousé sa sœur Junon ? Cette intimité incestueuse n'était pas cachée par l'ombre du palais. Dans les cérémonies publiques, dans les festins donnés au nom de l'État, on voyait les trois sœurs couchées sur le lit de l'empereur, à ses pieds. Elles étaient mentionnées dans les actes des consuls ; les magistrats et les fonctionnaires juraient par elles, voici la formule officielle de leur serment : « Je « n'ai rien de plus cher, ni mes enfants, ni « moi-même, que Caïus César et ses sœurs. » Drusilla fut divinisée sous le nom de *Panthéa*. Le beau camée de la bibliothèque la montre de profil avec son frère, comme les sœurs des Ptolémées, exemple mémorable de l'inceste conseillé par la politique. Apamée en Bithynie a frappé des médailles qui représentent Caligula et ses trois sœurs, avec cette inscription : *Diva Drusilla, Julia, Agrippina*. D'autres villes

grecques, Milet, Mitylène, Pergame, Smyrne, ont fait frapper des pièces à l'effigie de la nouvelle déesse. J'ai déjà cité les grands bronzes qui circulaient dans Rome avec l'image des trois sœurs. Le camée de Saint-Pétersbourg, qui a six couches, les représente avec le voile des vestales.

Cependant Agrippine et Julia Livilla déplurent à l'empereur; il voulut s'en défaire. Il avait commencé par les livrer à ses mignons, particulièrement à Æmilius Lépidus. Il aurait pu les tuer : par respect pour le sang divin, qu'il ne fallait pas habituer les mortels à voir répandre, il se contenta de les exiler dans l'île Pontia et de publier leurs lettres scandaleuses, comme Auguste avait publié celles de Julie.

Mais le peuple, que pense-t-il de ces désordres? Le peuple est en liesse et remplit les

théâtres : il ne s'agit que de patriciennes ou des membres de la famille impériale.

Il n'y avait plus ni lois ni morale : il ne fallait pas non plus d'obstacles, car il convient que les dieux jouissent d'une entière sécurité. Jupiter avait fort mal traité son père Saturne et les Titans qui lui disputaient l'Olympe. La famille et ses liens n'existent donc plus. En conséquence, à peine relevé de maladie, Caligula décide que Tibérius Gémellus, petit-fils de Tibère, doit mourir. Il ne veut pas verser son sang ; le jeune homme est conduit dans une grande salle, entouré par les tribuns militaires et quelques centurions, et, devant ce cercle si propre à l'encourager, on lui signifie qu'il faut mourir. Le pauvre enfant, qui a dix-sept ans à peine, tend la gorge : non, il doit se tuer lui-même, et on lui présente une épée. Il ne sait même pas s'en servir ; on lui montre la place

où il doit se frapper ; sa main inexpérimentée s'essaye plusieurs fois avant d'atteindre le cœur. Macron, préfet du prétoire, a assuré l'empire à Caligula; Ennia Nævia, sa femme, s'est donnée à lui la première. Leur affection même les rend importuns ; il faut aussi qu'ils se tuent. Silanus, beau-père de l'empereur, est un homme de bien qui se mêle de donner des conseils; Caligula l'invite à se couper la gorge avec son rasoir. Enfin les imprudents qui ont offert leur vie comme rançon de la vie de l'empereur, les chaleureux amis qui ont promis aux dieux de combattre dans l'amphithéâtre, s'il guérissait, sont requis d'exécuter leur vœu.

Mais le peuple, que dit-il de ces meurtres ? Le peuple est en liesse et remplit les théâtres : tout se passe en famille et les loups se dévorent entre eux.

La volupté et la cruauté se tiennent. Les despotes ont besoin d'agir dans la plénitude de leur puissance ou de leurs caprices, et de se satisfaire sur les femmes par la violence, sur les hommes par le glaive. Les tortures, les supplices, sont des émotions vigoureuses et un remède contre l'ennui qui dévore une âme rassasiée de grandeur. Par exemple, quand Caligula fait lancer à la mer quelques milliers de Campaniens qui sont montés sur la digue de Baïa, c'est par simple désœuvrement. Lorsqu'il fait jeter aux bêtes quelques centaines de spectateurs, c'est par égard pour les plaisirs publics ; on a même soin de couper la langue à ces malheureux pour que leurs cris ne troublent point les jeux.

A chaque repas, matin et soir, Caligula faisait décapiter un prisonnier devant lui : cela le mettait en appétit, à condition que le cen-

turion chargé de ce petit office fût assez habile pour trancher la tête d'un seul coup. Au contraire, quand Caligula faisait la débauche, il n'aimait pas la vue du sang; il donnait la question, torturait lentement ses victimes, en recommandant aux bourreaux de les faire bien souffrir. C'est ainsi que dans la haute Asie et dans l'Asie-Mineure toutes les religions voluptueuses offrent un mélange de sensualité et de férocité. C'est ainsi que les satrapes de l'antiquité, certains sultans et pachas des temps modernes, ont allié la cruauté la plus effrénée à un état de débauche permanent.

Caligula, du reste, avait un ordre parfait, qui prouvait qu'il cédait, non pas à un emportement, mais à un besoin réfléchi de décimer les hommes. Il avait deux registres qu'il appelait l'un le *glaive*, l'autre le *poignard*, et

où étaient inscrits les noms des suspects ; tous les dix jours il apurait ses comptes. Du reste il n'y avait plus de délateurs, plus de procès, plus de plaidoyers. Les choses se passaient avec simplicité : il suffisait d'un mot de l'empereur.

Rien n'était plus naturel : c'était l'exercice légitime d'une puissance surhumaine. Pour un dieu, la vie des hommes n'est rien, et, quand il envoie la mort, les mortels doivent encore le bénir. Les épidémies qui ravagent le monde sont autrement funestes. Lorsque Apollon à l'arc d'argent décoche ses flèches sur les armées ou sur les villes, la peste et la famine moissonnent des populations entières. Un berger est-il un scélérat parce qu'il tond ses brebis, parce qu'il les écorche, parce qu'il les mange? Le troupeau est fait pour être mangé, les hommes sont faits pour mourir,

et Caligula, en se reportant aux idées des anciens, était un dieu plein de clémence, car il ne prélevait qu'une dîme légère et tuait à peine quelques Romains chaque jour. C'était donc pour lui une conviction tranquille, sereine, innocente, puisque l'univers est dans la main des dieux. Ses paroles mêmes trahissent la candeur d'une âme pénétrée de son droit. « Souvenez-vous, » disait-il aux Romains, « que tout m'est permis contre tous. » Se trouve-t-il dîner entre deux consuls, il rit, et quand les consuls charmés lui demandent ce qui le fait rire : « Je songe, dit-il, que d'un signe « de tête je puis vous faire égorger tous les « deux. » Quand il caresse une de ses femmes ou une de ses maîtresses, il ajoute avec grâce : « Dire que d'un mot je puis faire tomber cette « jolie tête. » Enfin, dans ses jours de grande colère, il souhaitait que le peuple romain

n'eût qu'une seule tête, afin de la trancher d'un seul coup.

Mais le peuple, que disait-il? Le peuple était en liesse et remplissait les théâtres : les coups passaient par-dessus sa tête pour atteindre les nobles et les puissants. La foudre ne frappe que les grands chênes.

Il y avait cependant quelques embarras pour le divin empereur : le trésor n'était pas inépuisable. En un an, il avait dépensé cinq cent quarante millions que l'avarice de Tibère avait entassés, et cette somme représente plusieurs milliards de notre temps. Malgré sa puissance, le dieu n'avait pas les yeux assez pénétrants pour découvrir les trésors cachés dans les entrailles de la terre. D'autres moyens, par bonheur, étaient à sa portée, et ces moyens étaient simples à la fois et d'une logique irréprochable. Tous les hommes lui appartenaient,

à plus forte raison leur fortune : il n'avait donc qu'à prendre. Cependant il avait le bon goût d'employer une foule de variantes pour s'emparer des biens de ses sujets. Tantôt il consentait à feindre un procès, tantôt il faisait tuer ceux qu'il voulait dépouiller, tantôt il se contentait d'une simple confiscation. Jouait-il aux dés avec les courtisans, il se levait pendant qu'ils continuaient la partie, se mettait sur le seuil du palais, notait quelques-uns des passants les plus riches, les faisait tuer et rentrait en disant : « Pendant que vous vous disputez quel« ques sesterces, je viens de gagner deux mil« lions. » Ou bien il transformait son palais en maison de prostitution, construisait des cellules décorées de peintures dignes de Caprée, les remplissait de femmes honnêtes et de jeunes gens qu'il faisait enlever, puis envoyait par toute la ville ses affranchis et ses

esclaves inviter les citoyens à des plaisirs qu'il fallait payer chèrement. Une autre fois il déclarait nuls tous les testaments sur lesquels il n'était point couché. Les vieillards recommençaient leur testament, lui faisant une large part. Aussitôt il envoyait à ses bienfaiteurs des petits gâteaux assaisonnés avec du poison : on le savait et on les mangeait.

De temps en temps, il mettait en vente ses vieux chevaux de course, ses gladiateurs hors de service ; il fallait que les plus riches citoyens de Rome missent l'enchère, et malheur à qui s'endormait : tout mouvement de tête du dormeur devenait un signe d'assentiment pour le spirituel empereur qui présidait à la vente. Un sénateur se réveilla ainsi, ayant enchéri, sans le savoir, jusqu'à la somme de deux millions pour treize gladiateurs éclopés.

Rome s'épuisait et les caprices du dieu ne

s'épuisaient pas. Il eut alors un trait de génie et montra de quelle utilité peut être la connaissance de l'histoire. Il se rappela que Jules-César avait administré la Gaule et qu'il en avait tiré des sommes immenses qui lui avaient servi à acheter la moitié de Rome avant d'asservir l'autre moitié. Caligula se rendit en Gaule et fit une aussi riche moisson. Il paraît que la Gaule a toujours eu le privilége de fournir des ressources inépuisables à des prodigalités sans bornes; car l'empereur aurait pu se jeter aussi bien sur l'Afrique, l'Espagne ou la Syrie. Non, ce fut la Gaule qui l'attira; il employa les mêmes expédients avec la même bonhomie; il inventa même un moyen nouveau. Il fit venir de Rome le mobilier des anciennes cours, celui d'Auguste et de Tibère, il vida le garde-meuble impérial de précieux souvenirs que les Gaulois ne pouvaient payer trop cher.

Et le peuple romain, que pensait-il de ces exactions et des prodigalités? Le peuple riait ; c'étaient les riches et les barbares qui payaient; on le faisait jouir de leurs dépouilles.

Il est juste d'ajouter que Caligula avait une fécondité, des ressources d'imagination particulières; c'était un homme de haute fantaisie, avec une tournure d'esprit piquante et des allures d'humoriste. Pour les modernes, il n'a rien de classique et l'on conçoit qu'il ait été le héros d'une tragédie romantique. Ainsi, quand il avait amassé de l'or, il aimait à le fouler de ses pieds nus et à s'y rouler. Il se baignait dans les parfums les plus rares, dont chaque goutte valait son pesant d'or; il voulait des mets imités en or massif, il buvait des dissolutions de perles fines. Le juif Hérode Agrippa, qu'il avait connu dans sa jeunesse à Caprée, lui avait inspiré l'amour du luxe oriental. Il

portait des bracelets, des robes de soie brodées et couvertes de pierreries ; il y joignait quelquefois une cuirasse magnifique, la cuirasse d'Alexandre qu'il avait fait tirer de son tombeau. S'il se promenait en mer, c'était sur une galère de bois de cèdre, incrustée de pierres précieuses: les voiles étaient couvertes de peintures magnifiques, des vignes enlaçaient leurs festons en dessus du pont, des arbres y projetaient leur ombre, tandis que les danseurs et les musiciens égayaient le voyage : c'était le luxe de Cléopâtre.

Caligula avait le goût de construire, mais surtout de construire vite. Il fallait que les monuments s'élevassent à vue d'œil, autrement malheur aux entrepreneurs! Bâtir et jouir sont synonymes pour un despote qui voudrait dévorer le temps et l'espace comme il dévore le monde. Caligula prétendit égaler Xerxès et

chevaucher sur la mer. Il fit faire un pont de Baïa à Pouzzoles, qui avait trois mille six cents pas de longueur. Il prit tous les bâtiments qui transportaient les blés de la Sicile et de l'Égypte, les attacha deux par deux, les couvrit d'un plancher, et, par-dessus ce plancher, fit construire un revêtement de blocs de lave de forme polygonale, avec des trottoirs, de façon à faire croire au prolongement de la voie Appia. Le pont fini, Caligula y passa le premier jour à cheval, avec une casaque dorée, une couronne de chêne, une hache, l'attirail d'un conquérant. Le second jour, il triompha en char ; ses amis et ses prétoriens conduisaient d'autres chars derrière lui. Cette procession avait un sens profond et philosophique : c'était une satire des grandes expéditions sur mer, et une démonstration ironique du néant de la gloire humaine.

Ce qu'il avait réalisé sur mer, il voulut le réaliser sur terre. C'est pour cela qu'il entreprit cette fameuse expédition contre les Germains, qui fit mettre sur pied tant de légions. On a pris Caligula pour un fou parce qu'il se contenta de les conduire au bord de l'Océan et de remplir leurs casques de coquillages. On l'a cru fou parce qu'il revint à Rome en triomphateur, traînant derrière son char quelques Gaulois qu'il avait forcés de se déguiser en Germains. C'était un sage, qui parodiait les exploits des conquérants, raillait les expéditions lointaines, ruineuses, sans but, stériles, et donnait aux générations futures des leçons dont elles n'ont guère profité.

Les honneurs civils étaient pour lui l'objet du même mépris, et, en qualité de dieu qui doit corriger les hommes, il leur enseignait le néant des dignités, des magistratures, des fri-

voles distinctions. Il n'avait point d'autre but lorsqu'il entourait de soins et d'honneurs son cheval Incitatus. Incitatus avait des gardes qui protégeaient son sommeil, il avait une maison montée, il donnait à dîner aux principaux de Rome, il allait être consul, si Caligula avait vécu : on n'a pas assez compris ce spirituel moraliste qui démontrait si bien la vanité des grandeurs humaines.

Et le peuple romain, que disait-il ? Le peuple riait. Le règne de Tibère n'avait pas eu cette gaieté. Caligula représentait la Fantaisie sur le trône : avec lui tout était imprévu, neuf, amusant. Ajoutons que ce dieu bienfaisant avait une passion effrénée pour les jeux du cirque et les combats de l'amphithéâtre, qu'il était gladiateur, chanteur, danseur, cocher. Il avait la passion des chevaux : il s'y connaissait; il mangeait familièrement avec ses cochers, il couchait

parfois dans leur écurie. Il avait pour confidents, pour amis, pour ministres, des acteurs en renom, un certain Apelle entre autres, qui égalait en impudence et en docilité les hommes d'État contemporains. Tout cela était une fête de plus pour le peuple, de sorte qu'il n'y avait pas de raison pour que Caligula ne régnât jusqu'à la fin du siècle, effaçant le grand Auguste et même le populaire Ancus Martius.

Toute la politique de l'empereur est, en effet, suivie, logique, sincère. Tout se tient ; tout est d'une pièce ; tout se justifie par déduction. Caligula est l'enfant de la nature ou plutôt l'art ne fait qu'ajouter à un naturel exquis. C'est le type du tyran dans sa pureté ! Quelle allure libre et nette! quelle aisance ! quelle profondeur ! Rien ne l'arrête, rien ne l'embarrasse; jamais il n'hésite. Sa conviction est inébranlable; il n'est

plus homme, il est dieu, et le monde n'est qu'un jouet dans sa main.

Cependant ce génie mal compris a failli un jour : il a commis une faute, une seule, mais capitale et qu'il a payée cher.

Il y avait dans la garde prétorienne un vieux tribun militaire qui s'appelait Cassius Chéréa et qui avait servi sous Germanicus. Chéréa avait une apparence chétive, une voix grêle et flûtée. L'empereur, chaque fois qu'il le voyait, se moquait de lui, feignait de ne point croire qu'il fût un homme, lui supposait des mœurs molles et efféminées. Il s'étudiait à lui donner un mot d'ordre qui fît rire les autres tribuns militaires, tel que Cupidon, Priape, Vénus ; il lui présentait sa main à baiser avec un geste obscène. En même temps, le caustique empereur avait blessé un autre tribun qui s'appelait Cornélius Labiénus.

Or, messieurs, c'était commettre la faute la plus grave que pût commettre un usurpateur militaire. Déchirer les lois, insulter la morale, mépriser la famille, c'est peu de chose à certaines époques; mettre sous ses pieds le sénat, ne tenir aucun compte de l'ordre des chevaliers, dépouiller les riches, mépriser les pauvres et bafouer le genre humain, cela peut être encore sans danger, quand les hommes sont mûrs pour la servitude. Mais lorsqu'on n'existe que par la force, quand on ne règne que par la vertu des cohortes prétoriennes, insulter ceux qui sont dépositaires de cette force, braver le glaive qui est votre appui : aliéner ceux qui sont vos seuls amis, c'est tourner contre soi-même son principe : renier sa raison d'être, en un mot, c'est courir à sa perte. Ce jour-là, véritablement, Caligula était fou.

En effet, l'an 41 après Jésus-Christ, le 24 janvier à une heure après midi, dans un

couloir du palais, quand il n'y avait plus de blé dans les greniers que pour sept jours. Chéréa prouva à l'empereur, par trente blessures, d'abord qu'il n'était pas immortel, ensuite qu'il ne fallait pas plaisanter avec la garde prétorienne, et il l'envoya dans l'Olympe régler avec Jupiter la question de sa divinité et les querelles de préséance.

En vérité, ce fut dommage. Caligula n'avait que vingt-neuf ans, et il aurait été édifiant de savoir jusqu'où pouvait aller l'audace tranquille d'un tyran si parfait et surtout la patience d'un peuple si bien façonné au joug.

V

UNE RÉVOLUTION

Le jour de la mort de Caligula est un jour unique et solennel dans les annales du peuple romain. Lorsque Chéréa, Sabinus, tribun, Clément, préfet du prétoire, s'élancèrent dans les rues de Rome en brandissant leurs épées ensanglantées et en criant : « Rome est libre, » ce n'etait point un vain mot. Rome était libre, en effet, et rarement l'on trouvera un affranchissement aussi complet dans l'histoire des révolutions. Il n'y avait point de prétendant, point de fils légitime ou adoptif

d'un empereur ; les conspirateurs n'avaient aucun plan, et leur seule pensée était la vengeance ; aucune tête ne s'élevait au-dessus des autres, Tibère et Caligula avaient fauché les pavots de Tarquin. Partout était établie cette égalité qui naît de la servitude ; la société romaine était aplanie, comprimée, soumise à une tranquillité morne et étouffante comme la surface de la mer avant l'orage. On n'avait à redouter ni un héros, ni un de ces grands hommes qui sont l'écueil le plus funeste pour les nations et leur font payer chèrement la gloire de les avoir produits.

C'était la troisième fois que la destinée offrait au peuple romain l'occasion de s'affranchir. La première fois, après la mort d'Auguste, on pouvait hésiter, car dans le palais de Nola veillait la terrible Livie ; la seconde fois, au tour de Germanicus, c'était Germanicus lui-

même qui avait fait défaut à sa fortune et à son parti; mais aujourd'hui rien ne pouvait faire défaut au peuple que sa propre volonté et son propre courage. On était au vingt-quatrième jour de janvier. Il faisait froid, mais le froid n'est pas toujours un calmant pour les natures méridionales, les folies du carnaval moderne et du Corso en sont la preuve; l'exaltation naturelle aux Romains leur tient lieu de soleil. Matériellement et moralement rien ne s'opposait à l'essor de la liberté.

La première impression fut la stupeur. Les uns disaient que Caligula vivait et voulait éprouver les sentiments secrets de ses sujets; les autres peignaient l'avenir sous des couleurs sinistres; les plus prudents se demandaient quel serait le nouveau maître? Le peuple se défiait du sénat, le sénat des chevaliers, les chevaliers du peuple, tous des soldats pré-

toriens. On était rassemblé au théâtre, car c'était un jour de représentation. Tout à coup se montre la cohorte la plus féroce de la garde, les Germains, qui parlaient à peine la langue de Rome et ne connaissaient que l'empereur. Furieux d'avoir laissé tuer leur maître, ils avaient battu le palais et la ville, cherché partout les conspirateurs, égorgé trois ou quatre sénateurs qu'ils avaient trouvés sur leur chemin et dont ils apportaient les têtes ; ils bloquaient les vomitoires du théâtre, avec menace de tout massacrer. Ce fut une explosion de gémissements, de supplications, de protestations d'innocence, de regrets et d'éloges à l'adresse du prince immolé : on finit par attendrir les Germains, qui jetèrent sur un autel les têtes qui embarrassaient leurs mains, et, comme de bons dogues désarmés, retournèrent au Palatin. Aussitôt le peuple se répandit dans

les rues et courut au Forum. Là, plein de ses émotions récentes, d'autant plus furieux qu'il avait eu peur, il voulut venger le cher et divin Caligula, le pourvoyeur de ses plaisirs et de ses fêtes, le sage qui avait dévoré les riches au profit des pauvres, satisfaisant aux lois essentielles de la démocratie impériale. Déjà commençait la réaction. « Le meurtrier de Caïus? quel est le meurtrier de Caïus? » criait-on. Alors un Gaulois, Valérius Asiaticus, personnage considérable, qui avait été deux fois consul, s'élança à la tribune : « Plût aux dieux que ce fût moi? » dit-il en forme d'exorde. Ce mélange d'audace et de présence d'esprit propre à sa race déconcerta les fanatiques. Pendant ce temps les sénateurs arrivaient; ils promettaient des vivres, des jeux, des largesses : on fit silence, et lorsque les cohortes urbaines, qui détestaient les prétoriens, entourèrent le Capi-

tole pour protéger le sénat, aussitôt la foule d'applaudir Chéréa, qu'elle voulait massacrer un instant auparavant.

Mais les chevaliers, où sont-ils? ils courent çà et là, dans les basiliques, cachés sous les portiques. Ils s'inquiètent : de grandes affaires sont compromises, la rentrée des impôts sera difficile, leurs opérations de banque sont en danger, leurs spéculations sur les grains et les huiles peuvent échouer; ils veillent à leurs intérêts et n'ont point de souci des intérêts publics.

Les sénateurs, au contraire, ont été convoqués par les consuls, non dans la curia Julia, qui rappelle le souvenir des Césars, mais sur le Capitole, berceau de la grandeur romaine. A peine réunis, ils discourent, ils se comptent, ils s'exaltent, ils s'enivrent de leur propre éloquence, ils proposent et votent les mesures les

plus hardies. Ils déclarent l'empire aboli, annulent les honneurs rendus aux empereurs, ordonnent de renverser leurs statues, condamnent à mort la veuve de Caligula et sa fille, à qui un centurion brise la tête contre un mur. Après ces représailles, que réclament avec le plus de fracas ceux qui portent gravée sur leurs bagues l'image de Caligula, on donne pompeusement aux cohortes urbaines le mot de *liberté* pour mot d'ordre; l'on croit ou l'on feint de croire que la révolution est accomplie et que la patrie est libre à jamais. Au fond, l'on n'a rien fait : les âmes ont pris déjà le pli de la servitude et ne savent plus se porter aux résolutions sérieuses et politiques. Il fallait, non point perdre un jour entier en vaines paroles, mais agir et surtout agir vite. Il fallait que le sénat appelât auprès de lui toutes les troupes disponibles, les cohortes des Vigiles

et les cohortes urbaines, qui étaient composées d'affranchis latins auxquels on aurait promis des récompenses et des honneurs militaires ; il fallait appeler par une levée extraordinaire tous les citoyens aux armes, ordonner aux chevaliers d'amener leurs chevaux au Champ de Mars et les faire passer en revue par les consuls, appeler les marins d'Ostie, envoyer des ordres à la flotte de Misène, un chef sûr à l'armée d'Illyrie, qui était la plus voisine, pour la ramener contre les prétoriens. Il fallait occuper le peuple, lui rendre par l'action le sentiment de ses droits politiques, convoquer les comices, procéder immédiatement à l'élection de magistrats nouveaux selon les lois et les antiques usages. Il fallait promettre à cette multitude, gâtée par la paresse et les plaisirs, que les distributions ne cesseraient pas et que les provinces qui avaient alimenté

le fisc impérial alimenteraient désormais un fisc populaire distinct de celui du sénat. Il fallait écrire aux municipes voisins, s'assurer du concours de leurs magistrats. Il fallait négocier avec les prétoriens, leur offrir de grosses sommes pour rentrer dans leurs foyers ou des terres pour former des colonies. S'ils refusaient, il suffisait de fermer les portes de Rome : le camp prétorien était hors des murs. Certes une ville qui renfermait plus d'un million d'habitants pouvait soutenir le siége de neuf mille hommes jusqu'à ce qu'on fût en force pour exterminer ou rejeter hors de l'Italie ces tristes suppôts de l'empire.

On ne prit aucune de ces mesures. On parla, on délibéra, mais l'on se garda bien d'agir. La nuit était tombée : le sénat discutait toujours sur le Capitole quelle forme de gouvernement était la meilleure pour le bonheur du monde. Re-

viendra-t-on à l'empire? La république durera-t-elle? Quel bon empereur pourrait-on élire? Minucianus et Valérius Asiaticus avaient même déjà quelques partisans. Spectacle honteux et affligeant qui apprend à l'humanité ce que devient un peuple lorsqu'il a laissé briser entre ses mains tous les ressorts politiques! Rome, en effet, avait traversé trois crises de durée inégale, mais également funestes. Pendant quarante-cinq ans, sous le joug d'Auguste, elle avait été rongée par une fièvre lente, bénigne, cachée, et par une diète qui l'énervait plus sûrement en l'accoutumant aux douceurs empoisonnées de la servitude. Pendant vingt-trois ans, sous Tibère, elle avait été soumise au marasme, à une compression croissante qui avait achevé d'étouffer en elle la vigueur et la vie, tandis que des saignées à outrance lui enlevaient le plus pur de son sang. Pendant trois

ans, sous Caligula, elle avait été en proie au délire, à la plus violente folie, à des bouleversements furieux qui avaient achevé de dévorer sa constitution. Après soixante et onze ans de pareilles épreuves, c'est trop demander peut-être à la faiblesse humaine que de dire tout à coup, sans préparation, à un peuple avili : « Lève-toi, marche, et sois digne de la liberté. »

La liberté est le fruit des bonnes mœurs politiques ; elle repose sur des institutions honnêtes ; on ne la saisit pas aux cheveux comme l'Occasion que chantent les poëtes grecs ; il faut qu'elle soit préparée, gagnée, méritée. De même qu'on n'a point d'athlètes sans une gymnastique de tous les jours, de même qu'on n'a point de soldats capables de supporter le poids des armes et les fatigues de la guerre sans un exercice assidu, de même il faut, pour qu'un pays soit libre et garde sa liberté, une pratique ré-

gulière, une éducation politique, l'habitude de la vie civile et de ses luttes, le sentiment constant de la responsabilité et la préoccupation du bien de tous; il faut que chaque citoyen veille, pense, agisse dans la limite de ses droits et de ses devoirs; il faut que chaque cœur soit rempli par ce patriotisme sincère, tranquille, sans bruit, qui n'est ni un effort sublime, ni un accès d'un jour, mais qui circule comme la séve dans un arbre vigoureux, ou la santé dans un corps bien fait.

Ceux qui aiment véritablement leur patrie, qui travaillent tous les jours pour elle, fût-ce dans la plus humble mesure, qui sont jaloux de ses intérêts, de ses institutions, de son honneur, qui la contemplent avec cette satisfaction de conscience qui est un bien-être moral, ceux-là seuls sont capables d'être libres. Pour un tel peuple, la liberté est plus qu'une récompense,

c'est une justice. Mais les peuples qui sont livrés au luxe, à la cupidité, à la mollesse, qui, pour mieux vaquer à leurs affaires privées ou à leurs plaisirs, ont abdiqué leurs droits et remis le glaive dans la main d'un seul maître, ils sauront trop tard ce qu'il en coûte et ils voudront trop tard rejeter une servitude qui n'est que l'expression de leur propre lâcheté. Après deux générations, il n'y a plus de tradition, plus d'exemple, plus de courage : les hommes mûrs sont pires que les vieillards, les jeunes gens sont pires que les hommes mûrs. La servitude est sœur de la volupté ; si elle n'a pas les mêmes causes, elle produit les mêmes effets. Sur ce lit plein d'éclat et de charme où l'on s'étend, les articulations se nouent, les muscles perdent leur ressort, les reins se brisent. Quand le danger apparaît plus tard, il n'est plus possible de se relever ni d'agir. En vain on se retourne, en vain on appelle

d'autres forces à son secours, il n'y a plus de secours, il n'y a plus d'appui, il n'y a plus d'armes. L'égoïsme du maître, égal à l'égoïsme de ceux qui lui ont jeté le fardeau de leurs devoirs et de leurs droits, a agi avec une puissance formidable. Il a délié, détaché, dénaturé, dissous tout ce qui tenait à la vie politique; les institutions qui servaient de soutien ont été peu à peu faussées ou supprimées. La vie administrative a pris la place de la vie politique; une immense machine a étendu sur le pays son réseau savant, compliqué, qui absorbe tout, se substitue à tout et obéit à une seule main. Cette main, qui est celle du maître, n'a qu'à faire un geste : tous les rouages se mettent en jeu, se commandent de proche en proche et fonctionnent. Magnifique système qui charme un peuple vieilli, l'endort, le berce, l'étouffe comme le lierre étouffe le chêne qu'il paraît soutenir !

Splendeur matérielle qui cache la décrépitude morale ! Eclat trompeur qui fait oublier quelque temps à une nation le mal qui la mine jusque dans ses entrailles ! Luxe mensonger qui pare la décadence jusqu'à ce que cette décadence apparaisse incurable !

Oui, les Romains, dans la journée du 24 janvier, donnent au monde une leçon solennelle et terrible. Ils sont libres de fait, mais impuissants à jouir de leur liberté. Semblables au vieillard qui contemple suspendues à la muraille les grandes épées qu'il maniait dans sa jeunesse et qu'il n'ose même plus soulever, ils pâlissent devant la fortune qui leur sourit. L'effort les effraye, l'action les fait reculer, l'idée de gérer leurs affaires par eux-mêmes les confond : ils sentent qu'ils ont reçu pour jamais l'empreinte de la servitude.

Où est Tacite, l'historien ému, l'honnête

patriote, le grand peintre qui avait retracé l'agonie suprême de la liberté? Son récit est perdu, malheureusement pour la postérité, qui y trouverait un enseignement si clair et si philosophique qu'elle pourrait s'y reconnaître elle-même comme dans un miroir et y chercher le remède ou la consolation de ses propres plaies. Ajoutons, pour comprendre cette époque, que les Romains avaient toujours été sanguinaires, que, même sous la république, leurs guerres civiles avaient été aggravées par les proscriptions et que, sous les empereurs, ces proscriptions avaient été plus atroces encore. Il y avait donc eu une effrayante moisson d'hommes. Le sénat avait été renouvelé deux fois, par César, puis par Auguste; Tibère et Caligula y avaient fait de tels vides, que leur successeur allait être forcé de le recomposer encore. On devine ce qu'était une aristocratie

politique choisie par la main du maître, et ce qu'elle valait.

L'ordre des chevaliers avait été décimé dans la même proportion et repeuplé par des créatures des empereurs, par des affranchis, par des intrigants de la plus basse extraction. Leur patriotisme était à la hauteur de leur honnêteté. L'empereur Claude, au commencement de son règne, découvrit plus de quatre cents affranchis qui s'étaient glissés parmi les chevaliers romains. Quant au peuple, fainéant, corrompu, mercenaire, il était comme la meute affamée qui ne peut se passer du maître qui la caresse la nourrit, et lui donne les plaisirs de la chasse. Tout était spectacle, même les supplices et les crimes, pour cette foule à qui le cirque et l'amphithéâtre ne suffisaient plus. Le titre de citoyen romain avait été prodigué ou usurpé avec une telle licence, qu'il n'y avait

plus de vrais citoyens, tandis que la conquête du monde avait fait la patrie si vaste qu'il n'y avait plus de patrie.

Ainsi s'était formé cet immense désert politique et moral que masquaient la majesté des ruines et les habiles impostures du régime impérial, mais qu'un seul jour d'interrègne faisait apparaître dans son horreur. Les institutions avaient été énervées, corrompues, détruites, jusqu'à ce qu'il ne restât plus en présence que deux choses : un principe et une force. L'accord de ce principe et de cette force constituait l'empire. Le principe, c'était la volonté d'un seul homme qui était assimilé à un dieu; la force, c'était l'épée toujours tirée de soldats privilégiés, campés à la porte de Rome comme l'ennemi. En haut un maître absolu, en bas une armée permanente qui n'obéissait qu'à lui. L'empereur mort, c'est-à-dire le principe, il ne res-

tait que la force, c'est-à-dire les prétoriens. De fait ils régnaient, ils étaient les seuls maîtres, ils étaient dix mille empereurs. Ils avaient égorgé trop de sénateurs pour subir la loi des survivants, traîné aux gémonies trop de chevaliers pour ne pas rire de l'ordre équestre, trop fréquenté la plèbe de Rome pour croire aux droits du peuple romain. Les lois seules auraient pu leur imprimer quelque respect : ils ne connaissaient même pas les lois.

Voici ce qui s'était passé sur le Palatin tandis que le sénat discutait au Capitole et que le peuple attendait au Forum. A la nouvelle de la mort de Caligula, les prétoriens s'étaient répandus dans les rues, avaient couru au palais, inquiets, indignés, furieux. — « Qui nous payera ? qui nous gorgera ? qui veillera à nos besoins comme à nos plaisirs ? » Tout en échangeant leurs alarmes, les soldats s'étaient

mis à piller. Le raisonnement aurait pu leur démontrer que, César mort, ils étaient les héritiers de César; mais le raisonnement n'était point nécessaire pour justifier à leurs yeux le pillage : ils pillaient d'instinct. Dans un corridor obscur, sur quelques marches qui conduisaient à la porte d'une salle close, pendait une tapisserie qui servait de portière et derrière laquelle on apercevait deux pieds. Ces deux pieds tremblaient, tandis qu'un grand corps invisible agitait les plis de la tapisserie. En ce moment passait un soldat prétorien dont l'histoire n'a pas assez glorifié le nom, puisqu'il a donné à Rome un empereur et au monde un sujet d'admiration de plus : ce soldat s'appelait Gratus. Gratus aperçoit la cachette, il croit y trouver un assassin de Caligula, il tire et amène au jour un pauvre diable éperdu, pâle, décomposé par la terreur, qui se jette à ses ge-

noux et lui demande d'épargner sa vie. Gratus reconnaît ce singulier personnage, le remet sur jambes à grand'peine et le salue empereur. Sa trouvaille n'était autre que Claude, l'oncle de Caligula, Claude, le neveu de Tibère, Claude, le jouet de la cour et la fable de la ville, Claude, qui certes n'avait jamais prévu qu'il règnerait un jour. Gratus l'emmène, le montre à ses camarades, leur raconte ce qu'il a fait ; ils l'approuvent, jettent Claude plus mort que vif dans une litière, parce que la terreur ne lui permettait plus de se soutenir, et l'emportent sur leurs épaules comme une proie. Le misérable était si pâle et si lamentable que les passants le plaignaient, croyant qu'on le menait à la mort. Les soldats le conduisaient dans leur repaire, au camp prétorien ; là, moitié riant, moitié sincères, ils l'établirent au prétoire et le saluèrent empereur.

Le sénat ne prit point au sérieux cette nouvelle ; il ne crut point que Rome accepterait celui que les empereurs eux-mêmes avaient rejeté de leur famille comme indigne. Un tribun du peuple fut envoyé simplement à Claude pour le convoquer en qualité de personnage consulaire et lui enjoindre de venir siéger au Capitole avec le sénat. Claude, toujours éperdu, répondit que les soldats le retenaient de force, ce qui était la vérité. Le sénat sourit, les plus prudents ressentirent quelque inquiétude, ils la cachèrent et l'on passa outre.

Mais laissons faire la nuit, la nuit, cette mauvaise conseillère qui inspire les grands coups aux scélérats et les grandes lâchetés aux honnêtes gens. Demain, au lever du jour, il ne viendra pas cent sénateurs au Capitole ; demain les mariniers du Tibre, les gladiateurs,

les habitants des faubourgs, se précipiteront vers le camp pour acclamer Claude; demain les cohortes urbaines, découragées par l'inaction de leurs chefs, iront se joindre aux prétoriens; demain les chevaliers se dirigeront sagement du côté du plus fort; demain les mêmes sénateurs, qui se moquent du prétendant et vantent la république, seront aux pieds de Claude, et c'est lui qui les protégera contre la colère de ses soldats.

VI

CLAUDE

Quel était donc ce maître improvisé, ce fils adoptif de la force, cet empereur de hasard, ce client du soldat Gratus, dont une poignée de mercenaires faisait sa créature? Que valait-il? Quel était son mérite, son caractère, son prestige? Quel était son passé? Quel était son avenir?

Il était fils du grand Drusus, qui avait promis à Rome la liberté; mais quel fils! Il était le frère de Germanicus, idole stérile, espoir déçu des Romains; mais quel frère! Pour

le juger, nous n'écouterons ni les satiriques, ni même les historiens les plus dignes de foi ; nous écouterons le témoignage de ses parents et les aveux de sa propre famille.

Dès sa naissance, le pauvre enfant traversa une série de maladies graves, qui altérèrent également sa santé et sa raison ; aux infirmités s'ajoutait la faiblesse de l'esprit, et les Romains ne pardonnaient pas plus les unes que l'autre. On l'abandonna aux soins d'un palefrenier qui le corrigeait comme ses bêtes ; Claude lui-même, dans ses Mémoires, se plaint des mauvais traitements de ce singulier précepteur. Quand il eut grandi, son extérieur disgracieux et sa niaiserie ne lui concilièrent pas davantage l'affection de ses proches. Antonia, sa mère, honnête femme et vraie matrone romaine, qui pratiquait dans la retraite les vertus et l'abstention, l'appelait elle-même un avorton, un

opprobre de la nature; elle en faisait un point de comparaison, et, dès qu'il s'agissait d'un sot, elle ajoutait : « Il est plus sot que mon fils Claude. » Livie, son aïeule, lui témoignait en toute occasion le plus tranquille mépris. Quant à Auguste, malgré le respect dont il voulait entourer sa famille et la famille de sa femme, afin de fonder la dynastie et de l'entourer de prestige, il parlait de Claude avec embarras, il n'osait le produire. Il exprime ses craintes dans trois lettres que Suétone a copiées et dont je citerai des fragments, car il est toujours intéressant de connaître la pensée d'Auguste. La première lettre est adressée à Livie :

« J'ai consulté Tibère, comme tu me l'as demandé, ma chère Livie, sur ce que nous ferons de Claude aux fêtes de Mars. Nous sommes d'avis qu'il faut prendre un parti une

fois pour toutes. Si nous voulons lui reconnaître les droits d'un héritier, il faut le faire passer par les fonctions et les honneurs qui ont été accordés à son frère. Si nous sommes convaincus de son incapacité et de la faiblesse de sa santé aussi bien que de son esprit, il ne faut point l'exposer et nous exposer nous-mêmes avec lui à la risée des hommes, qui ne manquent jamais de saisir de telles occasions ; car nous serons toujours en émoi si nous attendons chaque circonstance pour nous décider, au lieu de le reconnaître absolument incapable d'exercer les emplois. Cependant, dans la conjoncture présente, il ne nous déplaît pas qu'aux fêtes de Mars il préside la table des pontifes, à condition qu'il ait auprès de lui le fils de Silanus, son parent ; Silanus l'empêchera de rien faire qui soit déplacé ou ridicule. Nous ne voulons pas qu'il assiste aux jeux du cirque dans notre

tribune : il y serait trop exposé aux regards des spectateurs. Enfin, il n'ira ni aux sacrifices du mont Albain ni aux féeries latines..... Telle est notre décision commune, ma Livie, et nous désirons que notre conduite envers Claude soit réglée d'une manière absolue, afin de ne pas flotter toujours entre la crainte et l'espérance. Tu peux communiquer à Antonia, si tu le trouves bon, cette partie de ma lettre. »

Une autre fois, Auguste écrit à Tibère : « Pendant ton absence, j'inviterai tous les jours à souper le jeune Claude, de peur qu'il ne soupe seul avec son Sulpicius et son Athénodore. Je voudrais que ce pauvre misérable (*misellus*) choisît moins sottement ceux dont il imite les gestes, la tenue, la démarche. Il est par trop malencontreux, quoique son esprit, lorsqu'il n'est point égaré, fasse souvenir parfois de sa naissance. » Enfin, dans le troisième

fragment, nous voyons Auguste tout surpris d'avoir découvert quelque qualité dans le fils de Drusus : « Que je meure, ma chère Livie, si je ne suis pas le plus étonné du monde d'avoir entendu déclamer Claude, ton petit-fils, et de l'avoir entendu avec plaisir ! Comment se fait-il que lui, qui parle d'ordinaire avec si peu de clarté, se fasse entendre si clairement lorsqu'il déclame ? » Livie aurait pu répondre à Auguste que, dans la vie ordinaire, un sot, quand il est bien stylé, peut répéter une leçon tout comme un autre ; que Claude avait la passion de l'éloquence, qu'il s'entourait de précepteurs ou de collaborateurs qui le préparaient de mille façons avant de le produire en public ; enfin, que l'on sait comment se fabriquent les discours, les répliques, les mots profonds, heureux et même imprévus de la plupart des princes. Du reste, le parti d'Auguste était pris ;

il ne laissa Claude exercer aucune fonction, ne lui accorda d'autre honneur que le titre de prêtre et d'augure, afin qu'il participât au caractère sacré de la famille; enfin, dans son testament, il ne lui légua qu'une somme de 16,000 francs.

Tibère fut aussi réservé envers son neveu ; il lui conféra les ornements consulaires, mais lui refusa tout pouvoir, et comme Claude, excité par ses familiers, écrivait à Tibère pour demander le véritable consulat, l'empereur lui répondit simplement : « Je t'envoie quarante écus d'or pour célébrer les Saturnales. » Le sénat, qui ne reculait devant aucune bassesse, essaya bien de faire quelque chose pour Claude; mais Tibère s'y opposa en alléguant sa stupidité. Claude perdit courage et se retira dans une maison des faubourgs, qu'il quittait l'été pour se rendre en Campanie. Là, il vivait

entouré d'esclaves, d'affranchis, de parasites, délaissé par les honnêtes gens, flatté, amusé, bafoué par la fleur de la canaille de Rome. Il aimait la grasse chère, les femmes, le jeu (il a écrit un traité sur le jeu de dés). L'amour des lettres ne le corrigeait point de ses habitudes grossières, parce que les lettres ne passaient qu'après les plaisirs matériels.

Sous Caligula, la fortune parut lui sourire. L'empereur, se souvenant que Claude était son oncle, le fit consul pour deux mois : l'on rit longtemps de son consulat. Mais lorsque le sénat, voulant faire complimenter Caligula sur les bords du Rhin, lui envoya Claude, le divin Caïus fut tellement blessé qu'il fit jeter dans le Rhin ce triste ambassadeur. On le repêcha, mais il ne retrouva plus sa faveur perdue. Au contraire, il devint le jouet de la cour. Arrivait-il en retard pour un festin, on se serrait partout

où il espérait trouver une place et il était forcé de tourner autour des tables d'un pas chancelant. S'endormait-il à la fin du repas, selon son habitude, ses voisins lui jetaient des noyaux d'olives et de dattes, le visant à la figure; les baladins le cinglaient avec leurs lanières de cuir; on glissait au bout de ses deux mains des brodequins détachés des pieds d'un esclave, et, quand le malheureux se réveillait en sursaut, il se frottait les yeux avec ces brodequins. Enfin les embarras matériels s'ajoutaient aux mauvais traitements. Caligula laissa mettre en vente les biens de son oncle, qui avait voulu devenir prêtre du nouveau culte, lorsque Caligula s'était déclaré dieu, et avait fait 800,000 francs de dettes pour inaugurer son sacerdoce, à la grande joie du peuple et des soldats. Voilà comment Claude était traité par les siens et quel témoignage sa famille a

porté contre lui, soit par ses écrits, soit par ses actes.

Cet innocent avait cependant de bons côtés. Après avoir vu son ambition repoussée sous tous les règnes, il se consola par l'amour des lettres et cultiva la science avec une certaine application. Tite-Live l'avait même engagé à écrire l'histoire, chose difficile pour Claude, s'il n'avait eu auprès de lui des précepteurs, des secrétaires, des affranchis grecs. Apollodore et Sulpicius Flavus, dont Auguste parle avec une mince estime, étaient ses collaborateurs après avoir été ses maîtres ; Polybe était un de ses secrétaires les plus intelligents. Claude n'était indifférent ni aux éloges qui lui étaient prodigués par ses familiers, ni à la gloire qu'il rêvait et qui était un lot moins certain. Du moins la liste de ses ouvrages dénote-t-elle des efforts assez considéra-

bles. D'abord il avait commencé par écrire l'histoire des guerres civiles, et il parlait de César, sujet lugubre et périlleux, qui a toujours porté malheur à ceux qui ont osé en faire l'apologie, et que ceux-là seuls ont le droit de traiter qui jettent sur cette série d'attentats et de crimes les pures clartés de la morale. Claude avait rédigé les deux premiers livres de ce récit, lorsqu'il fut arrêté par le bon sens des femmes qui veillaient de loin sur lui. Livie lui défendit de s'occuper de matières trop délicates pour un sot et qu'il était prudent de laisser à jamais dans l'ombre; Antonia lui rappela durement qu'Antoine était son grand-père et qu'il ne pouvait prendre parti ni pour lui contre Auguste, ni pour Auguste contre lui. Claude choisit alors l'époque que l'on appelait dans le langage officiel du temps *la pacification du monde*, ce qui signifiait le règne d'Auguste, et il

composa une histoire divisée en quarante et un livres. Il rédigea aussi ou fit rédiger huit livres de *Mémoires sur sa vie*. Le seul jugement qu'en porte Suétone, qui les a lus, c'est qu'ils étaient dénués d'esprit, non d'élégance. Rien ne s'explique mieux : le fond était de Claude, la forme de ses collaborateurs.

Il avait quelques prétentions en matière de grammaire et d'orthographe. Il prouva que l'alphabet latin était trop pauvre et proposa d'y introduire trois lettres. On ne connaît que deux de ces trois lettres, le *ps* (ψ) des Grecs, et le digamma (F) aspiré des Éoliens. Claude savait le grec, comme tous les jeunes gens de son siècle; il le lisait, il le parlait, il l'écrivait. Ce fut dans cette langue qu'il composa huit livres sur Carthage et vingt livres sur les Étrusques, grande compilation où les écrivains postérieurs ont puisé quelquefois.

Des affranchis ou des esclaves carthaginois avaient traduit sans doute les principaux manuscrits rapportés après la conquête de l'Afrique, tandis que des archéologues avaient initié Claude à la connaissance des antiquités étrusques. Nous dirons plus tard quel singulier succès obtinrent ces deux ouvrages. Ainsi le frère de Germanicus était à la fois studieux et incapable de s'occuper d'affaires, lettré et niais, plein de zèle et ridicule, adonné au travail, plus adonné aux plaisirs grossiers, partagé entre l'esprit et la matière, mais inclinant surtout vers la matière, bon vivant et malheureux, timoré parce qu'il était rudoyé par ses égaux, qui ne lui pardonnaient pas plus ses infirmités physiques que son infirmité morale, vaniteux parce qu'il n'était entouré que de subalternes qui le flattaient, exploité par tous, plastron perpétuel, bouffon involontaire dont la

famille impériale rougissait et qu'épargnèrent les plus féroces tyrans, tant ils le savaient inoffensif.

On peut tracer, d'après Suétone, une ébauche de ce personnage malencontreux. Claude était âgé de cinquante ans quand son neveu Caligula fut assassiné. Il ne manquait pas d'une certaine dignité extérieure lorsqu'il était assis ou debout, c'est-à-dire au repos; sa taille était grande sans trop de maigreur, son cou gras; il avait assez bon air et de beaux cheveux blancs; mais lorsqu'il marchait, ses genoux devenaient chancelants. Bien des infirmités le rendaient grotesque, dans les actes sérieux comme dans la vie familière. Il avait le rire laid et bête, la colère dégoûtante; sa bouche avait alors le *rictus*, l'ouverture de gueule d'un animal; elle se bordait d'écume; ses narines devenaient humides. D'ordinaire, sa langue était

embarrassée et le trahissait; sa tête était agitée par un tremblement continuel qui redoublait quand il se mettait en action. Gourmand, il mangeait avec excès et s'endormait à table. Il aimait les femmes sans choix, brutalement; il aimait surtout les jeux de hasard, et même en voiture il fallait qu'il jouât aux dés. Les spectacles du cirque et l'amphithéâtre lui inspiraient une passion plus forte encore : il arrivait le premier pour prendre sa place, dès le point du jour, se retirait le dernier et contemplait curieusement le visage des gladiateurs expirants jusqu'à la fin de leur agonie.

Les monuments figurés permettent de contrôler le témoignage des auteurs. Il est vrai qu'à mesure qu'on avance dans l'histoire de l'empire, il faut se défier des complaisances imposées aux artistes. L'idéal corrige toujours la réalité; comme la divinité des empereurs de-

vient un fait régulier, l'art se prête à les embellir ainsi qu'il convient à des dieux. Il faut faire la part de cet idéal, c'est-à-dire de la fiction politique et démêler soigneusement ce qui reste de réalité. Les monuments doivent donc être soumis à une critique sévère : ceux-là seuls seront admis, qui offriront un caractère net, un type individuel, des particularités conformes à l'histoire.

Les statues de Claude ne sont pas rares : il y en a au Vatican, au musée de Saint-Jean de Latran, au musée de Naples et dans quelques palais de Rome. La plus belle et la mieux conservée est celle du Louvre. Je ne parle point de celle qui représente Claude revêtu d'une cuirasse et du costume militaire; elle est d'un style lourd. Je signale la statue qui fait pendant au Germanicus et qui a été trouvée dans les ruines de Gabies par le prince Borghèse.

Claude est debout, en costume héroïque, c'est-à-dire le torse nu, tandis que le manteau qui couvre le bas du corps est rejeté sur le bras gauche. C'est l'attitude de la magnifique statue d'Auguste trouvée dans la villa de Livie. La main gauche tient l'épée courte qui est le symbole d'un chef militaire; le bras droit est levé comme pour commander à l'univers. A travers cette conception idéale, on croit sentir dans les hanches un certain embarras; il semble que la jambe droite s'appuie sur le tronc de palmier qui sert de piédestal. A part ce trait caractéristique, on n'est frappé que par l'expression de la tête, qui présente l'accent de la vérité le plus imprévu. Avant de la décrire, jetons un regard sur les portraits de Claude : rien ne fera mieux comprendre l'importance qu'il faut attacher à ce beau marbre.

Le buste qui est à Madrid est célèbre, de

proportion colossale ; il représente Claude divinisé. Sa tête est couronnée de rayons, comme le dieu-soleil ; le torse, terminé et enveloppé par une guirlande de lauriers, repose sur un trophée d'armes et sur un aigle. La figure du nouveau dieu a quelque chose de radieux ; l'œil se dilate et regarde avec une sorte d'extase, comme s'il voyait le ciel s'entr'ouvrir. Cette œuvre est une fiction religieuse qui n'a rien de commun avec la réalité. On sait en effet qu'elle a été trouvée sur la voie Appia, à Bovillæ, où s'élevait le tombeau de la famille Julia ; elle est restée au palais Colonna, jusqu'à ce que le cardinal Ascanio Colonna en fît présent à Philippe IV, roi d'Espagne. Il faut examiner avec la même réserve les camées commandés par les empereurs, exécutés sous leurs yeux, destinés à leur collection du Palatin. De telles représentations sont dictées par la flatterie, sur-

veillées par mille regards intéressés, et, si l'artiste qui les exécute a pour principal talent la patience, l'art lui-même tient en quelque sorte à la domesticité. Ainsi le camée célèbre du musée de Vienne qui représente le buste de Claude monté sur une corne d'abondance et les profils symétriquement disposés de trois membres de la famille impériale, offre des traits transfigurés par l'idéal grec : on ne reconnaîtrait même pas Claude sans le pli traditionnel qui contracte le coin de sa bouche et rappelle le *rictus* dont parle Suétone. La même réflexion s'applique aux camées de la bibliothèque impériale du Cabinet de Paris qui portent les n°s 220 et 221, où l'empereur est couronné de lauriers et porte l'égide. Le n° 222 est un peu plus vrai, parce qu'il vise moins à copier Alexandre ou tout autre type héroïque, avec une tête bien pleine, une chevelure abondante, un menton d'une mâle plé-

nitude. Le grand camée qui a longtemps été dans le cabinet de Louis XIV, et dont la monture en émail est si élégante, fait une exception. L'artiste, en représentant Claude, lui a laissé la tête mesquine, la figure tirée, le menton fuyant, qui constituent son caractère iconographique. L'empereur est monté sur le char de Cérès. Sur son bras gauche, le manteau est rejeté de manière à former de grands plis, dans lesquels il prend du blé qu'il fait le geste de semer. Il est donc assimilé à Triptolème, bienfaiteur des hommes. A côté de lui, Messaline, tenant d'une main des épis et de l'autre le rouleau sacré, est assimilée à Cérès venant répandre l'abondance sur le monde.

Les médailles ont plus de sincérité que les camées, parce qu'on en frappait un grand nombre, à la hâte, dans des lieux très-divers, en employant des artistes nombreux à qui l'on ou-

bliait parfois d'imposer des altérations flatteuses du visage impérial. Si l'on parcourt du regard une quantité de monnaies frappées sous Claude, qu'elles soient d'or, d'argent ou de bronze, on voit promptement se dégager quelques traits essentiels, qui sont comme une résultante et constituent le type : le profil doux, l'œil creux, les coins de la bouche tombants, le menton qui se dérobe, et surtout un muscle du cou tordu et accusé à l'excès, comme pour indiquer le mouvement de cette tête toujours branlante.

Ainsi armés par une étude comparative, nous revenons aux bustes de grandeur naturelle et aux statues. Le musée du Louvre possède quatre bustes de Claude [1], soit en marbre, soit

1. Claude était né à Lyon. Les Gaulois, qu'il a favorisés, visités, honorés, à qui il a ouvert l'accès régulier du sénat, avaient dû lui élever beaucoup de statues; c'est pourquoi nos musées en possèdent un certain nombre. On consultera encore la statue drapée du Vatican, la statue assise du musée de

en bronze. Le plus frappant, qui est sur le poêle de la salle des bronzes antiques, vient du château d'Écouen ; mais la tête de la statue qui est dans la galerie des Empereurs, et que j'ai déjà mentionnée, reproduit surtout les caractères qui ressortent de l'examen des médailles. Elle offre une expression générale de douceur, de bienveillance, un mélange d'application studieuse et de bestialité. Le nez est bien fait, un peu lourd quand on le regarde de profil ; la bouche a de la bonté, mais les coins sont comme affaissés ; les muscles sont épais, leur jeu pénible ; ils rappellent la lourde mâchoire qu'Auguste reprochait à Tibère. On sent que ce mécanisme exagéré devait produire une ouverture de gueule immense et ridicule lorsque le bonhomme avait ces spasmes de colère dont

Naples, la statue restaurée et défigurée de la villa Albani, le torse brisé du musée de Latran.

parle l'histoire, bien plus, qu'il avouait lui-même. En effet, il avait promulgué un édit par lequel il promettait à ses sujets que ses colères seraient aussi rares que possible et surtout justes. Les lèvres sont sensuelles, sans finesse, incertaines et entr'ouvertes; le menton n'a aucune fermeté. La face porte les traces de fréquentes contractions, mais, au repos, elle est vide; l'espace qui s'étend de la joue à l'oreille n'est animé par aucune saillie; en un mot, il n'y a point de physionomie. Les oreilles sont larges et renversées en avant, comme celles d'un bon animal; l'œil est à la fois bénin et plein d'une défiance qui s'adresse surtout à soi-même. Le regard a quelque chose de tendu et de morne; on y devine un effort assidu pour comprendre; le front est plissé, laborieux, rebelle aux idées, stérile en résolutions. Les cheveux ne signifient rien, ils sont traités comme tous les cheveux de

ce temps, sur le modèle des cheveux d'Auguste; c'était l'uniforme dynastique. Nous savons, cependant, que Claude avait très-peu de cheveux et qu'ils étaient d'un beau blanc.

Ainsi, à travers la diversité des représentations, on retrouve l'unité; à travers un certain idéal qui veut faire un dieu, on démêle la vérité qui trahit un sot. Les femmes, qui ont un don spécial de clairvoyance sur ce point, ne s'y trompaient pas : Livie et Antonia n'ont jamais cherché à cacher la bêtise de Claude, qui était leur fils; celles qui l'épouseront seront autrement implacables et le lui témoigneront.

Tel est l'homme qui va régner, tel est cet empereur d'occasion, fruit d'une heure de pillage, ramassé derrière une portière, emporté comme une dépouille dans le nid des vautours, proclamé le maître de l'univers. Le peuple se réjouit sincèrement; il ne lui fallait qu'une

courte réflexion pour reconnaître que le soldat Gratus avait eu la main heureuse. Claude était le frère de Germanicus et son avénement improvisé réveillait dans la mémoire populaire tout ce qu'il y avait encore de passion pour cette famille adorée. Il semblait que le frère de Germanicus allait apporter au monde les bienfaits que Germanicus n'avait pu réaliser. Il aura sa douceur, ses vertus, sa faiblesse charmante. On avait été déçu, il est vrai, par Caligula ; mais la fortune n'en devait qu'une compensation plus ample.

Aussitôt, avec cette vivacité d'imagination qui se manifeste à certains jours chez les peuples, on reconstruit ce fétiche dynastique dont les nations en décadence et les soldats ont toujours besoin. L'âge d'or va renaître avec ce nouveau produit de la famille libérale de Germanicus. Certes Claude est un sot, il n'en sera que plus

bienveillant; il est faible, le peuple en profitera; il est gourmand, on fera bonne chère dans l'empire; il ne hait pas assez les plaisirs, tous ses sujets vivront en liesse; il aime le cirque et l'amphithéâtre, il y convoquera sans cesse les Romains; il est vieux, donc il sera moins prompt à se laisser corrompre par le pouvoir et à se transformer en tyran; il est ridicule, on s'en amusera et jamais on n'aura vu un règne aussi gai. La fable de Phèdre est renversée : les grenouilles qui demandent un roi obtiennent de Jupiter non pas une hydre après un soliveau, mais le soliveau après l'hydre, c'est-à-dire après Caligula.

VII

MESSALINE

Si la royauté limitée et un prince qui s'efface sont un bien dans un État sagement constitué, on est curieux d'apprendre comment il conduit les hommes le chef absolu qui n'a jamais su se conduire lui-même, et jusqu'où tombe l'empire quand l'empereur est incapable de gouverner.

Le despotisme exige une tête forte et une main ferme : cette nécessité est dure pour le peuple qui a abdiqué, elle est pleine de périls pour l'usurpateur qu'enivre une puissance

sans contrôle, elle est funeste aux États que l'orgueil d'un seul homme conduit souvent à l'abîme, mais c'est une nécessité. Lorsque la tête du despote est faible et sa main tremblante, la machine administrative, perfectionnée pendant plusieurs siècles, est toujours prête à fonctionner : il lui faut toutefois un moteur. Quel sera ce moteur? La vie mécanique substituée à la vie politique a étendu sur tout le pays un réseau de rouages savants qui se transmettent le mouvement : un seul doigt imprime ce mouvement.. Quel sera ce doigt?

Il était évident qu'avec un prince tel que Claude, le moteur est déplacé. Alors trois combinaisons se présentent : ou bien le gouvernement d'un premier ministre, qui fait de son maître un sujet, l'intimide, l'entraîne, le persuade, le surveille et s'épuise à le reconquérir tous les jours ainsi qu'une propriété précaire ;

ou bien le règne des favoris, des femmes légitimes et des maîtresses; ou enfin une camarilla de valets, domesticité toute-puissante qui tient le despote prisonnier, le caresse, le trompe et fait autour de lui une aussi bonne garde que la garnison qui défend sa forteresse. Dans les trois cas, ces agents du pouvoir sont irresponsables, principe insensé, fertile en périls pour le souverain, en afflictions pour le pays. Cette irresponsabilité s'aggrave d'autant plus que le niveau moral des agents s'abaisse davantage et que la lie de la société remonte à la surface. L'impudence devient une force, le mépris des lois une vertu, le vice une garantie, et bientôt la camarilla a formé autour de son maître un cercle impénétrable aux honnêtes gens, à l'opinion publique et à la vérité.

Claude, tel que nous l'avons décrit, étranger aux affaires, incapable, crédule, poltron,

tiré du mépris et de l'obscurité, ne peut manquer de tomber dans les mains les plus viles à la fois et les plus audacieuses : il sera la proie de ses femmes et de ses esclaves.

La femme joue un grand rôle dans les sociétés en décadence. A mesure que l'homme s'affaiblit, la femme domine ; à mesure qu'il rompt avec le devoir, elle rejette tout frein ; à mesure qu'il s'avilit, elle descend avec ivresse jusqu'à la fange, passionnée, prompte à secouer le joug, voulant dépasser en tout, dans le mal comme dans le bien, l'homme qu'elle méprise, et se jetant avec la même facilité dans les deux extrêmes. Ce serait une intéressante histoire que celle des femmes romaines depuis les plus beaux temps de la république jusqu'aux plus mauvais jours de l'empire. Quelle galerie que celle où l'on aurait, d'un côté, les images de Lucrèce, de Cornélie, mère des Gracques,

d'Octavie, sœur d'Auguste, d'Agrippine, femme de Germanicus, d'Arria, femme de Pétus, de l'épouse et de la fille de Thraséa ; de l'autre, les scélérates, depuis Tullie, femme de Tarquin, jusqu'à Livie, type de l'ambition, jusqu'à Julie, type de l'impudence spirituelle, jusqu'à Messaline, type monstrueux de brutalité. Dans les temps de vertu et d'héroïsme, les femmes sont capables d'égaler les hommes ; dans les temps de crime, elles essayent de les surpasser.

Or, l'empereur Claude méritait avec beaucoup plus de raison que le Tibre l'épithète d'*uxorius*, qu'Horace donne à ce fleuve. Si quelqu'un était *uxorius*, c'est-à-dire d'une pâte faite pour obéir aux femmes, c'était assurément le bon Claude. Il s'est fiancé et marié aussi souvent que l'ont voulu ses parents et ses affranchis. Tout jeune encore, on le fiança à Émilia Lépida, petite-fille d'Auguste ; mais la

famille de Lépida ayant encouru la disgrâce du prince, le mariage fut rompu et Claude fiancé avec Livia Médullina, qui eut comme un pressentiment de sa triste destinée et dont les Parques bienveillantes tranchèrent la vie le jour même de ses noces. Alors on maria Claude avec Plautia Urgulanilla, âme résolue, que la sottise de son mari rendit criminelle. Si elle n'eût été qu'adultère, Claude se serait contenté d'exposer, comme il l'a fait, l'enfant qu'elle avait eu de l'esclave Boter; mais elle fut accusée d'homicide et Claude la répudia. Il épousa aussitôt, car la place ne pouvait jamais rester vide, Ælia Pætina, qui plut moins aux affranchis et aux familiers de la maison, et qu'on poussa Claude, sans qu'il sût trop pour quels griefs, à répudier à son tour. Sa cinquième femme fut Messaline, la sixième, Agrippine : c'est ici qu'intervient l'histoire.

Messaline était fille de Valérius Messala Barbatus, cousin de Claude. Elle lui donna deux enfants dont la destinée fut également malheureuse, Octavie et Britannicus. Messaline avait un excès de séve qui avait besoin d'être réprimé et un tempérament que les principes et la surveillance la plus sévère auraient eu quelque peine à contenir. Jetée sur le trône à l'improviste, elle s'enivra du droit de tout oser, se livra à ses instincts, qui se développèrent, à ses passions, qui se multiplièrent avec furie. Il est inutile de démontrer l'influence du pouvoir suprême sur des corps qui commandent à l'âme au lieu de lui obéir : les temps modernes aussi bien que l'antiquité sont féconds en exemples ; il n'est pas besoin de remonter jusqu'à la mythologie et de regarder Phèdre ou Pasiphaé pour savoir ce que deviennent ces bacchantes de l'amour quand elles sont élevées au-dessus des lois humaines.

Ce qui rendait Messaline incapable de gouverner l'empire, c'est qu'elle ne pouvait se gouverner elle-même. Folle de désirs, absorbée, emportée, elle dépensait ses forces et sa vie dans un tourbillon qui l'aveuglait. Dans cette âme, si toutefois il restait une âme, les âcres plaisirs des sens et la fureur du tempérament avaient employé, dénaturé, assimilé, dévoré les autres forces. On ne trouvait chez elle ni l'amour des arts et des lettres, ni l'esprit, ni cette délicatesse intellectuelle qui tient lieu parfois de morale, ni cette fierté féminine dont le masque ressemble encore à la vertu. Elle était esclave de la matière, servante de son corps, et son âme n'avait plus conscience que de la volupté. La volupté était l'unité et la formule suprême de cet être qui, n'étant plus soumis à aucune pression, s'était gonflé comme une tumeur monstrueuse. Toutes les passions qu'un pouvoir

sans bornes lui permettait de satisfaire se ramènent fatalement à cette unité. La jalousie, c'est la volupté menacée, la colère, la volupté gênée, la vengeance, la volupté ravie. La cupidité n'existe que pour acheter le plaisir, l'ambition pour l'imposer, l'amour du luxe pour le parer avec plus de magnificence. La cruauté elle-même devient une sorte de jouissance pour ces natures où la violence des sensations a tué tout sentiment et étouffé l'humanité.

Aussi Messaline a-t-elle été funeste à quiconque l'a approchée ou s'est trouvé sur son chemin. Ils ont péri également, ceux qui ont été ses amants et ceux qui ont refusé de l'être : Vinucius, neveu de Claude, Silanus, beau-père de Messaline, parce qu'ils ont repoussé ses avances, Montanus, bel innocent qu'elle chasse dès la première nuit, Mnester le comédien, Pompée, Sabinus, Silius, pour avoir cédé à ses priè-

res ou à ses menaces. Elle-même fait tuer Polybe l'affranchi, pour se délivrer de ses plaintes, et le chef des prétoriens, Catonius, pour s'assurer de son silence. Elle désire les jardins de Lucullus : Asiaticus, qui les possède, est accusé, traîné dans la chambre de Claude, il faut qu'il se tue. En vain il a plaidé sa cause avec une éloquence qui arrache des pleurs aux assistants. Messaline sort en essuyant ses beaux yeux qu'a mouillés une émotion inconnue; d'une voix attendrie, elle dit à son complice Vitellius : « Surtout, veille à ce qu'il meure. » La pitié n'avait été pour elle qu'une agréable sensation.

Les femmes ne sont pas épargnées. Je ne parle point des plus belles et des plus nobles, qu'elle forçait de partager ses débauches et de se prostituer sous les yeux de leurs maris. Julie, sœur de Caligula, hardie et ambitieuse, lui inspire des alarmes : elle la fait exiler de nou-

veau et tuer peu après. Une autre Julie, fille de Drusus et cousine de la précédente, a le même sort. Poppæa Sabina, honnête patricienne qui refuse de figurer dans les orgies du Palatin, est frappée à son tour. A quoi bon répéter le détail des fêtes, des fantaisies, des rapines, de cette impératrice à jamais fameuse, que les poëtes satiriques, le grave Tacite et le flatteur Aurélius Victor se sont accordés à flétrir? Les souvenirs sont plutôt trop vifs sur ce point et notre tâche est de rechercher quelle clarté jettent sur le personnage historique les monuments figurés, et comment le témoignage involontaire des artistes fortifie ou contrarie le témoignage réfléchi des écrivains. Les camées, les médailles, les statues qui frappent nos regards nous laissent une impression qui complète l'histoire et fait revivre le type.

Le grand camée de la Bibliothèque impériale

qui représente Messaline sur le même char que Claude a été décrit précédemment. L'impératrice, assimilée à Cérès, tient des épis et apporte aux mortels le blé qui les nourrit. C'était à Rome, non point une fiction poétique, mais une terrible réalité ; une populace innombrable n'y vivait que des distributions des césars. Sur les monnaies de la ville de Nicée, en Bithynie, Messaline est identifiée à Junon, l'inscription en fait foi. Sur le camée de la Bibliothèque comme sur celui de Vienne, on ne remarque qu'un caractère idéal, c'est-à-dire conventionnel, trop plein des traditions grecques pour dégager vivement la personnalité du modèle. La même remarque s'applique aux médailles de petit module où Claude et Messaline sont représentés ; il est difficile d'y chercher une ressemblance exacte, à cause de l'exiguïté des dimensions ; lorsqu'on voit que ces

médailles ont été frappées dans les villes de l'extrême Orient, à Ascalon, à Alexandrie, par exemple, il est naturel de penser que, dans des pays lointains, les graveurs avaient moins de souci de la ressemblance. Cependant l'ajustement, la coiffure, les lignes générales, suffisent pour donner une idée de la beauté de Messaline. Malheureusement les monnaies gravées à Rome par l'ordre du sénat sont inconnues aux modernes. Après la mort de Messaline, Agrippine, qui lui succéda, eut soin de faire refondre les monnaies qui portaient l'image de sa rivale. C'est ainsi que Messaline avait fait fondre les monnaies de bronze[1] de Caligula, et avait employé le métal à élever des statues sur les places de Rome à l'acteur Mnester, son amant.

1. Les monnaies retrouvées par les modernes prouvent que cette opération n'a eu lieu qu'à Rome et a été fort incomplète.

Sur le camée de Vienne, la figure de Messaline, quoiqu'elle ne soit qu'au second plan, est d'une élégance et d'une pureté conformes aux habitudes des artistes grecs et surtout des graveurs de camées; mais le plus remarquable travail de ce genre, consacré à la glorification de Messaline, est le grand camée de la Bibliothèque impériale qui porte le n° 228. C'est une sardoine à trois couches, qui a 68 millimètres de hauteur dans son grand axe sur 54 millimètres de largeur dans son petit axe. La beauté de ce camée a tellement frappé Rubens, qu'il a voulu le copier lui-même, ajoutant par là à sa célébrité. L'impératrice porte une couronne de lauriers attachée par un double rang de perles; sa chevelure est épaisse, ondulée; en avant, se rangent sur le front de petites boucles légères et détachées comme sur les coiffures dites aujourd'hui à la Sévigné; la masse des

cheveux, tournée négligemment, est rejetée derrière l'épaule. Une corne d'abondance se dresse derrière le buste ; du sommet de cette corne sort un petit enfant qui est Britannicus, alors l'espoir des Romains. Dans le champ est une petite figure casquée où l'on a voulu quelque fois reconnaître Octavie, et qui paraît plutôt la déesse Rome.

Ainsi avertis par les médailles et les matières rares, guidés avec une sécurité croissante vers les monuments plus importants, nous arrivons à la sculpture proprement dite, qui exprime les types individuels avec cet accent de vérité qui est le propre de l'art romain. Or le musée du Louvre, parmi ses richesses, compte trois statues de femmes de la famille d'Auguste, les plus belles et les plus caractéristiques que l'on connaisse avec la statue d'Agrippine : c'est Livie, Julie et précisément Messaline. Cette

dernière statue a été apportée en France au XVIIe siècle : elle vient de Rome ; elle est en marbre pentélique ; elle est restée longtemps à Versailles. C'est une figure drapée, aux plis nombreux et abondants ; un voile couvre la tête ; il est ramené par la main droite avec un geste de matrone ; sur le bras gauche, le petit Britannicus est assis comme Bacchus sur le bras de Cérès, comme Hercule sur le bras de Junon, comme Jupiter enfant sur les bras d'une des nymphes ses nourrices ; mais l'attention se porte aussitôt sur le visage, car c'est le visage qui exprime, c'est le visage qu'il faut pénétrer. Ce qui nous frappe tout d'abord dans l'aspect général de Messaline, c'est un type réel, toujours vrai, tout à fait romain, qui se rencontre aujourd'hui encore dans les rues de la ville éternelle, type vulgaire et beau, qui appartient plutôt aux paysannes des bords du Tibre qu'à

l'aristocratie. Il faut considérer avec un peu de recueillement cette tête qui n'a rien de saisissant; il faut laisser le marbre, matière incolore et pleine d'abstractions, nous pénétrer lentement par son rayonnement doux, qui peu à peu devient un langage. Alors seulement nous sentons se dégager l'expression du caractère et de la vie.

Le cou est puissant, souple et solidement attaché. Le visage est rond, ce qui est rare dans les statues grecques ou romaines, d'une égale plénitude, luxuriant de santé. La bouche est jolie, sans finesse, savoureuse; elle hume le plaisir. La peau, traduite par l'épiderme du marbre, manque de transparence, elle est gonflée par l'habitude du désir et la fatigue amoureuse; les muscles sont engourdis, somnolents en apparence, non visibles et comme noyés. L'expression est véritablement nulle. Dans la

vie ordinaire, Messaline devait, comme sa statue, montrer une sorte de stupeur molle et agréable. L'esprit n'a rien à trahir. Tout le tourbillon est intérieur; la flamme court avec le sang et ne brûle que les veines. C'est une vérité reconnue dans tous les pays que la plupart des grandes courtisanes ont pour privilége la tranquillité, la fraîcheur, la jeunesse prolongée et comme perpétuelle. Il faut bien, en effet, qu'elles bravent les années et se conservent par leurs excès mêmes, ces natures qui n'ont d'autre malheur que d'avoir une trop belle constitution.

Le front est bas : c'est le front de la courtisane populaire, de la fille de la *Suburra*. Les cheveux doivent être noirs; cela se sent à leur qualité, à leur grain, à leur épaisseur, ils doivent ressembler à la plume du corbeau; ils sont épais, plantureux, matelassés; ils ondu-

lent comme une mer agitée, Là surtout se manifeste la séve puissante, rustique, qui rappelle l'athlète. Les yeux sont beaux, ronds, saillants; ils n'ont ni lumière ni ténèbres, ni bonté ni méchanceté ; ce sont les yeux d'un animal superbe qui n'est régi que par l'impétuosité de ses instincts; ou bien ils rappellent les yeux de ces statues archaïques qu'on trouve dans la Phénicie et dans l'île de Chypre et qui représentent *Vénus Astarté*, type asiatique, sensuel et sanguinaire, qui veut un culte mêlé de supplices et de volupté.

Contemplez ce marbre à loisir, à la clarté de l'histoire, vous verrez sous la beauté des formes percer le monstre, créé non par la nature, mais par l'irresponsabilité et l'ivresse de la toute-puissance. Honte à ceux qui veulent commander aux autres, quand ils ne sont pas capables de se commander à eux-mêmes! Messaline dira-

t-on, avait un tempérament ; mais d'autres Romaines n'ont-elles pas eu autant de vigueur, un sang aussi généreux, des sens aussi ardents, et ne sont-elles pas restées des honnêtes femmes ? Agrippine, la chaste veuve de Germanicus, n'a-t-elle pas avoué un jour à Tibère qu'elle avait des sens et qu'il lui fallait un époux ? N'est-elle pas restée cependant solitaire, pure, irréprochable, sans reculer devant l'exil et la mort? Tandis que Messaline, à peine sur la scène, a fait de la pourpre une litière, est devenue l'opprobre de son sexe et est restée le modèle féminin de toutes les infamies impériales.

En vain le sculpteur, avec un art merveilleux, a idéalisé cette beauté roturière et charnelle ; en vain il a emprunté, pour l'en revêtir, les attributs des divinités chastes, de Junon et de Cérès ; en vain il a multiplié les draperies abondantes, les plis charmants, tout ce qui

rehaussait les plus belles statues de la Grèce ; en vain il a prêté à son modèle un geste décent, un voile épais, l'attitude de la matrone des beaux temps de la république ; en vain il a placé sur son bras le petit Britannicus, qui consacre par une innocente caresse le caractère maternel ; l'art est impuissant à masquer la vérité. Ils tombent, ils s'évanouissent, ils n'arrêtent plus votre regard, les voiles mensongers, l'idéal, la pudicité feinte, et tout l'entourage qui déguise la courtisane effrénée. La louve se montre, elle apparaît nue et frémissante, telle que l'a peinte Juvénal, le vengeur, le poëte inspiré par l'indignation, dernière vertu des peuples en décadence : elle apparaît dans un lieu infâme, échappée furtivement du palais, escortée par une servante qui la surpasse en débauche, cachant ses cheveux noirs sous une perruque blonde, les deux seins sou-

tenus par une bandelette d'or, éclairée par une lampe fumeuse, répondant au nom de *Lycisca* (la petite louve) qu'elle a tracé à la craie sur sa porte, à l'encan, attendant les passants, les appelant, réclamant son hideux salaire, toujours prête, jamais fatiguée et jamais assouvie, livrant aux portefaix de Rome les flancs qui ont porté Britannicus. Voilà le type consacré, voilà l'œuvre du grand peintre qui complète celle du sculpteur et vivra plus longtemps que le bronze ou le marbre, voilà l'image vraie, saisissante, éternelle, qui restera comme un châtiment jusqu'à la dernière postérité !

Une telle femme, je me trompe, une telle créature est incapable de conduire les affaires et de présider au gouvernement de l'empire. Elle peut brusquer, effrayer, enivrer, asservir un prince aussi faible que Claude, mais elle est elle-même frappée d'impuissance par ses appé-

tits et la tyrannie de ses passions. Elle n'est point un moteur, elle n'est qu'un instrument. Il faut donc descendre plus bas encore et chercher dans les profondeurs du palais ces moteurs qui se dérobent et le secret du pouvoir absolu qui tombe de main en main.

VIII

LES CÉSARIENS

Il y avait à Rome une loi libérale et vraiment belle, si elle avait été appliquée avec sincérité. Lorsqu'un esclave avait rendu pendant six ans des services signalés à son maître, lorsqu'il avait fait un dur noviciat dans sa nouvelle patrie, il pouvait être affranchi et devenir un citoyen. L'esclavage était alors pour les captifs une initiation ; l'affranchissement était pour la cité un mode de recrutement. Malheureusement, avec la corruption des mœurs, le principe s'était altéré. Ce n'étaient point leurs vertus

qui faisaient obtenir aux esclaves la liberté, c'étaient leurs vices. En outre, comme on les avait relégués dans les quatre tribus urbaines, dont le vote était collectif, ils n'avaient aucune influence et se rejetaient sur d'autres moyens de parvenir. Ils restaient les familiers de leur ancien maître, se chargeaient de ses affaires, des plus délicates comme des plus honteuses, étaient les agents de ses spéculations et de ses intrigues, s'enrichissaient par l'industrie, le commerce, les finances, envahissaient peu à peu les charges subalternes, mais lucratives, se poussaient dans l'administration, et, une fois riches, se glissaient dans l'ordre des chevaliers et même dans le sénat. Les guerres civiles avaient fait surgir des affranchis tout-puissants, qui avaient exploité la gloire et le crédit de leurs maîtres. Chrysogon était le ministre secret de Sylla, Hipparque ce-

lui d'Antoine, Démétrius celui de Pompée.

L'importance des affranchis s'accrut encore sous l'empire : leur obscurité rassurait les Césars, leur bassesse les rendait commodes, leur intelligence utiles, leur droit de familiarité nécessaires, leur corruption charmants. Prêts à tout, ils s'entremettaient, s'imposaient, flattaient, dénonçaient, ouvraient les sources les plus imprévues de plaisirs et de richesse ; on ne pouvait se passer d'eux. Capables, du reste, lettrés, actifs, hardis, rompus aux affaires, ils s'emparaient de toute l'administration, hormis des charges curules. A mesure que les citoyens asservis se montraient plus indignes de s'administrer eux-mêmes, les affranchis grandissaient et prenaient leur place dans leurs affaires, dans leur maison, souvent dans leur couche ; ils finirent par la prendre sur le trône.

S'il y eut à Rome un palais où les affranchis

purent s'abattre comme un essaim de guêpes sur un tronc vermoulu, ce fut le palais de Claude. Claude était sans défense, il était riche, il appartenait à la famille impériale, qui le méprisait assez publiquement pour ne lui laisser d'autres amis que des subalternes. Tous les esclaves qui avaient joué avec lui dans son enfance, tous les affranchis de sa mère Antonia et de son frère Germanicus, s'étaient groupés autour de lui. La plupart étaient des Grecs, des Syriens, des Asiatiques ; ceux même qui étaient nés dans la maison appartenaient à ces races fines, élégantes, promptes à tout comprendre et à tout oser. Les affranchis étaient la fleur des troupeaux d'esclaves que possédaient les patriciens romains. C'étaient les plus intelligents, les plus beaux, les plus séduisants par la culture de l'esprit ou la grâce du corps. Ils étaient, comparés aux Latins, ce que

les Gallo-Romains seront plus tard aux Francs ou les Grecs du Phanar aux Turcs. Déjà les comédies de Térence et de Plaute montrent les esclaves se moquant des pères ou les abusant par mille ruses, tandis qu'ils corrompent les fils dont ils sont les complaisants instituteurs. Sous l'empire, les affranchis sont bien supérieurs et à leur condition et à leurs maîtres. Un préjugé moderne leur prête je ne sais quelle bassesse de traits égale à la bassesse de leur âme. C'est une injustice et une erreur historique. On dit proverbialement : *une tête d'affranchi*, et l'imagination évoque une figure sournoise, un front bas, des cheveux courts, des oreilles larges, une expression fine et ignoble. Rien n'est plus opposé à la vérité. Il faut imaginer au contraire un beau visage, toujours souriant, de grands yeux intelligents, profonds, animés par le désir de plaire, des proportions

élégantes, une démarche souple et non sans noblesse, des vêtements riches et tous les signes du luxe. Leur origine servile n'avait pu effacer l'aristocratie native de leur race. Certes les Ioniens, les Grecs, les Syriens, qui circulaient par milliers dans les rues de Rome, avaient un autre air que le descendant des vieux habitants du Latium, de l'Ombrie ou de l'Étrurie. La culture de l'esprit, la connaissance approfondie des langues, des lettres et des arts, le goût de l'intrigue, l'habitude des grandes spéculations, le sentiment de leur supériorité intellectuelle, un raffinement singulier de corruption, la science de tous les plaisirs développaient encore la distinction de leur type. Les plus vicieux avaient l'audace et les séductions de nos roués politiques; les plus honnêtes étaient des hommes de lettres et des savants. Tiron, l'affranchi de Cicéron, Phèdre, l'affran-

chi d'Auguste, et l'exquis Térence, devraient nous faire mieux juger la valeur et le rôle des affranchis.

C'était donc à de telles mains que Claude était livré. Il vivait avec ses affranchis dans la plus entière familiarité. Rebut de la cour, il trouvait en eux des secrétaires, des intendants, des collaborateurs, des compagnons de travail, de jeu, de table, de plaisir. Dans la société antique, la femme n'était point associée à la vie de l'homme, qui était tout extérieure. Le patron avait donc plus d'intimité avec ses affranchis qu'avec sa propre femme : ils l'accompagnaient partout, à l'assemblée, au cirque, à l'amphithéâtre, au bain, à la basilique, à la promenade, en voyage. Claude avait le goût de la déclamation et la passion d'écrire l'histoire; ils participaient à ses travaux, préparaient ses compilations, traduisaient les manuscrits étrusques

et carthaginois, écrivaient sous sa dictée, corrigeaient ou rédigeaient à nouveau ses œuvres grecques. Ils devenaient ensuite ses auditeurs, l'applaudissaient, l'enivraient par leurs éloges tantôt sans mesure, tantôt assaisonnés d'un encens délicat. Ils pourvoyaient aussi à ses besoins, à ses appétits, à ses vices, car la vie matérielle n'était point sacrifiée aux travaux de l'esprit. En vérité, Claude était heureux au milieu des serviteurs et des parasites que Rome méprisait, mais qui étaient ses seuls amis.

On devine quel coup de théâtre ce fut dans la maison du faubourg lorsqu'on apprit subitement que Claude était empereur. Tous ses esclaves, tous ses affranchis se précipitent vers le Palatin. On s'empare de Claude, on l'entoure, on le garde, on le félicite, on l'intimide, on le protége, on le conseille, on

l'empêche pendant un mois d'aller au sénat, parce que les sénateurs n'auraient pas manqué de prendre un facile ascendant sur ce cerveau dont la faiblesse est trop connue. Claude est une proie qui des mains des prétoriens passe aux mains de ses affranchis. Il est si bien fait à leur joug ! ils lui sont si nécessaires, si dévoués ! C'est à eux qu'il faut confier sa personne, ses intérêts, l'administration du trésor, les emplois, les ressorts essentiels et secrets du gouvernement. Que d'autres, issus de familles illustres, obtiennent les magistratures vaines, les fonctions pompeuses, les apparences du pouvoir ! c'est au Palatin que reste la toute-puissance partagée entre les affranchis. Ils se liguent avec Messaline, qu'ils ont toujours ménagée et dont ils ont caché ou favorisé les premiers écarts : ils se réservent l'empire, sans querelle, sans ostentation, sans paroles, sans décrets, et ils ont la

sagesse de le garder indivis. Je ne saurais mieux comparer Claude, si l'on me permet un anachronisme, qu'à ces frères de sultan qui sont tirés du harem et jetés sur le trône par une révolution : leurs yeux sont aveuglés par l'éblouissement de la toute-puissance, comme ceux du hibou qu'on chasse en plein jour de son trou. Incapables et tenus dans une enfance perpétuelle, ils confient les affaires à leur barbier ou à un porteur d'eau, et se replongent dans leur harem qu'ils n'ont fait qu'agrandir.

Voilà les nouveaux maîtres du monde, maîtres d'abord ignorés, bientôt célèbres, redoutés, caressés par la foule clairvoyante des courtisans. Voilà les moteurs que nous cherchions ! Ce sont eux qui donnent l'impulsion à la machine administrative et régissent l'empire ! L'histoire ne s'occupe que des grands : voilà donc les hommes qui méritent l'attention de

l'histoire ! Pourquoi les préjugés romains s'opposaient-ils à ce qu'on dressât des statues publiquement à ces collègues non avoués de César ? Pourquoi ne figurent-ils point gravés sur les monnaies ? Nous aurions leur image, immortalisée comme leur mémoire, et il serait plus facile de les faire revivre. Les écrivains latins, retenus par les mêmes préjugés, ont été eux-mêmes trop silencieux ou trop sobres de détails. Je suis donc forcé de tracer des esquisses plutôt que des portraits et de dresser une liste incomplète de ces usurpateurs d'un nouveau genre, de cette société d'abord anonyme qui a gouverné l'univers pendant près de dix ans.

Celui qui est cité le plus souvent, c'est Narcisse, le compagnon inséparable de Claude, qui reçoit toutes ses lettres, y répond, admet ou écarte les affaires, dicte ou inspire les résolutions : il est secrétaire d'État. Narcisse

a un caractère triste et des mœurs graves : vertu facile, s'il est vrai qu'il soit eunuque, comme l'affirme le scoliaste de Juvénal. La bonne chère qu'on est forcé de faire chez Claude et les festins prolongés le consolent, mais lui donnent la goutte ; les accès de ce mal redoublent son humeur morose. Il est laborieux, assidu, ne perd jamais Claude de vue dans les circonstances difficiles ; il le suit au sénat, le surveille dans les réunions publiques, il est son assesseur dans les jugements ; il lui résume la cause quand il s'est endormi ; il le souffle, il l'avertit, il le contient. Il joue le rôle de pédagogue qu'Auguste faisait jouer au fils de Silanus lorsqu'il lui confiait Claude pendant les fêtes de Mars. Il ne dédaigne pas les honneurs, car il s'est fait conférer les insignes de la questure (le subsellium et les faisceaux), mais il aime surtout l'argent. Tous les moyens

lui sont bons pour s'enrichir; les plus expéditifs sont les immenses travaux qu'il a fait entreprendre à Claude dans le port d'Ostie et sur le lac Fucin. Déjà sa fortune est égale à sa puissance, et son trésor surpasse celui des rois de l'Orient.

A côté de lui paraît Pallas, ancien esclave d'Antonia, camarade d'enfance de Claude, qui a grandi avec lui et le tient sous un joug aussi étroit. Pallas s'est réservé les finances : il est intendant du fisc impérial. Il n'a pas les mêmes raisons que Narcisse pour être vertueux. C'est le financier fier, fastueux, galant, séducteur. Sans scrupules, d'une avidité effrénée, il s'entend avec Narcisse pour les bonnes affaires ; il est aussi riche que lui, sans avoir besoin de voler aussi publiquement, puisqu'il tient la clé du trésor. Son orgueil est sans bornes, depuis que le sénat a déclaré qu'il descend des rois

d'Arcadie. Virgile, quand il chantait Évandre et Pallas, ne se doutait pas qu'il préparait une telle généalogie. Depuis qu'il est issu de sang royal, Pallas n'est plus abordable. Les princesses du sang sont seules dignes de devenir ses maîtresses ; Agrippine, la fille du grand Germanicus, sera admise à cet insigne honneur. De nombreux esclaves s'agitent autour de lui sans obtenir une parole qui profanerait cette bouche auguste ; il ne leur commande que du geste, en détournant les yeux ; si l'ordre est trop compliqué, il trace quelques mots sur ses tablettes et les jette à son ancien compagnon de chaîne. Narcisse se contente des insignes de la questure, Pallas exige ceux de la préture, que le sénat ne tarde pas à lui offrir. Les lois interdisent aux affranchis l'accès des grandes magistratures ; mais Pallas se venge des lois sur les magistrats qui se morfondent

dans son atrium, et sur les patriciens qu'il daigne à peine saluer quand ils se précipitent et se courbent vers lui. Un jour, par l'ordre d'Agrippine, que Pallas a fait épouser à Claude et dont il est resté l'amant, le sénat vote à ce fidèle serviteur de César des actions de grâce et un présent de 4 millions. Pallas, qui a provoqué cet élan patriotique, refuse avec ostentation : « Heureux de servir César et son pays, il garde sa pauvreté. » Néron, qui le tuera pour hériter de lui, fera l'inventaire de cette honnête pauvreté et nous apprendra que Pallas possédait 60 millions, c'est-à-dire dix fois cette somme en monnaie de nos jours : 60 millions amassés en moins de quatorze ans !

Ensuite vient Calliste, affranchi et ancien secrétaire de Caligula. On l'avait trouvé établi au Palatin, il avait toujours protégé Claude pendant le règne de son terrible neveu, il avait

le droit de faire ses conditions. Les affranchis de Claude avaient besoin de lui ; c'était un initiateur nécessaire, car il connaissait bien des secrets, expliquait aux nouveaux venus les rouages occultes du gouvernement, faisait tomber les masques de tous les visages, tenait le nœud de toutes les intrigues. On lui a fait royalement sa part. Il est associé au grand Pallas et au tout-puissant Narcisse, partage leur crédit, leurs bénéfices et est déjà aussi riche qu'eux. Tous les trois, ils forment un triumvirat que les autres affranchis reconnaissent tacitement et auxquels ils obéissent. A eux trois ils réunissent une fortune qui égale les revenus du fisc impérial et qui équivaut à plus d'un milliard de notre temps. Quand Claude se plaint d'être gêné : « Obtenez de vos affranchis, lui dit un plaisant, qu'ils vous associent à leurs affaires. » Calliste n'en est pas plus fier : il a trop tremblé sous

Caligula. Il a des manières discrètes et une gravité charmante ; il rappelle volontiers qu'il a connu l'ancienne cour ; il a la tradition, il est le grand-maître des cérémonies, il ne se compromet jamais et ne voudrait compromettre personne ; c'est le tombeau des secrets, le canal des pétitions et des grâces ; il traite admirablement, son palais est d'une magnificence qu'il met à la disposition de tous par l'hospitalité. Quels soupers dans cette salle à manger soutenue par trente colonnes d'onyx, que les naturalistes auront soin de décrire et de faire admirer à la postérité la plus reculée !

Après les triumvirs, leurs amis ou leurs subordonnés ont part à la curée. En première ligne, le frère de Pallas, Félix, le beau Félix, plus glorieux encore que son frère et plus soucieux encore des formalités légales. Il ne se contente pas de princesses ou d'impératrices

pour maîtresses, il lui faut des reines pour épouses légitimes. Suétone affirme qu'il en a épousé jusqu'à trois ; nous n'en trouvons que deux citées par les historiens : Drusille, petite-fille de Cléopâtre et d'Antoine, parente par conséquent de Claude ; une autre Drusille, fille du roi Hérode Agrippa, que Félix a enlevée de force au roi d'Émèse, son mari. Un descendant des rois d'Arcadie devait tenir à ne point se mésallier. Pour soutenir ses grandes alliances, Félix pille les provinces dont il est le procurateur. La Judée et la Syrie, que l'on avait jusque-là sagement administrées, n'ont jamais été soumises à pareille épreuve. Pallas, à Rome, couvre toutes les exactions et arrête jusqu'à l'idée de se plaindre. Félix est donc à la fois un grand voleur, ce qui est le mot d'ordre du temps, et un séducteur d'une espèce rare, qui ne consent à épouser que des reines.

Polybe, secrétaire et collaborateur de Claude, est un autre potentat. Il a l'oreille du prince. Il est spirituel, pénétrant, vaniteux, homme de cour, désintéressé peut-être, parce qu'il cultive les lettres et parce qu'il est amoureux. Messaline lui a inspiré une passion insensée ; elle n'est point cruelle et ses bras n'ont jamais refusé de s'ouvrir à personne; mais il est jaloux, et à quelle épreuve n'est point mise sa jalousie ! Il est affable, obligeant, et tous les solliciteurs de Rome heurtent sa porte. Sénèque est de ses amis : Sénèque, exilé en Corse, apprend qu'il a perdu un frère chéri, et rédige aussitôt son éloquent traité intitulé *Consolation à Polybe.* Les flatteries qu'il lui adresse et celles qu'il ajoute pour Claude sont perdues : Polybe n'usera point de son crédit pour le faire rappeler, car c'est Messaline qui a exilé Sénèque. Le peuple, qui n'aime point Polybe, l'a montré du

doigt au théâtre quand l'acteur a déclamé ce vers grec : « Insupportable est le grenier d'étrivières que la fortune élève. » Polybe, assis auprès de Claude, a pâli de rage, mais son orgueil l'a soutenu, et il a répliqué tout haut par cet autre vers grec qui aurait dû avertir son souverain : « On a vu des chevriers devenir rois. »

L'eunuque Posidès est le compagnon de guerre, le camarade de tente de Claude dans sa grande expédition contre les Bretons, qui a duré seize jours ; l'héroïsme de Posidès a été récompensé par le don d'une lance sans fer (*hasta pura*), un des honneurs militaires recherchés par les généraux de l'ancienne Rome. L'argent a suivi les honneurs et les avait précédés.

Harpocras ne le cède en rien à Posidès ; il est riche comme tous ses associés, mais plus

épris de popularité. Pour gagner cette faveur populaire, il donne des spectacles; il a obtenu de Claude ce droit, qui n'est accordé qu'à des magistrats spéciaux, de même qu'il se fait insolemment porter en litière dans les rues de Rome par une faveur inouïe de l'empereur. La canaille le connaît bien et l'applaudit : il veille à ses plaisirs et il accompagne Claude lorsqu'il assiste aux jeux, ce qui n'est pas une sinécure, car le bon Claude arrive dès l'aurore et ne part que le dernier.

Que dire de Myron, du brillant Myron, si ce n'est qu'il est honoré comme Polybe des faveurs de Messaline, et que cette gloire lui coûtera bientôt la vie? Que dire de Boter, si ce n'est qu'il a été l'amant de la première femme de Claude, Urgulanilla, et que l'enfant qu'il a eu d'elle a été exposé publiquement? L'histoire n'oubliera pas non plus Évodus,

l'homme de confiance de Narcisse, qui surveille les centurions chargés de tuer et rend compte de leurs expéditions, ni l'eunuque Halotus, pannetier et échanson de l'empereur, qui déguste tous les mets, mais dont la vigilance sera déjouée par l'adresse d'Agrippine.

Nous n'avons nommé que la fleur : derrière ces grands personnages s'agitait une légion d'affranchis qui devenaient leurs ministres, leurs secrétaires, leurs intendants, leurs flatteurs, qui employaient, à leur tour, d'innombrables esclaves; c'était un monde occulte et tout-puissant. On en comptait de toute provenance, de toute race, de tout âge, de tout sexe, on en comptait même qui n'avaient pas de sexe. Pour les principaux, aucune des satisfactions extérieures de l'orgueil ne manquait : ils avaient des palais, des villas, des œuvres d'art; ils donnaient des festins somptueux et

des fêtes; ils avaient une suite; ils avaient une cour formée par l'empressement spontané de tout ce que Rome avait de plus noble. L'empereur était inabordable, comme un captif entouré par mille gardiens qui se succèdent et ne s'endorment jamais. Les citoyens se rejetaient sur les gardiens qui possédaient ce précieux otage et qui, semblables aux nuages qui interceptent le soleil, étaient les seuls dispensateurs de la pluie. Mais du moins quelle belle curée! quel pillage admirablement organisé! quelle dilapidation grandiose de l'administration, des droits des citoyens, de l'honneur et de la richesse publique! Tout se vendait, les charges, les gouvernements, les grâces, la justice; tout se rachetait, les violences, le vol et les crimes; le droit de cité se donnait pour un collier de verre, disait le proverbe du temps. Les décrets impériaux étaient violés,

aussi bien que les lois, à prix d'or. Claude signait, sans s'en apercevoir, l'ordre le plus contraire à l'arrêt qu'il avait promulgué la veille. On surprenait l'aveu du pauvre imbécile, le plus souvent on s'en passait, pour les confiscations, les proscriptions, les assassinats sans jugement. Les proscriptions étaient, du reste, rarement une vengeance, c'était un moyen plus court de s'enrichir. Les gens de l'empereur aimaient assurément le plaisir, les femmes, le pouvoir; ce qu'ils aimaient par-dessus tout, c'était l'argent. L'argent était le dieu du règne; il semblait que tous, inspirés par une fureur prophétique, voulussent remplir leurs coffres le plus vite possible, moins pour jouir du présent que pour conjurer l'avenir et se trouver pourvus en cas de malheur.

Telle est cette aristocratie de valets, cette domesticité étalée sur la pourpre, cette ligue du

Mal public, qui rappelait les trente tyrans d'Athènes, ou plutôt les compagnons d'Ulysse se jetant sur les troupeaux d'Apollon et égorgeant avec ivresse tout ce qu'ils rencontrent de plus gras et de plus succulent. Mais que dit le troupeau, c'est-à-dire le peuple romain ? Le troupeau est heureux, satisfait comme toujours, et il serre ses rangs à mesure que les victimes y font un vide. Jamais il n'y a eu plus de gaîté à Rome, si ce n'est sous l'excellent Caligula. Tout est spectacle ; tout est fête ; on rit des affranchis triomphants et l'on rit des patriciens qui s'humilient, on rit surtout de l'empereur, et chaque jour circule une histoire plus risible sur ce bouffon couronné. Les citoyens, quel que soit leur rang, chérissent, dès qu'ils sont en leur présence, les fidèles serviteurs de Claude. Ils les admirent, ils les supplient, ils remplissent leur atrium dès le matin, ils ne

leur cachent point qu'ils sont la source des faveurs; ils savent qu'ils tiennent entre leurs mains le nerf de l'empire. César compte à peine : ce sont ses ministres qui règlent la destinée du monde. Quand César invite un citoyen à souper et qu'un affranchi l'invite le même jour, chez qui court l'hôte empressé? Chez César? Non, César attend et se morfond, tandis qu'on se réjouit chez Narcisse ou chez Calliste. Pallas veut-il se montrer en public, les deux consuls le guettent à sa porte et l'escortent servilement dès qu'il s'avance dans la rue. Vitellius, père du futur empereur, ne se contente pas de porter sur sa poitrine un brodequin de Messaline et de baiser ce brodequin en public : il a élevé chez lui, dans le sanctuaire des lares, deux statues à Narcisse et à Pallas ; il leur offre des sacrifices et les honore comme ses dieux protecteurs.

Dion Cassius donne à cette horde d'affranchis qui ont pris d'assaut l'empereur et l'empire le nom collectif de *Césariens*, nom heureux, expressif, qui délivre la mémoire d'une nomenclature compliquée et que je voudrais prendre dans le sens le plus dérisoire. Ils sont les partisans de César, parce que César est leur gage, leur instrument, leur jouet. Ils ne sont plus ses affranchis, ils sont ses maîtres : ils ne sont plus la propriété de César, César est leur propriété. Saluons donc l'avénement des *Césariens*.

La seule personne avec laquelle les Césariens doivent compter, c'est Messaline ; mais elle est leur complice, ils lui font la part du lion, ils travaillent pour elle. Ils lui assurent le silence pour ses débauches, l'impunité pour ses crimes ; ils lui accordent tout ce qu'elle souhaite, les parures, les jardins magnifiques,

l'or à flots, le luxe insensé ; ils l'aident à proscrire ceux qu'elle hait, à dépouiller ceux qu'elle envie, à violenter ceux qu'elle aime, à tuer ceux qui la dédaignent ou lui résistent. Elle a le titre d'*Augusta*, comme l'a eu Livie ; le jour de sa naissance est célébré par des fêtes aussi pompeuses que le jour de la naissance de l'empereur ; elle monte en char au Capitole, quand Claude triomphe des Bretons. Les Césariens n'ignorent pas qu'une créature aussi dissolue, absorbée par ses sens, partagée entre la langueur et le désir, n'a point le temps d'être ambitieuse. Ils lui laissent ce qui charme les femmes, les apparences et la vanité du pouvoir, ils en gardent la réalité. Elle trône, mais ils règnent.

Et le bonhomme Claude, quelle part lui fait-on dans cette vaste saturnale? La meute gorgée, que reste-t-il à l'innocent chasseur ?

Que lui réserve-t-on dans l'empire qu'il a conquis sans le savoir ? Les Césariens lui prodiguent aussi les apparences extérieures du pouvoir ; ils l'occupent, le produisent en public sans cesser de l'entourer, ils l'amusent, ils remplissent ses journées ; ils lui laissent à peine le temps de respirer. Ceux qui réglaient la vie de Sancho Pança dans l'île dont on l'avait fait souverain n'avaient pas plus d'art pour le dégoûter de son gouvernement que les Césariens n'en déployaient pour que Claude fût enchanté du sien.

En première ligne venaient les plaisirs. Il aimait la table : on lui donnait des festins de six cents couverts, et, dès qu'il s'y endormait, on le faisait vomir en glissant délicatement une plume dans sa bouche ouverte, de sorte qu'il recommençait à manger aussitôt. Il aimait les femmes : Messaline avait soin de s'entourer de

belles esclaves, et les Césariens plaçaient auprès de lui des concubines dont ils étaient sûrs, qui ne pouvaient saper leur crédit ; les deux favorites, qui s'appelaient Cléopâtre et Calpurnie, obéirent aux Césariens dès qu'ils leur ordonnèrent de dénoncer Messaline. Claude aimait le jeu, surtout le jeu de dés : les Césariens avaient inventé un moyen ingénieux de le faire jouer, même en voiture; ils pouvaient dès lors l'emmener, le transporter à leur gré sans qu'il murmurât. Il aimait le cirque et l'amphithéâtre : on multiplia les spectacles, et comme, à l'heure où le peuple allait dîner, l'empereur ne voulait point quitter la place, pendant l'entr'acte on faisait combattre les machinistes et les employés dont il avait été mécontent.

Après les spectacles, le meilleur passetemps était la justice. Claude avait la même

rage que le juge des *Guêpes* et celui des *Plaideurs* : il aurait jugé le monde entier. Les journées s'écoulaient sans qu'il se fatiguât d'entendre les avocats et de trancher les causes les plus délicates. Le soir, en rentrant au Palatin, il était discuté, critiqué, loué par les Césariens : par exemple le jour où, par un trait de génie, il condamna une mère, qui reniait son fils, à l'épouser. L'état de béatitude de Claude siégeant sur son tribunal était tel qu'on pouvait tout oser impunément. Un chevalier qui plaidait, exaspéré par l'ineptie de ses questions, lui jetait ses tablettes d'ivoire et son poinçon à la tête ; les avocats le clouaient sur sa chaise curule quand il voulait se lever, ceux-ci le saisissant par ses vêtements, ceux-là par les pieds. Mais rien ne pouvait le retenir si l'odeur de quelque festin préparé par les prêtres du temple voisin arrivait jusqu'à lui : il levait la

séance et courait s'invi er. Lorsque le bonhomme s'était endormi, laissant béante sa bouche baveuse, Narcisse, qui était son assesseur, lui rendait compte de l'affaire à sa façon quand il s'éveillait. C'est ainsi que les députés de la Bithynie étant venus dénoncer Junius Cilo, créature des Césariens, qui les avait pillés sans merci : « Que veulent-ils? demanda Claude qui n'avait rien entendu. — Ils te rendent grâce et louent Junius Cilo, répondit Narcisse. — Eh bien! dit Claude, je continue à Junius Cilo son gouvernement pour deux ans. »

Une troisième occupation ce fut la censure, que Claude se mit en tête d'exercer sérieusement. Il voulut faire un dénombrement complet des citoyens, se rendre compte de leur fortune, de leur origine, chasser les intrus (c'était la majorité), les affranchis, pénétrer toutes les fraudes. Ce fut un dédale inextricable, et le pauvre

archéologue eut beau ressusciter l'ancien cérémonial, planter sa chaise curule pendant des mois entiers en plein Champ de Mars, ce ne fut qu'une longue mystification. Les Césariens le poussaient et le laissaient faire. Les seules lois bonnes et efficaces qu'ils l'aidèrent à promulguer pendant sa censure, ce furent les lois sur l'affranchissement, la protection des esclaves ; ils connaissaient la matière et devaient bien cela à leurs frères restés dans l'infortune.

La guerre eut son tour parmi les occupations ménagées à Claude. Les Césariens l'envoyèrent à l'extrémité du monde, contre le roi des Bretons, Cynobeline. Le voyage fut long, mais égayé par d'innombrables parties de dés, l'expédition courte, car tout avait été préparé par Plautius, même la victoire. Au bout de seize jours Claude revint enivré, casque en tête, couronné de lauriers, égal en gloire aux

plus illustres triomphateurs, revêtant volontiers dès lors la cuirasse du guerrier : c'est ainsi qu'il s'est fait représenter sur les camées.

Après Mars vient Minerve. Les lettres, l'histoire, l'archéologie, remplissaient les heures de loisir. Les Césariens n'avaient perdu ni leur goût fin, ni leur science littéraire, ni l'art d'assaisonner des éloges capables de satisfaire un auteur. Les œuvres de Claude étaient récitées, que dis-je ! déclamées en public par les plus habiles orateurs du temps. Elles obtenaient un succès prodigieux, et Claude jouissait de sa gloire en même temps que de son propre génie. Les Grecs d'Alexandrie lui causèrent même une de ces joies que jamais n'a éprouvées peut-être un écrivain couronné. Ils fondèrent dans le *Musée* d'Alexandrie deux académies spéciales, qui prirent le nom de *Claudiennes*. Elles se réunissaient à des époques

régulières, et leur seule tâche était de lire dans leurs séances, l'une l'*Histoire des Étrusques*, l'autre l'*Histoire des Carthaginois*, écrites en grec par l'empereur. C'était long, mais le zèle des associés était à la hauteur de leur tâche. Les séances se suivaient, et chaque académicien se relayait jusqu'à ce qu'on eût achevé cette lecture, qui recommençait l'année suivante. Évidemment les Grecs d'Alexandrie avaient une vertu inconnue aux modernes. Jusqu'ici du moins, quoiqu'il n'ait pas manqué de souverains qui aient écrit l'histoire, il ne s'est point trouvé de corps assez convaincu pour se soumettre à une pareille épreuve ni de peuple assez *césarien* pour la provoquer.

Les travaux publics étaient une des occupations qu'on avait imaginées pour Claude. Il y prenait goût, car c'est le plaisir d'un sot aussi bien que d'un homme d'esprit. Les particuliers

les plus niais se ruinent le plus volontiers en constructions; les princes les plus médiocres se croient grands quand ils inspectent de vastes chantiers où s'agite une légion de maçons, quand ils voient la matière leur obéir, s'accumuler, se dresser jusqu'au ciel pour annoncer à la postérité leur nom avec la ruine de leur peuple. Les Césariens trouvaient leur compte dans ces entreprises somptueuses : ce sont des gouffres qui permettent les grands vols, les cachent, les justifient. Les trois entreprises principales du règne de Claude, le port d'Ostie, l'aqueduc de l'*eau Claudienne*, l'émissaire du lac Fucin, étaient inutiles et gigantesques; elles ont dévoré des sommes immenses. Au moyen de ces travaux, ruineux pour le trésor public, productifs pour le trésor des administrateurs, les Césariens amusaient Claude, lui créaient des soucis agréables, multipliaient des voyages

qui le tenaient en haleine et en appétit. Mais leur moyen d'action le plus puissant, c'était la peur ; la peur était pour Claude une source inépuisable d'émotions ; la peur remplissait sa vie de drames sans cesse renouvelés. Par leurs mensonges, par leurs délations, par les contes les plus ridicules, les Césariens troublaient le faible cerveau de Claude, et l'accord de leurs récits ne laissait aucun refuge à son bon sens. Claude était naturellement lâche, comme tous les niais, naturellement cruel, comme tous les Romains. La vue des gladiateurs l'avait accoutumé au sang ; il se penchait avec avidité sur le visage des mourants quand il assistait aux combats de l'amphithéâtre ; il attendit un jour entier, à Tibur, devant le poteau auquel était lié un condamné, parce qu'il avait envie d'assister à un supplice dont la mode était perdue et parce qu'il avait envoyé chercher à Rome le bourreau.

De plus, sa propre lâcheté le rendait féroce, et les Césariens n'avaient point de peine à pousser au meurtre l'âme qu'ils avaient eu soin de remplir de terreur. Ils évoquaient sans cesse l'image de Caligula assassiné sous ses yeux ; ils lui montraient partout des ennemis, des complots, des poignards. Personne n'approchait de lui sans être fouillé, les femmes comme les hommes ; il était toujours entouré de gardes, même à table. Les apparences les plus futiles suffisaient pour lui arracher un arrêt de mort. Messaline accourt un matin éplorée ; elle l'a vu en rêve assassiné par son beau-père Silanus. Narcisse entre chez Claude à son tour, le visage décomposé ; il a fait le même rêve. A point nommé se présente Silanus, que les deux complices ont fait inviter la veille à se trouver au Palatin dès la première heure. Il n'en faut pas davantage, Silanus est mis à mort sans

procès. La crédulité de Claude était telle qu'un plaideur eut l'art de lui raconter un rêve du même genre et de lui donner, comme signalement de l'assassin qu'il avait entrevu, la description exacte de son adversaire. Lorsque l'adversaire se présenta pour plaider sa cause, l'empereur épouvanté reconnut le personnage du rêve et le fit tuer aussitôt. Une autre fois, un agitateur populaire nommé Camille lui écrivit pour lui enjoindre d'abdiquer. Claude rassembla son conseil et délibéra longtemps pour savoir s'il ne devait pas lui obéir. Les Césariens avaient soin de prolonger ces discussions et la terreur de leur maître, par une contenance soucieuse. Chaque accès de ce genre était l'occasion d'une liquidation générale; chaque Césarien apurait ses comptes par la proscription, la confiscation, la mort. Ils étaient si expéditifs que plus d'une fois les centurions se

présentèrent pour rendre compte d'une exécution avant que Claude l'eût ordonnée ; alors les Césariens présents louaient le zèle des centurions et faisaient doubler la récompense. Plus d'une fois César invita à souper des citoyens qui avaient été tués par son ordre, sans qu'il le sût. Il n'y avait plus de jugement en matière politique ou criminelle, les accusés étaient traînés dans le palais, condamnés, frappés ; c'était la justice sommaire des sauvages. Le sénat n'avait plus besoin de se déshonorer par des sentences iniques ; cette formalité était superflue, tout se passait à huis clos, dans la chambre de l'empereur.

Or la plus odieuse et la plus intolérable des tyrannies est celle qui supprime les formes juridiques. Certes un chef absolu ne manque ni d'armes tirées de l'interprétation des lois, ni de limiers ardents, ni de magistrats complaisants

ou timides; l'accusé qu'il veut atteindre lui échappe rarement. Le règne de Tibère en est la preuve. Mais les tribunaux sont une dernière garantie, la défense une dernière consolation, la publicité une dernière pudeur. Tous les arrêts rendus par ce César imbécile sont des attentats à la justice : toutes les exécutions qu'il a commandées sont des assassinats. Il assassinait pour le compte d'autrui; il était l'instrument de Messaline et des Césariens; on le trompait, dira-t-on; sa stupidité en fait presque un innocent. Eh bien, veut-on savoir ce que coûte de sang à un peuple un despote faible et incapable? Sous le règne de Claude, on a exécuté trente-cinq sénateurs, trois cents chevaliers romains, trouvé ou supposé plus de parricides en cinq ans qu'on n'en avait supplicié pendant trois siècles ; toutes les prisons étaient pleines ; on a pu rassembler un jour dix-neuf

mille proscrits sur les flottes du lac Fucin; enfin le sang des condamnés ruisselait dans l'amphithéâtre avec une telle abondance, qu'on dut voiler la statue d'Auguste, afin de ne point souiller la face de ce dieu clément. Voilà où peut conduire un gouvernement irresponsable, quand la sottise du souverain sert de manteau à toutes les infamies de ses valets. Les Césariens n'étaient point responsables devant la constitution; Claude, infirme d'esprit, n'est plus responsable devant la morale, il n'avait même plus conscience qu'il était un bourreau.

Pauvre misérable! *misellus!* selon l'expression d'Auguste! Que ne restait-il obscur dans la condition privée? Il aurait vécu doucement, trompé par ses femmes, joué par ses esclaves, amusé par ses affranchis et ses parasites, il aurait compilé quelques livres de plus et il aurait disparu sans laisser un sillon ensanglanté

dans l'histoire. Son mauvais génie, sous la forme du prétorien Gratus, l'a jeté sur le trône. Tous ses vices ont pris aussitôt une importance funeste. Les Arabes ont un proverbe : « Chacun, disent-ils, porte ses défauts sous l'aisselle ; mais celui qui fait le geste du commandement les montre tous, dès qu'il lève le bras. » Dénué de sens moral et de fierté, lâche, cruel, crédule, cachant une âme servile dans un corps grotesque, Claude a contribué plus encore que Caligula à l'avilissement du pouvoir. Il a révélé aux Romains de la façon la plus hideuse quelle est la récompense des entraînements populaires vers une race préférée, quel est le danger du fétichisme, où conduisent la passion d'obéir et la rage de la servitude. Voilà donc le maître du monde ! voilà donc le frère de Germanicus ! voilà donc le produit de ce sang bien-aimé ! Sur cette

tête hébétée, frappée de la foudre, mue par un tremblement perpétuel, cent vingt millions d'hommes ont les yeux fixés avec crainte ou avec espoir ! Pour cet idiot, il y a un public, l'univers ; il y a une histoire, elle est écrite dans toutes les langues : il y a une postérité, puisque nous l'étudions ; il y a une apothéose, car il sera fait dieu, comme les autres césars. Et cependant ce rejeton d'une race tant souhaitée a été aussi funeste que les tyrans les plus exécrés. Il a versé des flots de sang, il a favorisé le développement d'une corruption effrénée. C'est le soliveau de la fable que les grenouilles escaladent et insultent ; mais sous le soliveau des hydres innombrables se tiennent enlacées et dévorent le peuple. Les Césariens ont célébré pendant la plus grande partie de ce règne de véritables saturnales. Les prétoriens ne s'y sont pas trompés lorsqu'ils huaient

Narcisse qui voulait les haranguer et lui criaient, comme au jour de la fête des esclaves : *Io! io! saturnales!* C'est en effet la plus honteuse des orgies et la plus prolongée que celle de ces valets impudents qui ont tout vendu, tout dilapidé, tout énervé, tout confondu dans l'État. Ils ont achevé d'un seul coup l'œuvre d'Auguste et Tibère ; ils ont infligé à des hommes libres le dernier affront qu'ils puissent subir, obéir à des esclaves et les flatter ! Néron peut paraître désormais avec son armée d'histrions, de mimes, de cochers, d'ennuques, de courtisanes, de baladins : le règne des Césariens explique son règne, leur triomphe prépare son avénement.

IX

LA MÈRE DE NÉRON

La seconde Agrippine, fille de Germanicus, est une figure altière et souveraine. Cette femme extraordinaire, dont l'intelligence servait si bien l'ambition et dont la beauté cachait mal l'âme virile, a joué un rôle insigne dans l'histoire. Elle tenait de ses parents les dons les plus opposés : de sa mère, Agrippine, la fermeté, un caractère indomptable, une opiniâtreté qui ne se pliait ni à l'obéissance ni au silence ; de son père, Germanicus, le goût de plaire aux honnêtes gens et la pas-

sion de la popularité ; de sa grand'mère, Julie, l'esprit, l'orgueil aristocratique et une audace effrénée ; de son aïeul, Agrippa, une énergie mâle et en quelque sorte plébéienne, le sens des affaires, l'aptitude à bien administrer.

Elle était née à Cologne l'an 16 de l'ère chrétienne. Le souvenir de ses premières années était un mélange d'impressions brillantes et lamentables : d'une part la grande situation de son père sur les bords du Rhin, la vie des camps, le retour triomphal à Rome sur le char qui montait au Capitole, le voyage en Orient et le gouvernement de Syrie ; d'autre part les souffrances et la mort de Germanicus, un cortége funèbre à travers le monde, les cendres rapportées par une veuve en habits de deuil, enfin les persécutions subies par sa mère avec une amertume, une violence, des

imprécations qui s'étaient gravées dans la mémoire de la jeune fille.

Lorsque la veuve de Germanicus fut exilée, exil qui précédait à peine la mort, la jeune Agrippine fut recueillie par Antonia, sa grand'mère paternelle. A douze ans, elle fut mariée par Tibère, qui choisit pour elle un neveu d'Auguste, Cn. Domitius Ænobarbus, homme d'un caractère farouche, redouté de ses contemporains, qui avait tué un affranchi parce qu'il ne voulait pas boire à son gré, crevé l'œil à un chevalier romain en plein forum, écrasé sur la voie Appienne un enfant trop lent sur lequel il avait lancé son char. Plus tard, accusé d'inceste avec sa sœur Lépida, il ne fut sauvé que par la mort de Tibère, le grand justicier. Après neuf ans de mariage, Agrippine mit au monde Néron, le jour même où Tibère expirait, comme si l'âme du tyran quit-

tait une dépouille usée pour entrer dans le corps d'un tyran plus exécrable encore. A ceux qui le félicitaient, Domitius répondit : « D'Agrippine et de moi, il ne peut rien naître que de monstrueux et de funeste au peuple romain. » On prétend aussi qu'Agrippine, entendant les devins prédire que son fils régnerait, mais qu'il la ferait périr, s'écria : « Qu'il me tue, pourvu qu'il règne ! » Ce cri dévoile la profondeur de son ambition.

Appelée bientôt par son frère Caligula à partager sa grandeur, ses débauches, sa couche et les honneurs divins, Agrippine ne s'étonna ni de l'inceste, ni de l'éclat de la toute-puissance. L'exemple des vertus maternelles et la gloire si pure de Germanicus n'étaient ni un frein, ni une cause de remords. Le crime devenait une preuve plus enivrante d'un pouvoir élevé au-dessus des lois et au-

dessus de l'humanité ; mais avec un fou, rien n'est durable. Drusilla mourut ; Caligula se lassa de ses deux autres sœurs, et, après les avoir prostituées à son compagnon d'orgies Lépidus, il les relégua dans l'île Pontia.

A vingt-deux ans, Agrippine, éprouvée successivement par le malheur, par la grandeur souveraine et par les forfaits, se trouvait donc précipitée du faîte de la puissance, condamnée à l'isolement, livrée aux plus amères pensées. Quelles furent ses réflexions pendant un exil qui devait durer autant que le règne de Caligula ? Quel plan s'était-elle tracé, quels projets nourrissait-elle, si jamais elle rentrait dans Rome et se mêlait aux choses humaines ? Il est difficile de le dire ; mais on sait qu'au lieu de plier sous la disgrâce, son âme se raidit. Elle entreprit aussitôt d'écrire des *Commentaires*, c'est-à-dire des mémoires où elle retraçait les

malheurs de sa famille et les siens propres, c'était une apologie. Tacite a consulté ces mémoires; il les cite. Les faits, présentés sous un jour favorable, devaient éclairer la postérité et surtout réveiller l'intérêt passionné qu'inspirait aux Romains le sang de Germanicus. Le travail soutint sa constance, l'amour de la gloire soutint son orgueil; elle se retrempa dans l'adversité, non pas à la façon des sages que les épreuves calment et que la solitude adoucit, mais à la façon du fer que la trempe rend plus dur et plus tranchant.

L'avénement imprévu de Claude lui rendit la liberté, le séjour de Rome, ses biens, son fils, recueilli par sa belle-sœur Lépida, et la faveur publique réchauffée par la persécution. Dès lors, Agrippine veille sur ses paroles et sur ses actes avec une rare prudence. Elle sait que Messaline a des passions terribles, qu'elle

est jalouse de son pouvoir et qu'il est dangereux de lui porter ombrage. S'il lui était resté quelque doute sur ce point, sa sœur Julia Drusilla et une autre Julie, sa cousine, lui auraient servi d'avertissement. Toutes deux avaient essayé de jouer un rôle sur le Palatin et de prendre quelque influence sur Claude : Messaline, unie aux Césariens, les fit condamner et périr. Agrippine, au contraire, resta silencieuse et retirée; elle visitait rarement l'empereur, son oncle; elle modérait, mais entretenait l'aveuglement populaire qui allait pousser Néron jusqu'au trône, car les peuples, une fois sur cette pente fatale, forgent eux-mêmes chaque anneau de la chaîne qui les doit étreindre. Elle prenait patience en sondant l'avenir, elle ménageait les chances favorables, elle invoquait le hasard, dieu des aventuriers, elle amassait de l'or, autre divinité adorée par

les époques de décadence, et poursuivait la richesse, auxiliaire si puissant de l'ambition.

Elle était veuve et calculait la valeur de sa liberté enchaînée à propos, de sa beauté, de son grand nom. Elle prétendit d'abord épouser Galba, à qui Tibère et ses astrologues avaient prédit l'empire. Elle poursuivit même cet homme faible d'instances assez indiscrètes et assez publiques pour que la belle-mère de Galba se crût le droit de la souffleter un jour dans une réunion, injure éclatante, méritée, qu'Agrippine ensevelit avec soin, et dont elle eut l'habileté de ne point se venger quand elle fut toute-puissante, pensant avec raison que le châtiment aurait rendu à l'outrage toute sa fraîcheur. Elle se rejeta sur un des personnages les plus riches de Rome, Crispus Passiénus, orateur assez vanté de son temps, deux fois consul, dont elle convoitait les tré-

sors. D'un caractère inoffensif, Passiénus vivait dans la retraite ; épris par-dessus tout des plaisirs champêtres, il habitait sa belle villa, rendait un culte aux hêtres séculaires qui lui prêtaient leur ombrage et les arrosait avec du vin en forme de libation. Il se laissa prendre dans les filets d'Agrippine et mourut bientôt, dès qu'il eut institué Néron son héritier. Quelques malveillants firent courir dans Rome le bruit que le destin de Passiénus avait été hâté, car les années s'étaient écoulées, Messaline, arrivée à tout oser, avait tué Polybe, les Césariens avaient juré sa perte. Agrippine suivait les intrigues de la cour d'un regard prévoyant. Il était temps pour elle de se trouver libre : elle le fut et elle le fut à propos. Aussitôt elle chercha parmi les puissants affranchis de Claude un ami sûr, un appui à toute épreuve, un instrument de ses projets.

Pallas lui plut précisément parce qu'il était orgueilleux comme elle, parce qu'il prétendait descendre des rois d'Arcadie, parce qu'il affichait une morgue aristocratique : elle devint la maîtresse de Pallas. Elle ne rougit point, elle, fille de Germanicus, sœur et nièce d'un empereur, de se livrer à un ancien esclave; sa fierté savait fléchir pour s'élever plus haut; elle était de celles qui pratiquent la vertu quand elle est utile, mais qui acceptent la débauche dès qu'elle conduit au pouvoir. Chaste par tempérament, elle avait toujours cru que la beauté d'une femme doit être la rançon de sa pudeur.

Agrippine savait qu'elle aurait à soutenir une lutte périlleuse contre les affranchis césariens, rois véritables, qui faisaient mouvoir César comme les acteurs leur marionnette. Leur organisation était admirable, ils formaient

un État dans l'État, ils auraient pu fonder une dynastie superposée à la dynastie des empereurs ; mais les coquins ne s'entendent pas toujours, et les corsaires finissent tôt ou tard par être aux prises avec les corsaires. La discorde jeta sa pomme dans cette confédération de Césariens élégants, fastueux, insolents, dissolus, impunis ; la guerre civile éclata dans le camp si bien fortifié de ces scélérats irresponsables. On manqua à la foi jurée, seule morale des gens qui se mettent hors des lois, seule garantie qui soit respectée dans une bande de brigands. Ce fut une femme qui rompit le pacte la première : la brèche faite, tout s'écroula.

Messaline, trop passionnée pour être politique, trop bestiale pour jamais se contenir, fit tuer le secrétaire de Claude, personnage considérable, le quatrième parmi les Césariens, qui

avait été son amant. Les triumvirs, Pallas, Calliste et Narcisse, comprirent que les coups pouvaient s'élever jusqu'à eux et voulurent venger Polybe. Le mariage public de Messaline avec le beau Silius, qui convoitait l'empire, acheva de les effrayer. C'était la première fois qu'on voyait à Rome un mari répudié par sa femme; cette gloire était réservée au frère de Germanicus. Les Césariens ne pouvaient reculer davantage ; ils avaient accepté pour Claude tous les ridicules, ils ne voulaient pas accepter la menace d'une révolution.

Messaline morte, il fallut marier Claude; ce vieillard faible et débauché ne pouvait se passer de femme. La négociation du mariage acheva de diviser les Césariens. Chacun avait sa cliente, chacun vantait son choix, chacun faisait son calcul. Claude ne savait auquel entendre, et les conseils tenus sur cette impor-

tante matière ajoutaient à son embarras. Narcisse recommandait Ælia Pætina, ancienne femme de Claude, qu'il avait répudiée sans motifs graves. « Pætina n'avait pour lui rien d'effrayant, c'était un mal connu. » Calliste poussait Lollia Paulina, une des femmes de Caligula, « personne fort douce, qui était faite aux grandeurs. » Les associés, on le voit, tiraient prudemment leurs impératrices du garde-meuble de la couronne. Pallas présentait Agrippine, « dont la fécondité était éprouvée, qu'il était dangereux de laisser porter dans une autre famille le grand nom de Germanicus et une popularité éclatante. »

Agrippine, entreprenante, énergique, brusqua le dénoûment. Usant des facilités et, selon l'expression de Suétone, du *droit de baiser* (*jus osculi*) que lui donnait son titre de nièce, elle enhardit si bien son timide prétendu, qui

en était à sa sixième femme, qu'il était apprivoisé au mariage et marié avant de l'être. A peine est-elle proclamée impératrice qu'elle saisit le gouvernement d'une main virile. Rien n'arrêtera plus son indomptable ambition, qui a la rectitude d'un trait violemment lancé. En vain Narcisse veut la combattre : il est seul, ses complices ont vieilli, ils sont gorgés, ils craignent la lutte. Pallas trahit, au profit du règne futur, et favorise les plans d'Agrippine. Calliste est pusillanime plus que jamais. La ligue du *mal public* est véritablement dissoute, et tous pâlissent devant le génie d'une femme. Il semble que depuis dix ans, Agrippine ait mûri son plan et qu'elle l'applique avec la netteté d'un conspirateur qui a prévu le jour de son triomphe. Aussitôt Néron est fiancé à Octavie, adopté, fait prince de la jeunesse, tandis que Britannicus languit à l'écart. Aussitôt Sé-

nèque est rappelé de l'exil, Burrhus préposé à la garde prétorienne, Néron confié à ces deux précepteurs comme un gage donné au parti des philosophes et des honnêtes gens.

Après avoir occupé résolûment le pouvoir, il était opportun de le fortifier par quelques exécutions. Agrippine était de l'école de Livie, qui n'admettait que les crimes nécessaires et qu'aucun scrupule n'arrêtait devant un grand profit. Lollia Paulina, qui pouvait redevenir une rivale, est exilée et tuée bientôt après. Ses pierreries étaient estimées huit millions ; elle était belle, et l'esprit superstitieux des Romains regardait comme un présage de bonheur insigne une double dent canine qui ne déparait point sa bouche. Aussi, lorsque le centurion lui rapporta la tête de sa rivale, Agrippine voulut-elle glisser son doigt entre les lèvres déjà décomposées et tâter les deux dents qui

l'avaient alarmée. Calpurnia est proscrite à son tour, uniquement parce que Claude l'avait trouvée belle. Lépida, sœur de Domitius, femme impudique et spirituelle, témoignait à son neveu Néron une tendresse inquiétante ; elle flattait ses goûts, lui prodiguait les présents, et ses caresses pouvaient cesser d'être maternelles. Lépida fut condamnée, et Néron obligé de porter témoignage contre sa tante.

Agrippine, du reste, tenait son fils dans une dépendance absolue ; elle n'avait pour lui aucune faiblesse ; elle le traitait rudement, l'accueillait toujours avec un visage sévère ou menaçant (*truci ac minaci vultu*), afin d'établir sur lui son empire d'une manière durable. Elle voulait lui assurer le pouvoir, à la condition qu'il ne l'exerçât jamais. J'oubliais Statilius Taurus, dont les beaux jardins excitèrent l'envie de la nouvelle impératrice, et que l'on força de

se tuer. Enfin, la faction des Césariens, par le seul fait de l'entrée énergique d'Agrippine dans le gouvernement, se trouva dissoute comme elle s'était formée, sans lutte apparente, sans secousse. Narcisse restait debout, isolé, mécontent, veillant sur Britannicus. Tacite explique en quelques lignes quelle action fut imprimée aux affaires par l'avénement d'Agrippine. « Tout change dans l'État, dit-il et tout obéit à une femme ; mais cette femme ne se jouait plus de la chose publique au gré de ses passions. Les rênes de la servitude étaient resserrées et l'on croyait sentir une main virile. En public, sévérité et souvent orgueil ; dans le secret du palais, rien d'impudique, à moins que l'ambition ne l'exigeât. Une soif insatiable de l'or avait pour prétexte les ressources qu'il faut ménager au pouvoir. » Le grave historien laisse voir que la liaison d'Agrippine avec Pallas se continua

après son mariage. Elle avait besoin de Pallas, qui depuis neuf ans administrait les finances et possédait les secrets de l'empire. Intendant du fisc impérial, il disposait de ressources immenses et tenait le véritable nerf du pouvoir. Agrippine suivait en cela la maxime de César et d'Auguste, qui multipliaient leurs liaisons criminelles dans les grandes familles, afin d'avoir l'œil et l'oreille partout. Pour elle, une liaison suffit; mais c'est avec le premier personnage de l'empire, le plus fier des Césariens, le complice de sa fortune. Aussi admet-on difficilement que Sénèque, Fœnius et quelques autres aient été les amants d'Agrippine. Elle n'avait aucun goût pour la galanterie; chez elle, le vice n'était que le serviteur de l'ambition. N'est-elle pas en outre absorbée par le travail? Elle administre, elle gouverne, elle pousse son fils, qui n'est pour elle qu'un garant de l'avenir et qui

lui promet que son règne se prolongera sous le successeur de Claude. En attendant, quelle puissance, quelle grandeur elle s'assure ! quel prestige aux yeux de l'univers prosterné ! Elle est proclamée *Augusta* comme l'a été Livie ; elle reçoit les hommages publics du sénat ; les visites qui lui sont faites par les personnages sont consignés dans les *Acta diurna*, c'est-à-dire dans le journal officiel du temps ; elle a le droit de monter dans un char semblable à ceux qui servent aux statues des dieux et aux prêtres qui les portent ; elle occupe dans les cérémonies un trône semblable au trône de l'empereur ; elle reçoit les ambassadeurs ; elle fonde une colonie de vétérans dans la ville où elle est née, et lui donne le nom de *Colonia Agrippina* (Cologne). Enfin, dans la grande fête du lac Fucin, où le peuple entier se transporta pour assister au combat de deux flottes et de

dix-neuf mille condamnés, Agrippine apparut revêtue d'une chlamyde d'or et d'un vêtement militaire qui l'assimilaient à un chef d'armée. Pline qui assistait à ce spectacle, en est resté ébloui.

Pendant qu'Agrippine grandissait, Narcisse, qui voyait Britannicus relégué chaque jour plus loin du trône et du cœur de son père, voulut la renverser. Il fit contre elle l'épreuve d'un crédit qui avait perdu Messaline. Il avait la confiance de Claude, Claude était sa propriété, son dernier gage : Agrippine brisa ce gage précaire, elle fit disparaître cette propriété qui n'était qu'une fiction, ne voulant pas rester exposée, ainsi que Pallas, aux délations d'un affranchi trop assidu. A peine Narcisse, tourmenté par la goutte, était-il arrivé à Sinuesse pour y prendre les eaux, qu'il y apprit la mort de l'empereur, son maître. Locuste avait pré-

lui promet que son règne se prolongera sous le successeur de Claude. En attendant, quelle puissance, quelle grandeur elle s'assure! quel prestige aux yeux de l'univers prosterné! Elle est proclamée *Augusta* comme l'a été Livie; elle reçoit les hommages publics du sénat; les visites qui lui sont faites par les personnages sont consignés dans les *Acta diurna*, c'est-à-dire dans le journal officiel du temps; elle a le droit de monter dans un char semblable à ceux qui servent aux statues des dieux et aux prêtres qui les portent; elle occupe dans les cérémonies un trône semblable au trône de l'empereur; elle reçoit les ambassadeurs; elle fonde une colonie de vétérans dans la ville où elle est née, et lui donne le nom de *Colonia Agrippina* (Cologne). Enfin, dans la grande fête du lac Fucin, où le peuple entier se transporta pour assister au combat de deux flottes et de

dix-neuf mille condamnés, Agrippine apparut revêtue d'une chlamyde d'or et d'un vêtement militaire qui l'assimilaient à un chef d'armée. Pline qui assistait à ce spectacle, en est resté ébloui.

Pendant qu'Agrippine grandissait, Narcisse, qui voyait Britannicus relégué chaque jour plus loin du trône et du cœur de son père, voulut la renverser. Il fit contre elle l'épreuve d'un crédit qui avait perdu Messaline. Il avait la confiance de Claude, Claude était sa propriété, son dernier gage : Agrippine brisa ce gage précaire, elle fit disparaître cette propriété qui n'était qu'une fiction, ne voulant pas rester exposée, ainsi que Pallas, aux délations d'un affranchi trop assidu. A peine Narcisse, tourmenté par la goutte, était-il arrivé à Sinuesse pour y prendre les eaux, qu'il y apprit la mort de l'empereur, son maître. Locuste avait pré-

grandeur, on éprouve le désir de la connaître de plus près et de s'en faire une image nette, car c'est alors qu'on a dû multiplier ses statues et ses portraits.

Les monnaies de Claude nous la montrent couronnée de lauriers, avec les deux mots *Agrippinæ Augustæ*, qui consacre officiellement son titre d'*augusta*, tandis que le revers représente parfois un char traîné par des éléphants, réminiscence flatteuse des honneurs rendus à Livie. Les monnaies de Néron portent les deux têtes de la mère et du fils, tantôt de profil, tantôt affrontées. Sur la face est nommée *Agrippine, femme du divin Claude, mère de Néron*, tandis que *Néron, fils du divin Claude*, est nommé seulement sur le revers. Partout la tête de Néron est petite, rajeunie ; ce n'est pas celle d'un jeune homme de dix-sept ans, c'est celle d'un enfant dont

on voudrait perpétuer la minorité éternellement aux yeux du monde. L'exemple des Romains fut suivi par les colonies et surtout par les villes de la Grèce et de l'Orient.

Les monnaies d'or frappées à Rome sont les plus soignées et les plus importantes à consulter. Agrippine avait déjà trente-huit ans. Quoiqu'elle eût conservé sa beauté, on remarque, sur certaines pièces d'or, que ses traits sont accusés, que son profil est serré, sa bouche fine, son œil pénétrant et impérieux. L'observateur qui promènera successivement ses regards sur un grand nombre de monnaies d'Agrippine, gravera bientôt dans sa mémoire une certaine résultante d'impressions qui constitue un type : ce type lui deviendra familier, malgré la diversité des échantillons, et lui permettra de passer avec plus de sécurité à l'étude des camées. Les camées d'Agrippine ne

sont pas rares : le cabinet de la Bibliothèque impériale en possède cinq. Le plus remarquable porte le n° 230 ; c'est une sardoine à trois couches qui a plus de 5 centimètres de hauteur. L'impératrice, assimilée à la déesse Diane, a le carquois sur l'épaule ; l'expression est fière, pleine de fermeté, et rappelle le trait dominant d'Agrippine. Le camée qui porte le n° 231 est à peu près de la même grandeur ; la monture en or et en émail est d'une rare élégance. Sur ce monument, on pourra observer dans tous ses détails la coiffure, qui est semblable à celle de Messaline, c'est-à-dire conforme à la mode du temps. Les cheveux sont ondulés, de petites boucles encadrent le front, la masse de la chevelure est rejetée négligemment derrière l'épaule. Le n° 233 montre Agrippine couronnée de lauriers, avec un voile et une perle qui sert de

pendant d'oreille ; elle tient une corne d'abondance.

Dans la gravure des camées, le but de l'art était surtout de faire valoir la matière et d'enrichir la dactyliothèque du Palatin de monuments commémoratifs, glorieux, flatteurs. L'artiste, qui n'était pas nécessairement un grand sculpteur, était plus capable d'imprimer un caractère idéal et une beauté traditionnelle que de faire ressortir dans toute sa force la physionomie du modèle ou le trait individuel qui intéresse l'histoire. C'est à la sculpture proprement dite qu'appartient cette puissance ; le graveur de camées donne plutôt l'esprit général et la poésie de la ressemblance. Les deux bustes qui sont au musée du Louvre ont malheureusement souffert au point de perdre une partie de leur expression. Sur l'un, l'épiderme du marbre est presque fruste ; l'autre a le men-

ton cassé, les lèvres réparées. On ne peut s'attacher qu'à l'ensemble, regarder à distance, afin de saisir l'énergie jointe à la grâce, l'assurance mêlée au charme. Le buste qui est au Capitole ne satisfait pas non plus complétement, parce que les yeux levés au ciel indiquent chez l'artiste plutôt une préoccupation de l'apothéose, c'est-à-dire l'adulation, que la recherche rigoureuse de la vérité. Le buste du musée de Naples l'emporte sur tous les autres par un caractère saisissant, par la vraisemblance historique, par la grandeur. Il a été apporté de Rome par les Farnèses. La tête est belle, accentuée, énergique, virile; sans le flot de cheveux qui pend sur les épaules et l'arrangement de la coiffure, on ne reconnaîtrait point une femme. Les muscles du cou ainsi que les clavicules sont larges et accusés comme chez un homme. L'œil est ferme et fixe sous l'arc

profond du sourcil ; le nez est un peu tombant, la pointe en est marquée et donne au visage un air réfléchi ; les pommettes sont saillantes, marque essentielle de sa mère, la première Agrippine ; la bouche est encadrée par un pli sévère qui part du nez : quant au menton, il est mâle, net, inflexible. Tout est robuste, éprouvé ; on ne surprend rien de sensuel ; c'est l'enveloppe d'une âme accessible seulement aux grandes passions. De face, la beauté est peu frappante ; il y a même plus de caractère que de beauté. Le profil, au contraire, est admirable, ce qui est une des conditions du type romain, même dans les temps modernes, lorsqu'il est altier et majestueux.

Ainsi la voilà, cette intelligente et hardie créature qui possède à trente-huit ans la puissance qu'elle a poursuivie même à travers le crime ! Quelle suite, quel plan, quelle fermeté,

quel triomphe! Rien n'a pu l'arrêter, ni les dangers, ni la vertu, ni les préjugés; elle se rit des plus habiles hommes d'État; elle se croit appelée à occuper la scène du monde. Elle est si jeune! elle remplira l'histoire jusqu'à la fin du siècle! Elle est sûre de son fils; elle l'a façonné d'une main vigoureuse; il est son gage, elle lui commande, sa royauté durera autant que sa vie. Elle est populaire, et les cœurs des Romains appartiennent à jamais à la fille de Germanicus; elle est capable de les administrer, de maintenir l'empire, de leur refuser une liberté dont ils ne sont plus dignes, et de substituer à la liberté l'ordre, la satisfaction des besoins, la durée, la sagesse. Qui a jamais possédé un pareil prestige? Est-ce Sémiramis, dont le Tigre et l'Euphrate bornaient si vite les États? Est-ce Livie, qui n'a exercé d'influence que dans le secret du palais ou pendant sa

vieillesse? Agrippine, trois fois impératrice, sœur, femme et mère d'empereurs, a tout à la fois l'éclat extérieur et la réalité du pouvoir. Les rois et les peuples l'admirent, son fils est son premier sujet; jamais l'univers n'a vu de femme s'élever ainsi au faîte de la grandeur.

Mais quoi! pour la première fois, dans cette histoire sombre et sanglante, rencontrerons-nous l'impunité? Quoi! les lois humaines et divines auront été outragées sans vengeance? Quoi! le vol et le mensonge, le poison et le meurtre, l'adultère et l'inceste demeureront sans expiation? La destinée des Césars a été de se dévorer les uns les autres; le trône était trop petit pour contenir à la fois d'aussi monstrueux égoïsmes; le sceptre était chose trop fragile pour être disputé longtemps par ces mains insatiables et frénétiques. C'est pourquoi les Césars ont été les instruments publics ou

secrets de leur propre châtiment ; ils se sont torturés et exterminés l'un par l'autre, jouets de cette fatalité implacable qui s'appelle la justice. La justice a été terrible pour Agrippine et la punition rapide autant que sa grandeur. Ce fils qu'elle a poussé au faîte pour y monter avec lui, va l'en précipiter et lui ravir, dans la fleur de l'âge, sa joie, sa sécurité, ses honneurs, la puissance, la vie enfin, qu'elle regrettera moins que la puissance.

Il est inutile de retracer longuement une lutte qui est présente à tous les souvenirs : Racine l'a rendue immortelle en la gravant sur ce bel airain de Corinthe, où l'or allié au bronze rend le métal plus lumineux et plus doux. Le poëte n'a montré que l'ingratitude de Néron ; l'histoire nous montre, derrière Néron, l'opposition et la révolte sourde des esprits. Après la première surprise, tous se liguent contre

Agrippine, les précepteurs qu'elle a choisis à Néron, qui veulent continuer leur tutelle et devenir des ministres, les philosophes et les honnêtes gens, qui se serrent autour d'eux, les stoïciens qui espèrent faire refleurir la vertu, les épicuriens, plus nombreux, qui prétendent faire triompher le plaisir, les libéraux, que Sénèque et Burrhus flattent par des concessions, en un mot, tous les citoyens, cédant à leur vieux préjugé et honteux d'obéir à une femme. Une coalition tacite et universelle se forme contre l'omnipotence d'Agrippine. On prélude aux attaques en cherchant indirectement à l'affaiblir. Pallas, son amant, son bras droit, le ministre des finances, est écarté ; la mort de Silanus et de Narcisse, qu'Agrippine a provoquée produit une réaction : Sénèque écrit son Traité sur la clémence ; le sénat cesse de se réunir au Palatin sous la

pression cachée de l'impératrice. Celle-ci ne veut point s'inquiéter de ces premiers symptômes, elle paye d'audace : le sénat ne vient plus à elle, elle ira au sénat. On sait quel affront public lui Sénèque fit infliger par Néron, le jour de la réception des ambassadeurs arméniens. On n'attaquait pas l'influence d'Agrippine par des moyens moins sûrs en invoquant une politique plus libérale. Tout nouveau règne a son âge d'or, avant l'âge de fer ; plus les promesses qu'on ne tiendra pas sont pompeuses, plus le peuple crédule s'y laisse prendre comme le poisson à l'appât. Les libéraux de Rome demandaient beaucoup aux gens de bien qui aidaient Sénèque et Burrhus à gérer les affaires publiques. Ceux-ci accordèrent assez pour indigner Agrippine. Elle protestait avec colère ; elle prétendait posséder les traditions de l'empire, connaître les saines doctrines en matière de

gouvernement ; en annulant les actes de Claude on affaiblissait le pouvoir qu'elle avait préparé pour son fils ; en enflammant des espérances qui devaient être déçues, c'était le règne futur que l'on compromettait tout entier.

Ce qu'elle sentait, c'est qu'une guerre sourde et respectueuse allait être suivie d'une guerre déclarée. Une femme qui n'aurait eu que de l'esprit et qui aurait été avant tout bonne mère, aurait compris le rôle qui lui restait à jouer ; elle se serait effacée, elle aurait abandonné Néron à des conseillers qui le guidaient avec sagesse, elle aurait joui de son œuvre avec désintéressement, dans la retraite. Agrippine n'était point faite pour une telle résignation. Son ambition n'était point assouvie ; elle tenait de sa mère une faculté de résistance et des emportements qui allaient grandir avec la lutte.

Il y a pour le génie, qu'il soit mâle ou femelle, des épreuves très-différentes qui le forcent, selon son tempérament, soit à grandir, soit à se démentir. Pendant la période de la conquête, tout lui sourit; il est jeune, la fortune lui donne des ailes, l'avenir s'ouvre, et chaque pas en avant est un triomphe; alors toutes les facultés surexcitées se développent et donnent tout ce qu'elles comportent, parfois même plus qu'elles ne comportent. Au contraire, lorsque arrive la période du déclin, les choses humaines cessent de se conformer à nos vœux; il faut expier les fautes passées et devenir modeste, s'enfermer dans sa forteresse et supporter les plaintes, subir les assauts et rester calme, riposter et toujours sourire. Pour jouer cette contre-partie inévitable de tout grand rôle, il faut des qualités que jamais l'audacieuse Agrippine n'a possédées.

Tragique, véhémente, héroïque, sans frein, elle était impropre à toute espèce de défense. Elle se contenait pour mieux éclater, elle flattait pour menacer plus violemment ; au lieu d'attendre l'attaque, elle prenait l'offensive ; la fureur du lendemain détruisait l'œuvre prudente de la veille ; elle ressemblait à la tigresse aux abois. Cette longue expiation est un spectacle attachant et pathétique, parce que l'orage croissant fait roidir son caractère indomptable et ajoute à sa fierté. A mesure que les points d'appui qu'elle se crée sont brisés entre ses mains, elle en cherche d'autres, et, loin de ménager Néron et ses amis, elle veut des otages pour les effrayer. Elle caresse Britannicus ; on le lui tue. Néron veut répudier Octavie ; elle la recueille et la fait chérir des Romains. Acté, favorite de Néron, est l'objet tantôt de ses complaisances, tantôt de ses imprécations

En vain Locuste occupe une chambre du palais et porte une secrète terreur dans son âme. En vain le plafond de sa chambre a été scié comme pour l'écraser par accident. D'un front d'autant plus intrépide, elle continue la lutte. Elle cherche dans les plus vieilles familles patriciennes un candidat à l'empire, elle s'entoure de mécontents, elle s'attache par des présents les centurions et les hommes de guerre en congé. Néron riposte en lui retirant sa garde germaine, en la reléguant dans la maison d'Antonia, en écartant d'elle les visiteurs et les clients. Ses voisins sont excités à lui intenter des procès; des vers injurieux sont chantés le soir autour du jardin de celle qui commandait jadis à l'univers. Si, par un brusque retour, Agrippine ouvre à son fils son cœur et son trésor, veut le ramener par la douceur et la séduction, l'arracher à ses pé-

dagogues en le jetant au milieu des plaisirs, Néron, averti du piége, se retire, et la haine reparaît entre eux plus sauvage. Un jour, sur la dénonciation de Silana, qui dévoile ses complots, Agrippine doit subir un interrogatoire ; les prétoriens envahissent sa demeure ; Burrhus, pour la sauver du premier emportement de Néron, a juré de la tuer, s'il la trouve coupable. Au lieu de répondre à Burrhus et de se justifier, Agrippine éclate en reproches, confond les ingrats ; elle accuse, elle se redresse avec une éloquence et une majesté terribles ; elle fait exiler Silana et tuer le délateur que Silana a mis en avant. Enfin, seule contre tout l'empire, quand les dernières ressources de son génie sont épuisées, elle en vient à méditer un inceste. Belle encore, désirable, parée comme une courtisane, elle essaie, disent les historiens, de surprendre les

sens de son fils. Sénèque et Burrhus voient avec horreur les préludes du crime et l'émotion du prince : Suétone donne des détails que la plume se refuse à transcrire. Comment repousser de si graves témoignages ? Les deux adversaires se sont montrés capables de tout concevoir et de tout oser. Une mère incestueuse est le digne pendant d'un fils parricide.

Après cinq ans, la lutte la plus étrange qu'aient enregistrée les annales de l'humanité se dénoue d'un façon sanglante. C'est un souvenir qui vit toujours palpitant dans la mémoire des hommes et les émeut comme une épopée monstrueuse. Tacite a répandu sur ce drame suprême sa poésie et sa couleur ; il nous fait voir le golfe de Baïa, la nuit étoilée, les adieux du parricide, ses baisers lascifs plus odieux encore que ses projets, la belle galère liburnienne fendant les flots, puis s'ouvrant à un

signal donné, l'affranchie Acéraunia se donnant pour Agrippine et assommée, Agrippine blessée à l'épaule d'un coup de rame, mais ne soufflant mot et s'éloignant à la nage. Une fois sauvée, elle se garde de se plaindre ; elle avertit son fils, elle feint de croire à un accident, et lorsque, enfin, les assassins entourent son lit, elle se lève, et découvrant les flancs qui ont porté Néron : « Frappez au ventre, » s'écrie-t-elle. Impudeur sublime, plus féroce que toutes les imprécations.

Quelle femme ! que d'énergie vouée au mal ! Dans un autre temps, Agrippine, appliquant au bien ses prodigieuses facultés et son courage, aurait été une Lucrèce orgueilleuse de sa chasteté, une Cornélie orgueilleuse de ses enfants, une matrone orgueilleuse de sa race et de l'estime publique ; mais elle était née dans des temps qui ne connaissaient plus de frein.

Élevée dans un milieu dissolvant, elle a perdu toute conscience du bien et du mal. L'or et la puissance seuls la guidaient, seuls l'enflammaient; son cœur, ouvert aux désirs sans bornes, était capable de tout, même de vertu. Déliée du devoir, son intelligence n'était plus qu'une force aveugle et frénétique, qui la perdait fatalement. Il était juste que cet égoïsme souverain, qui avait méprisé tout ce que les hommes respectent, en fût réduit un jour à ne pouvoir ni s'abriter derrière les lois de la société, ni même invoquer les lois de la nature.

Entre Agrippine et Livie le parallèle est manifeste et propre à nous éclairer. Ce sont deux femmes, non point égales, mais qui ont joué le premier rôle dans leur siècle : l'une a servi de modèle à l'autre; elles ont autant de dissemblances que de points communs. Livie, modérée, toujours maîtresse d'elle-même, montre

ce que peut en politique une dissimulation soutenue; Agrippine, naturellement emportée et ne recourant que temporairement à la dissimulation, montre ce que perd en politique la violence. Livie a une douceur froide et une sérénité implacable; Agrippine, une âme brûlante et une énergie virile. Livie use les obstacles par la patience, comme la goutte d'eau use le rocher; Agrippine va droit au but, elle attaque, elle renverse. Livie est chaste et garde un parfum de simplicité républicaine; Agrippine n'a point de sens, mais elle fait de son corps l'instrument de son ambition et la marchandise qui achète le pouvoir. Livie a un front d'ivoire, calme, beau, souriant, même à soixante-dix ans; Agrippine a un front d'airain que rien ne fait pâlir, mais tourmenté et trahissant la maturité avant l'âge. Livie, douce et complaisante aux passions d'Auguste, a fermé

les yeux sur ses infidélités; Agrippine, acharnée contre les maîtresses de son fils, pousse la lutte jusqu'à s'offrir elle-même. La première est habile à prendre les hommes et à les conduire par des fils déliés; la seconde, impérieuse, impatiente de ménagement, aime mieux la force que la ruse. La première est capable de conseiller la clémence et de verser secrètement le poison; la seconde frappe en face, implacable comme sa mère, brave jusque dans ses crimes. L'une dompte et tient Tibère, qui la respecte, enchaîné jusqu'à son dernier jour; l'autre opprime et dédaigne Néron, un enfant de dix-sept ans, qui la méprise et la tue. Enfin, l'une était appelée par Caligula *Ulysse en jupons;* l'autre, si l'on voulait la comparer à quelque héros d'Homère, ressemble à Ajax frappé de la foudre, cloué par Minerve sur un rocher, et bravant encore le ciel.

Ce qu'il y a de commun entre ces deux femmes, c'est la passion effrénée du pouvoir, l'absence de scrupules ou de remords, le même mépris pour les hommes, la même indifférence pour les moyens, le même instinct qui leur fait introduire leur couvée dans le nid impérial, d'où elles rejettent violemment la couvée légitime, la même politique qui leur fait concentrer dans leurs mains les traditions despotiques, la même prévoyance qui leur fait opposer aux passions de leurs fils une digue précaire, car bientôt les flots accumulés se précipiteront plus terribles. Ce qu'elles ont de commun, c'est l'art de consolider le pouvoir, la première entre les mains d'Auguste et de Tibère par tous les artifices féminins, la seconde entre les mains de Claude et de Néron par une fermeté mâle; c'est le plaisir d'avoir perdu sans ressources leurs rivales, l'une Julie, la spirituelle débau-

chée, l'autre Messaline, la louve. Ce qu'elles ont de commun, c'est d'avoir été les plus fortes têtes de leur temps, bien supérieures aux hommes par la capacité comme par la passion, le fléau de leur siècle, qu'elles remplissent de leurs grandes figures, la ruine des vertus politiques et domestiques, qu'elles ont corrompues jusque dans leur germe, l'exemple insigne de l'audace, le génie vivant de l'ambition, et, pour tout résumer en un mot, l'incarnation de l'empire.

X

LES HONNÊTES GENS

Lorsque Néron eut été proclamé empereur à l'âge de dix-sept ans, Burrhus et Sénèque, ses deux précepteurs, devenaient, de fait, ses conseillers et ses ministres. Depuis cinq ans, ils s'étaient efforcés de former le petit-fils de Germanicus aux idées libérales, qui étaient un héritage et une convenance de famille : la mort de Claude leur permettait d'étendre sur les affaires publiques une influence qui était celle de tout un parti. En appelant à son secours les partisans de Germanicus, en donnant des

gages aux honnêtes gens pour l'aider contre les *Césariens*, c'étaient des surveillants, des rivaux et bientôt des maîtres qu'Agrippine s'était donnés. Elle avait spéculé sur leur popularité, quand elle voulait saisir le pouvoir; la force de cette popularité devait la renverser, dès qu'elle voudrait garder ce pouvoir pour elle seule. Son fils, qu'elle prétendait laisser dans une minorité perpétuelle, Sénèque et Burrhus prétendaient le préparer pour le bonheur du monde et payer enfin la dette de Germanicus.

Tacite explique l'ascendant conquis dès le début par les précepteurs : « Ces deux directeurs de la jeunesse de Néron, avec un accord rare quand c'est le pouvoir qu'on partage, exerçaient une égale influence par des moyens différents : Burrhus, par sa capacité militaire et l'austérité de ses mœurs ;

« Senèque, par ses leçons d'éloquence et la « grâce dont il parait la vertu, se prêtant un « mutuel appui, afin de sauver plus facilement « le jeune prince des périls de son âge, et, « s'il méprisait la sagesse, de le contenir par « les plaisirs permis. Tous deux n'avaient à « combattre que l'orgueil d'Agrippine, qui « était enflammée par tous les désirs d'un « pouvoir malfaisant. »

Agrippine écartée, Pallas disgracié, « il « n'y eut plus, ajoute Tacite, qu'un assentiment « unanime autour de deux citoyens honnêtes « et libres. » Cet assentiment unanime, c'est le concours des honnêtes gens qui se groupent autour de deux chefs que la fortune leur présente et qui offrent au monde les cinq années de tranquillité et de bonheur que les poëtes et les courtisans ont imputées à la gloire de Néron, mais qui appartiennent exclusivement à un

parti que l'histoire ne devait point laisser dans l'ombre. Ce triomphe éphémère des philosophes et des gens de bien n'est pas un accident ni le prélude d'un règne qui devait finir dans la boue et dans le sang : c'est un germe qui sera fécond pour l'avenir et prépare aux Romains le siècle mémorable qui les consolera des horreurs du premier siècle de l'empire.

Avant de rechercher la politique de cette régence, il est bon d'esquisser les personnages principaux qui la constituaient. A la tête du gouvernement mal défini que leur abandonne un jeune prince qui s'esquive pour courir au plaisir, il faut peindre Burrhus et Sénèque.

Afranius Burrhus n'est connu par aucun buste ni par aucune médaille. Il était de naissance médiocre; son passé avait été obscur jusqu'au moment où le choix d'Agrippine le produisit dans une lumière éclatante. Ce choix

avait été dicté par l'opinion publique. Burrhus était déjà réputé dans Rome pour son caractère, son intégrité, sa droiture mêlée d'une certaine roideur. Il représentait l'honneur, le respect des serments, la discipline militaire. Sa rudesse dut se plier plus d'une fois aux difficultés et aux exigences de la politique. Il était stoïcien, mais un stoïcien de cour; s'il transigeait avec les faits, il ne cédait point, dans le principe, à l'empereur, et, lorsque le jeune prince, après un refus, revenait à la charge, essayant de surprendre son aveu : « J'ai dit mon avis, ré- « pondait sèchement Burrhus; il est inutile de « me le demander deux fois. » Il menait souvent Néron au camp et l'assujettissait aux exercices militaires, sans réussir à lui communiquer ni le goût des armes ni le courage. Après avoir protégé le fils contre les piéges de la mère, il défendit la mère contre le ressen-

timent du fils. Il sauva Agrippine quand elle fut dénoncée par Lépida, se porta garant ou de son innocence ou de son châtiment, et fit lui-même la visite domiciliaire qui gagna du temps et permit à Néron de redevenir maître de lui. Accusé à son tour par les délateurs, Burrhus ne tint aucun compte de l'accusation, resta parmi les juges, et vota comme s'il se fût agi d'un autre. Il ne faut pas oublier qu'il était général des prétoriens, c'est-à-dire représentant du pouvoir militaire auprès de l'empereur. C'est là le vrai secret de sa force : les conseils de celui qui tenait les dix cohortes prétoriennes dans sa main pesaient d'un singulier poids.

Sénèque ne représente pas la force, il règne par la persuasion. Étranger, né à Cordoue d'une famille immensément riche, arrivé jeune à Rome, gâté par d'éclatants succès littéraires et par des succès mondains, entouré de l'éclat

du luxe, amoureux du plaisir, admis dans l'intimité de la famille de Caligula, amant de Julia Drusilla, sœur de l'empereur, il fut exilé avec elle par Messaline. Il avait soutenu son exil en Corse avec plus de magnificence que de constance, se consolant toutefois par l'étude de la philosophie, écrivant à Rome des lettres qui passaient de mains en mains et rendaient son nom populaire, flattant Polybe, le secrétaire de Claude, flattant Claude lui-même. La mort de Messaline permit de le rappeler ; l'opinion publique le désigna à l'habile Agrippine comme précepteur de son fils. Alors, de même qu'il s'était fait philosophe dans l'adversité, Sénèque se fit homme de bien à la cour, métamorphose rare. Esprit brillant, écrivain de mauvais goût, éclectique moins par conviction que par la mollesse de sa conviction, aimant la morale par délicatesse, mais

surtout par un besoin irrésistible de déclamer, serviable, plein de bonnes intentions, que ses actes ont démenties plus d'une fois, doué d'une imagination trop vive pour ne pas se compromettre sur le terrain glissant de la cour, faible à la fois et généreux, aimant le bien et ne résistant pas assez énergiquement au mal, poursuivant la gloire avec une passion qui l'a jeté dans les bras des stoïciens, Sénèque a grandi au milieu des épreuves ; il a eu le mérite singulier de racheter sa jeunesse par son âge mûr, d'effacer les fautes de l'âge mûr par les vertus de sa vieillesse et par le sacrifice courageux de sa vie. Je n'ai à discuter ni les éloges exagérés qu'on a prodigués quelquefois à Sénèque, ni les calomnies qui ont pu ternir sa mémoire. Il est juste seulement de rappeler que les plus violentes accusations, d'usure, par exemple, de captation, de cupi-

dité effrénée, ont été articulées par Suilius, le plus vil délateur du règne de Claude; tandis que Tacite, le censeur sévère, n'a pour Sénèque que des témoignages de sympathie et d'admiration : il insinue même qu'on avait songé à lui pour le faire empereur à cause de l'éclat de ses vertus.

Peut-être ne faut-il pas être trop exigeant pour un demi-sage égaré dans un milieu terrible, aux prises avec le colosse du despotisme impérial. L'éducation de Néron lui a fait peu d'honneur, mais il se consolait en rappelant qu'Agrippine lui avait interdit d'enseigner la philosophie à son élève. Or qu'est-ce qu'un philosophe qui n'enseigne pas la philosophie? Sénèque, dès que Néron fut empereur, essaya courageusement de regagner le temps perdu. Il rédigea coup sur coup ses traités sur la *Sagesse*, sur la *Colère*, sur la *Clé-*

mence, qu'il adressait à son disciple. Mais il était tellement pénétré des idées de son temps, la flatterie était devenue pour lui une langue si naturelle, qu'il lui échappe des phrases où l'on retrouve la goutte de poison. Lorsqu'il dit au jeune prince ; « Tu crois sortir et tu te lèves à l'horizon, » s'étonnera-t-il lorsque Néron s'assimilera au Dieu-Soleil et se fera élever la statue de Zénodore ? Lorsqu'il lui suggère cet examen de conscience : « Seul je peux tuer, « seul sauver, sans violer la loi, » s'étonnera-t-il lorsque Néron enverra simplement son médecin ouvrir les veines à ceux qui lui déplaisent ? Lorsqu'il s'écrie : « Tu es élu entre « les mortels pour représenter les dieux, tu « peux, à ton gré, anéantir ou fonder des « cités, » s'étonnera-t-il lorsque Néron fera brûler Rome pour la rebâtir ?

Aussi ses efforts ont-ils été stériles : sa con-

naissance profonde du cœur humain l'a forcé de lire promptement dans l'âme de Néron et de perdre courage. A peine arrivé aux affaires, il s'enferme, travaille assidûment, refuse d'assister aux fêtes de Néron, mange à part, prie le prince de ne plus l'embrasser en public, de peur de compromettre sa majesté. Il se fait austère, négligé ; il laisse pousser sa barbe, il ressemble encore plus à un philosophe cynique qu'à un stoïcien. Mais tout ce zèle ne fait disparaître ni la flatterie, ni la complaisance, ni la faiblesse, qui tombera dans d'horribles piéges. Sénèque est le type des précepteurs malheureux, chez qui le courtisan perce à travers le sage. Bossuet n'aurait pas eu non plus à s'enorgueillir de son disciple, s'il avait vécu ; le cardinal Fleury n'a pu se vanter du sien ; leurs plus magnifiques leçons sont corrompues par la théorie même du pouvoir

absolu, que l'éloquence des maîtres ne sert qu'à rendre plus enivrante et qui reste l'atmosphère de ces jeunes âmes comme de tout leur siècle. Le meilleur précepteur des souverains, c'est l'adversité, et, comme l'adversité n'arrive souvent qu'à la fin de leur règne, il est plus sage de les contenir par des institutions que de se fier à la philosophie.

Les images de Sénèque sont d'accord avec le portrait moral que l'on se fait d'après l'histoire. Un célèbre archéologue de la Renaissance, Ursinus, déclare avoir vu entre les mains du cardinal Maffeï un médaillon contorniate, représentant Sénèque et le désignant par la légende. Ursinus avait rapproché cette figure gravée en relief d'un buste en bronze que possédait le cardinal Farnèse et il avait reconnu l'identité du type. Le bronze Farnèse a été depuis transporté au musée de Na-

ples, mais le médaillon vu par Ursinus a disparu, et l'on n'en possède aucun de ce genre dans les collections de l'Europe. D'autres bustes et des statues ont été trouvées depuis, qui sont semblables au buste de Naples : on y a, sur la foi d'Ursinus, reconnu Sénèque. Ces portraits sont assez nombreux, non-seulement dans les musées d'Italie, mais en France. Le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale en possède un ; le Louvre possède non-seulement un buste qui a été trouvé récemment près d'Auch, mais une statue en pied. Sénèque avait été trop célèbre pour ne pas inspirer de l'orgueil aux Romains et pour ne pas figurer à côté des philosophes grecs dans les palais et dans les bibliothèques.

La statue du Louvre le représente debout, tenant dans sa main un rouleau. A ses pieds, la boîte aux manuscrits. Il est très-âgé, drapé

assez pauvrement, de façon à faire sentir sous les plis des formes maigres et exténuées par les années. Les artistes semblent avoir choisi à dessein l'époque où le ministre-philosophe vit dans la retraite, s'impose l'abstinence et les rigueurs de l'ascétisme, renonce aux grandeurs humaines et se prépare à bien mourir. C'est, en effet, le plus beau moment de Sénèque. Du reste, tous les bustes semblent la copie d'un même original ; ils offrent le même caractère, le même âge, la même expression. La barbe est longue, rare, en désordre, les cheveux tombent sur le front par mèches pointues, qui paraissent malpropres, même en sculpture. Le front est osseux, la peau transparente, les rides multipliées. Les yeux sont resserrés, réduits par la contraction jusqu'à la laideur ; le nez a de la fermeté, sans noblesse ; la bouche est entr'ouverte, signe de

faconde plutôt que d'éloquence, et les muscles du visage ont un abandon qui ajoute à l'expression rustique.

L'ensemble des traits, par conséquent, a quelque chose de l'idéal que Sénèque s'est imposé pour la fin de sa vie, alliant l'austérité des stoïciens avec l'extérieur des cyniques. On y retrouve une réminiscence lointaine de Démosthène, mais d'un Démosthène sordide. L'assimilation serait plus juste encore, si l'on se reportait devant le tableau des *Buveurs*, qui est au musée de Madrid. Sénèque a quelque parenté avec ces types andalous, ignobles mais si énergiques, qu'a peints le grand Vélasquez; il était, lui aussi, de Cordoue, et l'origine barbare n'a pu être effacée par la civilisation la plus exquise. Sa physionomie a quelque chose à la fois d'intelligent et de subalterne, de chaleureux et de vulgaire. Si j'étais

un admirateur de Sénèque, il me semble que je voudrais contester l'authenticité de ses bustes.

Burrhus et Sénèque ne pouvaient à eux seuls gouverner le monde. Il leur fallait des amis politiques, des auxiliaires, des appuis. Le premier et le plus sûr, ainsi qu'il convenait sous l'empire, fut un général. Ce général a laissé un beau nom dans l'histoire : c'est Corbulon. Il avait commencé par être préteur sous Caligula, son beau-frère. Il avait poursuivi les malversations des magistrats et des entrepreneurs préposés à l'entretien des routes. Sa sévérité l'avait fait d'abord disgrâcier sous Claude ; on lui avait plus tard donné l'armée de Belgique à qui il avait fait creuser un canal de vingt-trois mille pas, entre la Meuse et le Rhin.

Burrhus lui confia le commandement de l'armée d'Orient. Les Parthes menaçaient la

frontière de l'empire, l'Arménie voulait se révolter, et les soldats romains étaient hors d'état de leur résister. Corbulon trouva, en effet, une armée amollie par les délices et efféminée. Les soldats ne pouvaient plus supporter ni casque ni cuirasse ; ils avaient pris les longs vêtements des Asiatiques. Corbulon rétablit la discipline, la vigueur, l'habitude des fatigues, retrempa ses soldats sur les hauts plateaux de l'Asie, au milieu des neiges. Il donnait l'exemple, tête nue, vêtu d'un léger manteau, bravant un froid qui faisait geler les mains des soldats attachées à leurs fardeaux. Corbulon était trop dévoué aux vieilles mœurs militaires de la république pour n'être pas un peu stoïcien. Une doctrine commune, autant que ses vertus, assuraient Sénèque et Burrhus de sa fidélité.

En 1792, dans les fouilles que le prince

Borghèse entreprit à Gabies, on trouva un petit édifice consacré à la mémoire de *Domitia*, fille de Corbulon. Une inscription ne laissait aucun doute sur la destination de ce monument. Dans une niche ménagée au milieu de la paroi principale, se trouvait un buste qu'on a supposé être celui du père de Domitia. Ce buste a été transporté au musée de Paris, qui en possède un autre presque identique ; il a été comparé à d'autres bustes qui sont à Rome, en Angleterre, où ils ont été rapportés par M. Hamilton. L'accord de tous ces monuments a paru constituer le type de Corbulon. Tacite, cependant, dit que Corbulon était de grande taille, qu'il avait de la prestance, un langage magnifique, et qu'outre son expérience et son talent, il était puissant même par de vains dehors. Or les sculptures produisent une impression toute différente. La tête et les épaules annon-

cent un personnage petit ; le front est bas, contracté ; la bouche peut être une bouche d'orateur, et la disposition des muscles peut indiquer l'habitude de la parole, mais elle n'a aucune noblesse. En un mot, rien ne rappelle ce grand air et cette beauté militaire dont parle Tacite. L'expression de la rectitude, de l'honnêteté, de la persévérance, une intelligence suffisante, tendue vers le devoir et vers l'honneur, voilà tout ce qu'on lit sur les portraits que l'on suppose être ceux de Corbulon.

Sûrs des prétoriens et de l'armée d'Orient, les précepteurs de Néron avaient besoin du sénat. Pour rendre de la vigueur à ce corps énervé, ils y fortifièrent et y poussèrent au premier rang les hommes les plus indépendants ; d'abord Cassius, descendant du meurtrier de César, qui se recommandait par son opulence

héréditaire, la gravité de ses mœurs, le culte de ses ancêtres; puis Silanus, qu'une naissance illustre, une jeunesse sagement réglée, signalaient à tous les regards autant que les malheurs de sa famille, décapitée sous tous les empereurs comme la moisson destinée à la faux. On fit rentrer Plautius Lateranus, qui avait été mis au nombre des amants de Messaline et rayé du sénat : son caractère élevé, sa noblesse, sa fermeté, rachetaient un entraînement de jeunesse; son palais et ses jardins occupaient l'emplacement de la basilique actuelle de Saint-Jean-de-Latran. Enfin Pætus Thrasea, de Padoue, Gaulois d'origine, la plus belle figure du temps, un sage et un vrai citoyen, dont la richesse n'était surpassée que par le désintéressement et dont la réputation n'avait d'égale que la vertu, put exhorter librement les sénateurs à de mâles résolutions.

Pour administrer les provinces ou commander les pays conquis, les ministres s'assurent le concours de magistrats capables et honnêtes, Ostorius Scapula, qui contiendra les Bretons; L. Vétus et Barea Soranus, qui seront tour à tour proconsuls d'Asie, et donneront l'exemple de l'administration la plus intègre ; d'autres, que l'histoire n'a point cités ou qu'elle ne signale plus tard qu'à l'heure de l'exil et du supplice.

Ainsi constitué, que fait ce parti des honnêtes gens qui s'est emparé des affaires, du consentement de Néron, trop jeune, malgré les protestations d'Agrippine, tendant les mains vers un pouvoir perdu? Forme-t-il une ligue temporaire ou représente-t-il une doctrine politique? Se bornera-t-il à des remèdes qui apaisent et à des demi-mesures qui gagnent du temps, ou veut-il modifier le gouvernement

dans son principe et selon un plan? Est-ce une régence qui ne durera qu'autant que l'occasion, ou le triomphe d'une idée qui survivra à ceux qui la font triompher? Telle est la question, tel est le secret de l'avenir, pour tout parti et surtout pour un parti d'honnêtes gens.

Le premier discours de Néron dans le sénat, qui avait été rédigé par Sénèque, peut être considéré comme un véritable programme. Aussitôt après avoir été proclamé par les prétoriens, le pupille de Burrhus et de Sénèque exposa quelle serait la forme de son gouvernement.

D'abord les procédures juridiques seront rétablies ; les causes ne seront plus évoquées au Palatin ; les débats redeviendront publics.

En second lieu, la vénalité des charges sera interdite et l'on ne verra plus les scandaleux trafics des affranchis de Claude.

En troisième lieu, la division des provinces fixée par Auguste sera respectée et l'on ne confondra plus celles qui sont gouvernées par le sénat avec celles qui sont la propriété du fisc impérial. L'Italie et les provinces de l'empire qui appartenaient au peuple romain, au lieu de recourir à l'empereur pour tous les procès, devront s'adresser au tribunal des consuls. Grâce à cette juridiction reconquise, les consuls et le sénat retrouveront leur influence, confisquée par les procurateurs des Césars.

Mais ce programme n'est qu'une restauration et, au fond, qu'une fiction. Ces promesses sont des concessions bénévoles ou l'expression d'intentions honnêtes; mais, dans tout cela, il n'y a rien d'absolu, rien qui soit une garantie durable comme la loi. Il ne faut pas confondre la division des provinces avec la séparation des

pouvoirs, et cette division même est illusoire, puisque, dans la pratique, elle dépend du bon plaisir du prince, qui la fera disparaître, comme ses prédécesseurs, de la faiblesse du sénat, qui est trop démontrée, de la bassesse des magistrats, qui ont trahi tant de fois leur mandat, de l'intelligence des provinces qui savent ce qu'elles gagnent à recourir directement à l'empereur.

Les réformes proposées par les nouveaux ministres sont donc une simple rectification du système impérial, altéré pendant deux règnes. C'est un retour à l'organisation d'Auguste, et la décadence a été si rapide, que déjà cette organisation apparaît comme un rêve et un âge d'or; de même que les mots charmants fabriqués par Sénèque, répétés par Néron, répandus dans l'univers : « Attendez que j'en sois digne! « — Je voudrais ne point savoir écrire! » sont une contrefaçon de la clémence d'Auguste.

Mais des promesses et des mots il faut passer aux actes. Or, ces actes seraient sans portée contre un pouvoir jaloux de ses priviléges ou cruel. Tout est précaire, tout dépend de l'impuissance du jeune despote et de la vertu de ses conseillers, tout disparaîtra au premier souffle. Que fait ce sénat lui-même, qu'on a voulu relever, et à qui l'on remet, en apparence, les affaires de l'empire? Le sénat s'occupe avant tout de se protéger contre les délateurs, ses grands ennemis; il abolit le salaire des orateurs, c'est-à-dire l'appât de la dénonciation; il poursuit les concussionnaires; il dispense les jeunes patriciens qui entrent dans la carrière politique, de donner des combats de gladiateurs, c'est-à-dire de se ruiner; il fait régler les pensions données par le prince aux sénateurs pauvres : ces pensions peuvent atteindre une somme qui équivaut à dix

mille francs de notre monnaie. Telles sont les graves mesures provoquées par le sénat. On n'ose aller plus loin : on est arrivé à la dernière limite du libéralisme. C'est au point que Thrasea, entendant un jour ses collègues agiter pendant toute une séance la question suivante : « Combien de gladiateurs les habitants de « Syracuse seront-ils autorisés à produire dans « l'arène? » ne put s'empêcher de leur faire honte et de leur rappeler que c'étaient les intérêts de l'empire, les lois, les intitutions qu'ils devaient discuter. Mais Thrasea mettait le doigt sur la plaie sans pour cela la guérir. Les questions frivoles trouvaient faveur, parce que les questions essentielles paraissaient pleines de péril.

Au fond, dans ce gouvernement d'honnêtes gens, de grandes personnalités ont pris place, parce que la personnalité du prince n'apparaît

pas encore et parce qu'il n'a souci que de ses plaisirs. Leurs intentions sont excellentes, leurs promesses sincères; mais la force des choses les empêche d'aller plus loin. L'empire est si vaste, les maux sont si profonds, les abus si invétérés, qu'il faudrait détruire la société romaine pour la réformer. Les siècles seuls pourront amener cette dissolution. Les ministres de Néron se contentent donc de rétablir une apparence de régularité administrative; ils reviennent aux formes juridiques, font de bons choix, répriment les excès, encouragent, exhortent, pardonnent. On sent que les mains qui tiennent le pouvoir sont plus pures; on se détend, on respire, on espère, entre Agrippine impuissante et Néron contenu; malheureusement, ce n'est ni une révolution définitive, ni un changement de constitution, c'est un fantôme de république. Rien n'est établi, rien n'est proclamé comme

doctrine politique, rien n'est converti en institutions. Tout dépend de quelques hommes : ces hommes écartés, le despotisme brisera leurs liens de soie et leurs guirlandes de fleurs pour reprendre sa course et ses bonds furieux.

On peut donc rendre hommage à ceux qui ont procuré cette paix au monde et le calme entre deux tempêtes. Après les règnes de Caligula et de Claude, cinq années de repos étaient nécessaires aux Romains : ils en ont joui avec ivresse et leurs illusions s'étendaient dans un avenir sans limites. Ces cinq ans furent appelés plus tard *le lustre d'or, le lustre sans pareil.* Trajan, qui savait ce qu'il en coûte pour bien gouverner, citait cette période comme la plus heureuse de l'empire et la plus exemplaire. Il faut s'incliner devant cette régence trop courte, qui ne fut qu'une régence, mais qui rendit le règne de Néron populaire, qui consola l'univers

et lui donna le répit nécessaire pour se préparer à de nouvelles épreuves.

Si l'on pénètre la vie secrète des ministres et leur politique de palais, on sent tout ce que leur influence a de précaire : leur mérite n'en est que plus grand. Le feu couve sous leurs pieds ; ils ne se dissimulent point que tout peut éclater d'un moment à l'autre ; leur vertu est sans cesse réduite à des complaisances dont ils rougissent, leur tolérance va jusqu'à la faiblesse, leurs concessions sont parfois une lâcheté. Que dis-je ? ils sont forcés de fermer les yeux sur les débauches de Néron, d'y prêter les mains et de rester spectateurs muets de ses premiers crimes. Or un spectateur muet devient un complice. Sénèque met un de ses disciples en avant pour couvrir les rendez-vous de Néron avec Acté, l'affranchie. Après le meurtre de Britannicus, que

Néron complote avec Locuste dès la première année de son règne, les ministres sont forcés de recevoir des terres, des villas, des présents, que l'empereur distribue pour acheter leur silence. Tacite, à ce sujet, reproduit les murmures du public et le blâme des stoïciens. Enfin, les premiers emportements de Néron, ses liaisons avec de jeunes débauchés, ses orgies, ses violences, le scandale qui éclate, font gémir les anciens précepteurs sans qu'ils jugent prudent de s'y opposer. Leurs observations sont si rares, leurs luttes si discrètes, leur résistance si molle ! Ils perdent du terrain, ils sont vaincus chaque jour par l'invasion des épicuriens autant que par le tempérament du prince, qui se développe rapidement dans ce milieu empesté. Ils ressemblent à ces colons africains qui élèvent un jeune tigre, prévoyant le jour où ses instincts sanguinaires éclateront

malgré leurs soins et la douceur d'une nourriture calculée.

Le coup de tonnerre fut l'assassinat d'Agrippine. Ni Burrhus ni Sénèque n'avaient cru, en excitant le fils contre la mère, qu'ils le pousseraient au parricide. Ils voulaient tenir Agrippine à l'écart, ils ne pouvaient prévoir à quelle extrémité se porterait le prince. Certes ils n'ont point été avertis du complot tramé par Néron avec ses favoris et le préfet de la flotte. Mais lorsque le premier acte eut échoué, lorsque Agrippine, blessée à l'épaule, fit savoir qu'elle vivait encore, ils furent appelés en conseil, ils reçurent la terrible confidence ; ils trouvèrent bon qu'Anicétus achevât ce qu'il avait commencé ! Lorsque Néron, abattu par une nuit d'insomnie, se crut, comme Oreste, assiégé par les Furies, Burrhus envoya les prétoriens le consoler et le féliciter. Sénèque rédi-

gea la lettre que l'empereur adressait au sénat et qui était une apologie du parricide. Dans quel abîme ces malheureux ministres n'ont-ils pas été entraînés par une série de faiblesses ? Ils ont accepté la responsabilité du crime en acceptant la complicité du lendemain. Le sang d'Agrippine rejaillit sur leur front : ils restent déshonorés, impuissants, inutiles. Avec eux tombe le parti des honnêtes gens.

Néron sent bien qu'il s'est émancipé par le parricide. Dès lors il se développe librement et ne compte plus avec personne. Ses instincts, que l'incendie de Rome va exaspérer jusqu'à la fureur, prennent des proportions formidables. Entraînés par la passion du pouvoir qui leur échappe, forcés de suivre leur maître, n'ayant pas le courage de le quitter, les ministres ne sont plus qu'un jouet digne de compassion. Leur influence est perdue, parce

qu'elle reposait uniquement sur leur autorité morale et sur leur vertu. Dès qu'ils sont des complaisants et des complices, ils ne sont plus rien. Burrhus imprimait encore quelque respect, parce qu'il était prudent de compter avec le chef des prétoriens. Il mourut le premier et Sénèque ne fut plus qu'un objet de mépris pour la cour.

Eh bien, c'est lorsque l'expiation commence, que commence le beau rôle des honnêtes gens sous Néron; c'est lorsque leur parti est abattu qu'il se relève véritablement; c'est quand ils ne sont plus rien dans l'État qu'ils deviennent grands par la persécution. Au lieu de recourir à des expédients stériles et à des mesures transitoires, ils travaillent pour l'avenir et préparent à l'humanité de meilleurs jours par leur martyre. Les stoïciens avaient abandonné César et ses précepteurs souillés par le crime.

Thrasea s'était levé au milieu du Sénat, quand on avait commencé à lire l'apologie du meurtre d'Agrippine, et il était sorti silencieux. C'était une rupture éclatante avec les ministres-philosophes. Bientôt ce seront ces ministres qui, dépouillés du pouvoir, iront rejoindre les stoïciens, adopter leurs principes, pratiquer leurs vertus, imiter leur héroïsme et mourir avec eux.

C'est, en effet, le parti des stoïciens qui s'empare de la scène et de l'admiration du monde : jusque-là, il était resté au second plan, soutenant seulement les gens de bien qui essayaient de gouverner l'empire. Le temps de gouverner est passé ; la lutte et la protestation commencent. Les stoïciens étaient partout et avaient pris une importance singulière dans la société romaine. Leur doctrine, qui était restée chez les Grecs une théorie, était

devenue à Rome une vertu, car le génie latin lui avait imprimé un caractère strict et pratique; elle était, comme toute manifestation philosophique, le privilége des classes intelligentes; elle était la consolation des âmes douces, le refuge des âmes dégoûtées du monde, la forteresse des âmes fières. Les femmes, qui, dans toutes les époques de péril et de crise, luttent de zèle avec les hommes, étaient stoïciennes comme plus tard elles seront chrétiennes. Arria, dès le règne de Claude, apprend déjà à son mari Pætus comment on meurt.

Le beau livre de M. Martha, *Les Moralistes sous l'Empire romain,* montre comment les philosophes de cette époque deviennent de véritables directeurs spirituels et sont appelés à exercer une sorte d'apostolat : quelques-uns escortent leurs amis jusqu'au lieu du sup-

plice, les exhortant, soutenant leur foi comme le feront plus tard les confesseurs. Cornutus, Musonius Rufus, Démétrius, Sénèque après sa disgrâce, Virginius, quoiqu'il professât la rhétorique, sont des directeurs de conscience en même temps que des philosophes stoïciens; dans les lettres, le stoïcisme est représenté avec éclat par Lucain ou plutôt par Perse, le chaste et austère républicain; dans la politique, par le grand Thrasea.

Bien vivre et bien mourir, conformer sa conduite à une morale rigoureuse, soumettre ses pensées et ses actes à une règle pratique, se vouer à la vertu pour elle-même, sans mérite ni espoir de récompense, s'abstenir de tout contact avec les grandeurs et avec la cour pour rester pur, pour rester digne, pour rester libre, regarder la mort comme l'affranchissement suprême et le droit de mourir

comme une victoire éclatante sur la tyrannie, tels étaient les nobles principes que professait l'élite de l'aristocratie romaine. Non-seulement ces principes étaient appliqués avec d'autant plus de courage que les crimes étaient plus fréquents autour de l'empereur, mais les prosélytes se multipliaient à Rome et dans les provinces. La jeunesse se prenait de passion pour les exemples de fermeté et les beaux caractères. La protestation sublime de Caton contre les attentats impunis devenait une religion; l'abstention politique devant un gouvernement méprisé devenait un devoir; la belle et sereine figure de Thrasea devenait un idéal. On voudrait connaître ce Socrate romain, si doux envers les siens, si ferme contre les oppresseurs, si dur avec lui-même. Son buste existe sans doute, ignoré, anonyme, sans aucun signe de reconnaissance, dans quelque

musée de l'Europe, parmi tant d'autres bustes que l'archéologie n'a pu encore désigner par leur nom. Les monnaies et les pierres gravées, dont les inscriptions parfois éclairent, manquent complétement : les traits des plus vils empereurs ont été immortalisés par l'art, tandis que l'image de Thrasea est perdue pour la postérité. Ses actes restent, en font un type d'austérité politique et assurent sa gloire; nous pouvons du moins comprendre comment il était devenu un modèle d'abstention pour les cœurs généreux, un danger pour le gouvernement impérial. Assidu au sénat, tant que Néron parut suivre les honnêtes inspirations de ses ministres, Thrasea se lève et sort chaque fois qu'un acte honteux est annoncé ou proposé à l'assemblée. L'apologie du parricide, l'apothéose de l'enfant de Poppée, qui avait quatre mois, l'apothéose de Poppée elle-même

sont l'objet de cette protestation silencieuse et solennelle qui pouvait être un arrêt de mort. Bientôt, lorsque Néron se plonge dans le crime, Thrasea cesse d'assister aux séances. Il ne met plus les pieds au sénat pendant les trois dernières années de sa vie ; il ne prononce plus le serment d'usage au début de l'année ; il n'offre ni sacrifices ni prières publiques pour César, précédant, en cela, les chrétiens ; cette force de résistance tranquille et cette puissance du mépris excitent l'enthousiasme, non-seulement de ce qu'il y de plus fier à Rome, mais du monde entier. L'acte d'accusation contre Thrasea nous apprend que « les provinces et les armées attendaient avec impatience le journal officiel de Rome (*Diurna*), dont le nom est resté en italien, (*Diario*), pour savoir *ce que Thrasea n'avait pas fait,* » c'est-à-dire pour constater son absten-

tion et flétrir tout ce dont il s'était abstenu.

Le danger d'une telle conduite pour un gouvernement est grand et un despote doit redouter la contagion d'un semblable exemple. Que deviendrait-il, si les autres sénateurs imitaient Thrasea, si les chevaliers imitaient les sénateurs, si tous ses sujets s'abstenaient? L'empire ne serait plus qu'une poignée de brigands campée sur le Palatin. Quoique Néron, qui avait des sentiments d'artiste, admirât Thrasea et l'eût d'abord ménagé, il comprenait la portée de la guerre honnête et déclarée que lui faisaient les stoïciens. Peu à peu ils allaient détacher de lui l'univers; ils persuaderaient aux hommes immobiles d'attendre que leur maître tombât à terre, par son propre poids ou par le poids de ses fautes. La peur prit Néron et il frappa. Certes la persécution n'a fait que hâter le triomphe des idées qu'il

redoutait. Mais ce qui prouve que Néron et ses amis avaient une intuition prophétique du danger, c'est que la chute de l'empereur est telle que l'eût pu souhaiter Thrasea lui-même ; elle est le résultat, sinon prévu, du moins inévitable de la politique stoïcienne. Néron tombe, parce que ses sujets cessent de le soutenir. Il n'est ni vaincu par une armée, ni renversé par un parti, ni assassiné par un conspirateur. Le monde, fatigué, se retire de lui ; en pleine paix, quand Galba est encore en Espagne avec une seule légion, quand Vindex va être vaincu en Gaule, Néron, pris de vertige au sommet de cette puissance qui n'a plus de base, se précipite lui-même, s'abandonne lui-même, s'exécute lui-même, arrachant peut-être un sourire aux stoïciens qui lui avaient survécu.

Ainsi s'explique la persécution subite de Néron contre les stoïciens : il répond à leur

guerre sourde par une guerre déclarée, à l'abstention par l'assassinat. Sa vengeance atteint d'abord les deux précepteurs qui l'ont conduit dans le piége et qui ont prêté tant de force aux stoïciens. Burrhus, pris d'un mal de gorge, est soigné par un médecin que lui envoie Néron ; sa gorge, touchée par une plume, enfle, se décompose et ne laisse plus passer l'air. La plume était-elle empoisonnée ? Burrhus le laissa croire, car, lorsque Néron vint s'asseoir au chevet du mourant et lui demanda comment il se trouvait : « Bien, » lui répondit Burrhus, et, sans un adieu, sans un regard, il se tourna du côté de la muraille. Sa mort excita des regrets universels ; ses vertus furent célébrées par la douleur publique. Sénèque doit mourir à son tour, impliqué dans la conspiration de Pison. Il vivait dans la retraite, pratiquant le mépris des richesses, au milieu

des biens immenses qu'il avait offerts en vain à Néron, buvant l'eau d'une source, mangeant des fruits sauvages, dormant sur une couchette si dure qu'elle ne gardait pas l'empreinte de son corps, rachetant ses faiblesses par l'ascétisme, calmant ses remords par la méditation et le sacrifice : c'était une véritable pénitence. L'ordre de se tuer le trouva prêt : il se fit ouvrir les veines et loua la jeune et belle Pauline, sa femme, qui voulut partager librement son sort. Les émissaires de Néron bandèrent les blessures de Pauline, qui conserva toute sa vie la pâleur de la mort. Quant à Sénèque, comme le sang coulait à peine de son corps exténué par le jeûne, il se fit trancher les veines des pieds, puis celles des jarrets, et, comme il ne réussissait pas à rendre l'âme, il se fit porter dans son étuve et suffoqua après avoir invoqué Jupiter Libérateur et dicté un dernier

discours. De même, Lucain, son neveu, Espagnol jusqu'au bout, usait de son dernier souffle pour réciter ses propres vers, où il décrivait la mort d'un soldat.

Les victimes se multiplient autour de ces illustres victimes. La conspiration de Pison, acte fatal d'un étourdi, qui servit à perdre plus d'innocents que de conspirateurs, fut le prétexte des fureurs de Néron.

Déjà Silanus, Cassius, Rubellius Plautus ont péri ; Latéranus se laisse égorger sans mot dire par un tribun qu'il sait son complice. Tandis que les stoïciens et leurs amis sont exilés en foule, formant dans les îles de véritables colonies, leurs chefs doivent mourir : ils s'en réjouissent, car ils veulent laisser de grands exemples ; les femmes luttent d'héroïsme avec leurs pères et leurs maris, comme le feront bientôt les femmes chrétiennes. Barea Soranus

et sa fille Servilia quittent la vie en proclamant que le trépas est la délivrance. L. Vétus, Sextia, sa belle mère, Pollutia, sa fille, enveloppés de longs vêtements, plongés dans des baignoires disposées à dessein, se font ouvrir les veines à la même heure et attendent la mort en se regardant avec tendresse : chacun demande aux dieux d'expirer le premier, pour ne point survivre, fût-ce de quelques minutes, à ceux qu'il chérit. Le ciel juste les rappelle dans l'ordre de la nature. Enfin Thrasea, cité devant le sénat, refuse de se défendre et de démentir ainsi sa politique d'abstention. Il attend son arrêt dans le beau jardin qu'il cultivait lui-même, entouré de ses parents, de ses amis, de femmes vertueuse et charmantes, donnant à Perse, son neveu, ses fiers conseils, discutant avec le philosophe Démétrius, s'entretenant aussi tranquillement que Socrate dans

sa prison. On apprend la condamnation : les larmes éclatent, Thrasea les calme et les contient; il défend à sa femme d'imiter sa mère, la célèbre Arria; il faut qu'elle vive pour protéger leur fille dont l'époux n'est condamné qu'à l'exil. Il abrége ses adieux, tend les bras au médecin, et, quand le sang a coulé jusqu'à terre, il fait approcher le questeur qui lui a signifié son arrêt : « Offrons, lui dit-il, cette « libation à Jupiter Libérateur. Regarde, jeune « homme, car tu es né pour des temps où il « convient d'affermir son âme par des exemples « de constance. » Puis, comme la mort était lente à venir et comme il souffrait cruellement, il se tourna vers le philosophe Démétrius...

Le récit de Tacite s'interrompt ici avec le dernier livre de ses *Annales*. Par une fatalité intelligente, ce fragment, semblable à un

temple antique que la ruine rend plus grandiose, clôt l'histoire de la persécution des stoïciens. Rien n'affaiblit l'impression de cette scène immortelle ; car le dénoûment du drame se perd dans une clarté sereine et dans l'infini.

Qui croira qu'un sang si noblement versé ait été inutile? Qui osera dire que cette suite de beaux trépas, de témoignages confirmés jusqu'à la mort, d'héroïsme tranquille, n'ait point été féconde? Qui doutera que tant de sacrifices faits publiquement au devoir, à la patrie, à l'honneur, n'aient remué toutes les âmes, à Rome comme dans les provinces et jusqu'aux confins du monde? Ce sceau apposé à des carrières pures, cette abnégation de consciences convaincues, étaient une leçon propre à enflammer les générations plus jeunes. Les stoïciens égorgés par Néron léguaient à la postérité ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes, l'image

d'une belle vie couronnée par une belle mort.

Ainsi deux mouvements parallèles se produisaient dans la société romaine, deux doctrines proclamaient la dignité morale et la liberté absolue de l'âme, deux partis, s'appuyant sur la beauté du sacrifice, présentaient, sans se défendre, leurs poitrines nues aux tyrans. Les stoïciens et les chrétiens étaient inconnus les uns aux autres; un jour les uns absorberont les autres, mais, à cette époque, ils ne s'étaient point rencontrés. En vain, a-t-on voulu rapprocher Sénèque de saint Paul; on l'a fait sans preuves et sans vraisemblance. Le double courant est bien plus remarquable, puisqu'il n'est point combiné : il agit à la fois en haut et en bas de la société. Le stoïcisme, qui se répand dans l'aristocratie, dans les familles riches, lettrées, fait des conquêtes rapides et triomphe le premier; le christianisme, qui s'adresse aux

pauvres, aux esclaves, à ceux qui désespèrent, doit soulever peu à peu toutes les couches sociales; son triomphe sera long, mais plus durable. Les stoïciens préparent le siècle des Antonins; ce ne sont plus alors les ministres qu'ils ont conquis, ce sont les souverains eux-mêmes. Les chrétiens préparent l'avénement de Constantin et étendent sur le monde non pas une doctrine abstraite et rigide, mais une religion qui console, parce qu'elle ajoute au devoir l'espérance, à la morale la charité. Il ne faut qu'une génération aux stoïciens pour voir se succéder Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle; il faut trois siècles aux chrétiens pour planter la croix sur le Palatin. Trente ans après Néron, la philosophie s'assied sur le trône pour inaugurer le règne de la sagesse, la conscience dans le pouvoir, l'adoption par estime et la succession par ordre de vertu.

XI

NÉRON

Caligula et Néron, messieurs, sont deux princes méconnus et pleins d'esprit, car ils ont admirablement compris le prestige divin d'un César et l'étendue de la bassesse humaine ; ils ont voulu prouver tout ce qu'un peuple peut supporter et même ce qu'il est capable d'aimer. La postérité, dans ses jugements trop sommaires, les appelle l'un et l'autre des *monstres* et croit avoir tout dit. Mais les lois générales qui président aux races et aux espèces nous persuadent qu'il n'y a point de

monstres ; il y a de grandes maladies, d'immenses faiblesses, des déformations inouïes, produites sur des êtres semblables à nous par un pouvoir qui seul mérite d'être qualifié de *monstrueux*.

Néron était une intelligence nette et hardie, qui, dès le premier jour, avait pénétré le secret de l'empire ; il avait compris toute la philosophie de la loi du plus fort, dont la nature lui montrait des applications si claires. Quand le lion a faim, il tue ; quand on trouble sa source, il tue ; quand on le réveille, il tue ; s'il a peur, il tue ; s'il est en gaieté, sa gaieté même est funeste et peut donner la mort. C'est l'état primitif, c'est la nature chantée par les poëtes dans sa belle naïveté ; aussi les poëtes ne manquent-ils pas d'appeler le lion le roi des animaux, Pour un César, les choses étaient plus simples encore ; il n'avait qu'à

faire un signe, on tuait pour lui; bien mieux, celui qui le gênait se tuait lui-même, et, dans sa reconnaissance, couchait sur son testament le maître qui l'avait débarrassé du fardeau de la vie.

Néron, d'ailleurs, avait pour s'instruire les traditions de ses prédécesseurs, les proscriptions d'Auguste, les procès de Tibère, les massacres de Caligula, les assassinats des Césariens et de Claude ; il avait les avertissements de Sénèque qui lui conseillait la sagesse, la douceur, la clémence, en lui rappelant qu'il était au-dessus des lois, égal aux dieux, planant sur la tête des hommes, comme le soleil éclaire le monde ; il avait les dogmes nouveaux de la religion romaine qui lui ouvraient le ciel par l'apothéose, et ce culte enivrant qui produit l'infatuation, élève l'égoïsme jusqu'au vertige, gonfle l'âme jusqu'à cette explo-

sion d'orgueil qui est une véritable folie.

En troisième lieu, Néron sortait d'une famille populaire, où le premier devoir était de paraître un adorateur de la liberté, un défenseur des institutions, un ami des citoyens, un serviteur de la multitude, c'est-à-dire un prétendant accompli. Sa mère lui avait appris de bonne heure à étudier son rôle ; elle l'avait formé par ses exemples ; elle l'avait laissé s'échapper souvent du Palatin pour se mêler à la canaille dont le petit-fils de Germanicus devait être l'idole ; elle en avait fait un acteur consommé, d'un sang-froid précoce, toujours en scène ; elle lui avait répété les préceptes d'Auguste sur l'art de régner et montré que le plus habile empereur est le plus grand comédien.

Enfin, Sénèque et Burrhus lui avaient enseigné consciencieusement les doctrines d'un

prince libéral, la théorie de la sagesse, la pratique de quelques vertus stoïciennes ; ils avaient été touchés de son génie et de sa docilité ; ils avaient pris le pouvoir de ses mains ; ils lui avaient soufflé des mots heureux ; ils l'avaient excité contre les ministres de Claude et mis en défiance contre Agrippine, sans prévoir que leur disciple pousserait la logique jusqu'à empoisonner Britannicus et tuer sa mère. En effet, à dix-huit ans, il conspire avec Locuste; à vingt-deux ans, il s'émancipe par le parricide.

Tout fut accepté, excusé, justifié par un peuple prévenu. Rome était heureuse, parce que le souverain, livré à ses plaisirs, à ses premières amours et aux emportements secrets de la jeunesse, abandonnait l'exercice du pouvoir à quelques hommes de bien. L'art de cette époque exprime fidèlement l'état des esprits et

les premières statues de Néron semblent refléter l'amour du genre humain.

Je ne cite qu'en passant les monnaies innombrables sur lesquelles Agrippine se fait représenter avec son fils enfant et où elle porte le titre d'Augusta. Ce caractère enfantin est exagéré et prolongé à dessein par une femme ambitieuse qui avait rêvé une minorité perpétuelle. Je ne vois même aucun intérêt à m'arrêter devant le buste de marbre qui est au cabinet des Médailles, à côté du buste de Sénèque, et où l'on reconnaît Néron enfant.

Le buste du Vatican et les deux statues qui sont au Louvre me frappent davantage, parce que Néron y apparaît dans l'éclat de l'adolescence. Presque nu, assimilé à un héros, la draperie qui couvre le haut des jambes rejetée sur le bras, il offre une image douce, jeune, souriante, une attitude charmante qui rappelle

Germanicus, son aïeul. Le type du visage est plutôt grec que romain et incline vers le type d'Apollon. L'artiste, évidemment, a vu Néron à travers la joie populaire. De même, le buste du Capitole le flatte, l'adoucit et lui prête quelque ressemblance avec la première Agrippine, sa grand'mère.

Néron est toujours beau, mais déjà plus formé sur la pierre gravée du cabinet des Médailles (n° 2083). Sur le buste du Louvre qui porte le n° 5422, il a pris des années : l'œil est plus sec, la bouche plus dure; il porte la couronne attachée par des bandelettes.

Le buste du musée du Louvre, voisin du précédent, le montre assombri, avec une barbe forte, des lèvres serrées, un air d'oiseau de proie. Les passions et les plaies morales d'un despote ont déjà commencé leur office. La corruption de l'âme se trahit, malgré l'adulation,

par l'altération des traits que reproduisent les artistes. On arrive par cette dégradation à l'homme fait, que le célèbre buste du Louvre nous fait apparaître dans toute sa beauté comme dans toute son horreur. Mais avant d'en faire l'étude, il convient de jeter un regard sur l'âme de Néron, dans son plein et libre développement. Un portrait moral est impossible lorsque l'original n'a pas vécu devant nous; du moins est-il permis de rechercher l'unité psychologique et le principal ressort d'un génie qui a charmé Rome et l'a épouvantée tour à tour.

L'unité de l'âme de Néron, c'est une vocation déclarée, irrésistible, qui l'entraîne vers le théâtre et vers le cirque. Enfant, il s'échappe de chez sa tante pour assister aux jeux publics. Ses jouets de prédilection sont de petits chars d'argent, peints en vert et en bleu, couleurs favorites des cochers. Il marque des disposi-

tions pour les arts, pour la peinture, la sculpture et surtout pour le chant. La musique le jette dans de véritables transports. A peine a-t-il été proclamé empereur, qu'il profite de la liberté que lui laissent, pour la première fois, sa mère et ses pédagogues, absorbés par la conquête et l'organisation de l'empire. Que fait-il pendant plusieurs jours? Il envoie chercher le musicien Terpnus, s'enferme avec lui dans son palais, l'écoute jouer de la lyre, immobile, enivré; la nuit est tombée, il l'écoute encore et ne le laisse partir qu'après la promesse de recommencer le lendemain.

Une vocation aussi énergique, qui ne demandait à la puissance la plus immense que de si innocentes satisfactions, annonçait aux Romains un empereur digne d'eux. Ce chef vraiment populaire partagera leurs goûts, passera sa vie au théâtre, sacrifiera tout, même l'empire, au

plaisir des représentations. Après tout, il y a bien des manières d'occuper fortement l'attention des hommes, pour les tenir tranquilles ou charmés; il y a bien des manières de leur montrer ce qu'on peut et ce qu'on veut, pour les tenir soumis.

Représenter, c'est-à-dire remplir la scène du monde, est le rêve de tout souverain; chacun a son mode favori de représentation. L'un est ambitieux et se complaît dans les grandes entreprises : Néron fait un abandon complet du gouvernement, d'abord aux stoïciens, ensuite aux épicuriens. Un autre est un politique et met en jeu adroitement les fils les plus déliés : Néron voit le monde à ses pieds, et il lui faut si peu de calcul pour prendre, ruiner, supprimer, se venger! Un troisième rêve la guerre et donne à ses sujets l'atroce tragédie des batailles après les parades de la paix : Néron a l'horreur des

armes, il s'est laissé tomber du trône sans même appeler ses soldats. Tel se plaît à administrer et à établir dans l'État l'ordre qu'un propriétaire établit dans son jardin : Néron jette aux vents les trésors et met la terre habitée au pillage. Tel, enfin, se délecte à juger et à diriger les duels savants de la procédure criminelle : Néron prouve qu'un procès est une cruauté superfluê et envoie son médecin ouvrir les veines des suspects.

Le jeune empereur veut d'autres jeux, d'autres représentations. Il a le tempérament de la plèbe romaine, il a ses goûts, ses passions, sa maladie si soigneusement développée par les Césars. Il aime les spectacles, de toute nature, partout, sans cesse. Il appelle la foule à partager ses joies ; il fait descendre dans l'arène 400 sénateurs et 600 chevaliers ; il institue les *jeux Néroniens*, qui doivent faire re-

vivre les beaux jours de Delphes et d'Olympie.

Il n'avait ni la férocité des Étrusques, ni la soif des Romains pour le sang; il se rapprochait plutôt des Grecs dégénérés d'Antioche et de Séleucie. Il cherchait l'art pour l'art, les sensations puissantes, mais dirigées par un certain amour du beau; il était épris des raffinements, affamé de pompe et de magnificence, et peu à peu ce besoin se tourna en frénésie; il fallait que tout devînt spectacle, que tout lui donnât des émotions, fût-ce le crime. Le luxe insensé, les prodigalités, les orgies : spectacle. Le canal d'Ostie, Rome convertie en port de mer, le lac Averne uni au Tibre, l'isthme de Corinthe percé, tous ces projets avortés, mais annoncés : spectacle. Rome incendiée, la fumée et la flamme enveloppant les sept collines pendant sept nuits, la tour de Mécène retentissant des accords de la lyre impériale : spec-

tacle. Les chrétiens mis en croix, enduits de soufre, allumés comme des torches : spectacle : Le voyage en Grèce, les concours, les palmes remportées dans le stade et l'hippodrome, le retour triomphal, les murs des villes démantelés pour livrer passage au triomphateur ; spectacle. Les débauches les plus effrénées, de jour et de nuit, en vue de tous, aux flambeaux, sur l'étang d'Agrippa ou sur le Tibre : spectacle. Les noces solennelles de Néron avec Sporus, auquel on inflige un troisième sexe, ses noces non moins monstrueuses avec l'affranchi Doryphore, Néron vêtu en jeune mariée et conduit en grande pompe : spectacle. Enfin, l'empereur contemplant le cadavre d'Agrippine, écartant ses vêtements, louant ou critiquant en artiste les beautés les plus cachées de sa mère qu'il vient d'assassiner : spectacle.

Le désir de l'impossible croissait avec la sa-

tiété : Néron aurait voulu s'égaler aux dieux, uniquement pour embrasser d'un coup d'œil le spectacle infini de l'univers. Dépouillant la notion du bien comme du mal, il s'efforçait de réaliser tout ce que l'imagination en délire peut enfanter. Le peuple, qu'il tenait en joie perpétuelle et en liesse grandiose, lui pardonnait tout, parce qu'il partageait tout avec lui. Les citoyens, dressés par quatre règnes, applaudissaient aux fantaisies gigantesques de César : leur cœur palpitait avec le sien devant chaque audace nouvelle.

Certes, l'incendie de Rome dépassa la mesure : il y eut trop de victimes pour qu'il ne restât point quelques griefs. Toutefois, les esprits bien faits admirèrent ce trait de génie administratif. Sur quatorze quartiers, trois seulement avaient été épargnés et les cinq septièmes de la ville étaient anéantis ; mais les conqué-

rants en font bien d'autres, et Néron avait trouvé un système d'expropriation radical, subit, peu coûteux, qui excluait toute discussion. Les cadavres, les blessés, les veuves, les orphelins, étaient chose regrettable : mais Rome allait se relever plus belle, avec des rues larges, des portiques et des précautions ingénieuses contre l'incendie. Les dépouilles de l'univers et le fruit de sept siècles de victoires avaient disparu : mais ces débris vénérables étaient poudreux et surannés. Les chefs-d'œuvre de mille artistes avaient péri ; mais on allait dépouiller les sanctuaires de la Grèce. Il fallait des sommes d'argent immenses ; mais les provinces rançonnées, les dons volontaires et forcés, les proscriptions, les fourniraient. Les temples de Jupiter Stator et de Vesta, le palais de Numa, le sanctuaire élevé par Evandre étaient en cendres ; mais César est le seul

dieu qu'il convienne de loger magnifiquement : la *Maison dorée* sera digne de lui.

Déjà les architectes Céler et Sévérus sont à l'ouvrage. Le peintre Amulius et ses élèves décorent les murs, dès qu'ils sont enduits de stuc. L'or, la nacre, les perles, sont prodigués et s'ajoutent aux marbres précieux. Les caissons d'ivoire jouent dans leurs coulisses et laissent tomber les fleurs et les parfums. Un dôme représentant le ciel tourne lentement au sommet de la plus belle salle, mais il tourne nuit et jour, comme au-dessus de la tête des Immortels. Au milieu d'un magnifique *atrium*, qui de tous côtés offre trois colonnes de profondeur et rivalise avec la place moderne de Saint-Pierre de Rome, s'élève le colosse de bronze fondu par Zénodore : il a cent vingt pieds de hauteur, et représente Néron avec les attributs divins.

Nous ne pouvons plus juger aujourd'hui ces constructions somptueuses, quoique la partie principale de la Maison dorée soit encore debout. Dévastée, réduite à de simples murs de briques, enterrée à dessein sous les thermes de Titus, devenue ténébreuse, glacée comme un séjour infernal, la Maison dorée n'a plus rien de sa décoration, de sa beauté, de sa lumière. Le plan seul permet de rétablir par la pensée une habitation aussi gaie que les riantes habitations de Pompéi, plus grandiose, distribuée admirablement avec la double exposition d'hiver et d'été, d'une proportion qui n'a rien d'excessif, se rapprochant d'une villa plus que d'un palais. Ce que nous admirons encore, ce sont les stucs et les peintures du Crypto-porticus, qu'on prétend avoir servi de modèle aux arabesques de Raphaël, comme si Raphaël n'avait pas eu pour s'inspirer les ruines

de maisons et de tombeaux antiques qu'on ouvrait sous ses yeux autour de Rome. Ce que nous ne pouvons plus nous imaginer, c'est l'étendue des richesses et la rareté des matières précieuses accumulées dans toutes ces salles : l'immense vasque de porphyre qui a été retrouvée dans le *triclinium* et transportée au Vatican, pourrait seule en donner une idée.

Le véritable luxe de la Maison dorée, c'étaient ses dépendances. Néron s'était fait la part du lion sur le sol de Rome nettoyé par l'incendie. Il avait pris l'espace compris entre le Palatin, le Cœlius et l'Esquilin, c'est-à-dire un terrain qui avait trois mille cinq cents pas de tour, plus de cent hectares de superficie, et qui était l'équivalent de la moitié de Paris au temps de Philippe-Auguste. Un parc avait été tracé, avec des bois, des champs, des prairies, des lacs remplis par l'eau des aqueducs. Des

troupeaux paissaient dans les prairies, des laboureurs travaillaient dans les champs, des cerfs et des animaux rares couraient en liberté dans les bois. Partout s'élevaient des constructions élégantes, des portiques, des pavillons, des statues; les plus belles villas des princes romains sont un reflet éloigné des créations de Néron. Tous ceux que l'empereur avait chassés de leurs anciennes demeures ou du sol qui leur appartenait, se consolaient en contemplant ces merveilleux paysages du haut du Cœlius ou du Capitole. La nature elle-même vaincue paraissait réunir au milieu de Rome les beautés qu'elle disperse dans les pays les plus éloignés. En vérité, Néron était un grand artiste!

Il était si véritablement un artiste, qu'il ne put se contenter des spectacles et des émotions que lui procuraient sa puissance, son audace, ses actions, ses attentats. Poussant la logique

jusqu'au bout, cet artiste amoureux d'un certain idéal, fervent, bientôt éperdu, voulut pratiquer son art sous plusieurs formes. Il ne lui suffit plus de donner des spectacles, il devient lui-même un spectacle; il ne lui suffit plus d'adorer le théâtre : être acteur, tel est le but sérieux de sa vie.

Nous rions, messieurs, de cette prétendue folie : ce n'est pourtant qu'un éclatant hommage rendu par un despote à l'opinion publique et au besoin de responsabilité. Il est facile pour lui de remplir la scène du monde et de jouer la tragédie ou la comédie humaine par l'intermédiaire de ses généraux, de ses magistrats, de ses ministres, de ses courtisans. S'ils sont habiles, il en profite ; s'ils sont hués, il les désavoue ou les soutient contre les huées, à l'abri lui-même dans son palais. Mais se dépouiller du prestige de la toute-puissance, paraître seul

en public, se soumettre au jugement de la foule, la gagner par son seul talent, mériter les applaudissements ou s'exposer à être sifflé, c'est plus que du courage, c'est plus que de l'héroisme, c'est l'homme qui reprend ses droits, qui veut se prouver à lui-même qu'il est libre, c'est-à-dire responsable de ses actes, qui veut n'être admiré que pour sa valeur personnelle, glorifié que pour son mérite. Certainement, Néron prenait ses précautions : il trichait; les prétoriens entouraient la foule; ils bloquaient les vomitoires; cinq mille vigoureux plébéiens, dirigés par de jeunes chevaliers, formaient une *claque*, dont la gloire a valu aux modernes chevaliers du lustre le nom de ***Romains***. Mais Néron n'était, pour cela, ni moins ému ni moins sincère; il se livrait tout entier; il se donnait à la discussion; il affrontait ses juges en face; il avait toutes les

angoisses de l'artiste. L'humanité se sentait vengée et la théorie de la responsabilité triomphait lorsque ce misérable, que le monde flattait en tremblant, voulait flatter la multitude assemblée et tremblait à son tour.

Néron ne s'épargnait pas. S'il rêvait tous les succès, sa vie devenait un véritable labeur. Il jouait de la lyre, il récitait des vers, il en composait d'assez méchants; il jouait la tragédie, étudiait les rôles les plus difficiles, se chargeait des rôles de femme, fût-ce de femme en couches, comme dans le drame de *Canacé;* il chantait, et les soins qu'il prenait de sa voix un peu grêle le rendaient esclave, car il se soumettait au régime le plus sévère, se purgeait, s'entourait la gorge de chiffons, n'osait se permettre un plaisir sans consulter son maître de chant : c'était une volontaire servitude. En outre, il était cocher, conduisait les chars et

risquait de se casser le cou; il était athlète et luttait avec les héros de la palestre, qui se laissaient terrasser, mais qui auraient pu l'étouffer; il voulait même être bestiaire et avait fait élever un lion qu'il se proposait d'étrangler à la façon d'Hercule, dans l'arène, un jour de fête; mais il trouva, quand le lionceau était doux, qu'il était trop petit, et quand il fut grand, qu'il n'était plus assez doux.

Une critique d'une certaine gravité peut être faite à cet empereur de cirque et de théâtre. Pourquoi, afin d'être complet, n'a-t-il pas été aussi gladiateur? A-t-il craint d'exposer sa poitrine à quelque lame friande de chair impériale? A-t-il craint plus encore la main incertaine et la maladresse d'un courtisan égaré par l'émotion? De toute façon, c'eût été une belle fin, qui eût dignement couronné sa vie et qui était préférable à l'agonie qui l'attendait dans la villa de Phaon.

Le règne de Néron, ainsi compris, n'est plus une sinécure; toutes les heures sont remplies par le travail, par la crainte, par l'espoir du succès. On peut dire que le souverain s'est rendu plus malheureux que le dernier de ses sujets, car aux occupations de l'histrion s'ajoutent les souffrances et les maladies morales de l'histrion. Il est jaloux, il est insatiable, il déteste ses rivaux, il les intimide et les fait tuer parfois, il caresse les juges des concours, il n'ose ni cracher, ni s'essuyer le front, ni manquer à l'étiquette du théâtre. Un jour, on le vit pâle et confus comme un écolier pris sur le fait, parce qu'il avait laissé tomber sa lyre. Il a l'orgueil du paon, la coquetterie de la femme, la bassesse d'un Trissotin et les passions d'un Roscius, car l'amour-propre d'auteur s'ajoute à la vanité du chanteur : ce sont ses propres vers et sa propre musique qu'il chante pendant des journées en-

tières devant des spectateurs que l'ennui force à sauter par les arcades et les fenêtres du théâtre, soigneusement gardé par les prétoriens.

Peu à peu, dans cette lutte volontaire et dans ces angoisses croissantes, périt le dernier bon sentiment en même temps que la majesté du souverain. Non-seulement César disparaît sous l'acteur, mais une âme d'histrion se développe, pleine de colère, de rage, de soif de vengeance. Les délateurs enflamment cette férocité par leurs accusations; il suffit, pour perdre un ennemi, de jurer qu'il s'est moqué de la voix de Néron. Des émotions atroces, des haines que la politique ne lui aurait jamais inspirées, torturent ce cœur de boue, qui avait à peine connu le remords lorsque Néron était devenu parricide, infâme, incendiaire. L'histoire a dit assez jusqu'où l'ont conduit ces émotions : l'art nous apprend ce qu'elles avaient fait de sa beauté

et de sa jeunesse, avant l'âge de trente ans.

La nature physique s'est déformée en même temps que la nature morale, et l'idéal grec ne peut réussir à déguiser ni à transfigurer ce type qui s'impose par son éloquence et son énormité. Les monnaies de Néron, d'or et d'argent, sont innombrables; les monnaies de bronze de grand module abondent; presque toutes reproduisent les mêmes contours de visage et un caractère assez remarquable pour ressembler à de la beauté. Mais cette beauté est dégradée, farouche, souillée par un embonpoint précoce. Noyé dans un cou épais, le menton se dégage à peine : certains graveurs, plus fidèles évidemment à leur modèle, donnent à ce menton si peu de saillie, qu'il se détache comme le bec exigu d'un vase au col renflé.

Après avoir cité seulement la statue du

Vatican, qui montre Néron avec le costume, la longue tunique, la lyre d'Apollon Citharède, je reviens au buste du Louvre que j'ai réservé plus haut. C'est là que Néron apparaît dans sa plus belle horreur. L'œil est enfoncé dans une cavité profonde, où le soupçon habite comme dans un antre ; la vivacité du regard semble lancer la mort à ceux qui n'applaudissent pas le chanteur ou qui raillent le génie du poëte. Les lèvres sont saillantes, enflées par la colère et le mépris, elles trahissent la rage sourde de l'acteur qui tue Poppée enceinte d'un coup de pied, le jour où il revient mécontent du public et de lui-même. Le cou est gros, obstrué par une graisse immonde ; on y sent les efforts perpétuels du chanteur et le venin malsain de la volupté. La barbe a disparu ; les épaules, qui remontent, sont énormes. L'expression du visage a quelque chose de

théâtral à la fois et de formidable. La fureur tragique s'y confond avec la fureur impériale, de même qu'Oreste s'y confond avec Vitellius. Le masque scénique est saisissant ; la sincérité des passions désordonnées y éclate. Ce comédien forcené est en même temps le maître du monde : la couronne qui ceint son front nous le rappelle et les rayons de cette couronne nous avertissent même que le despote s'assimile déjà aux dieux. Il ne faut pas oublier non plus les auteurs, qui nous apprennent que les yeux sont bleus, la vue très-basse, les cheveux châtains, les boucles disposées en étages. Enfin, Suétone nous aide à compléter l'œuvre de l'artiste et à monter cette tête sur un corps robuste, mais petit, couvert de taches malpropres, sur des jambes grêles qui supportent un gros ventre : ce corps est enveloppé du vêtement flottant (*synthesina*) que les Romains

ne mettaient que chez eux, couchés devant leurs festins, et avec lequel Néron se montrait en public, sans chaussures, sans ceinture, un linge autour du cou, dans le négligé le plus indécent.

Tel est cet artiste éperdu, cet amant imprévu de la responsabilité et de l'opinion, cette victime des plaisirs du peuple romain. Auguste avait développé chez les citoyens un goût effréné des spectacles; Caligula leur avait servi dans l'arène des chevaliers et des sénateurs; Néron se donna lui-même, multiplia les représentations, parcourut les provinces avec sa troupe, alla réjouir la Campanie, la Grèce, l'Orient convoqué dans les stades de l'Isthme et l'Olympie. Les passions de l'histrion prirent rapidement des proportions colossales; elles étouffèrent en lui les autres sentiments et tout ce qui fait l'homme; elles le

ravalèrent tour à tour au-dessous des tyrans les plus abhorrés et au-dessous de la bête; elles permirent à la postérité, déconcertée par tant de crimes, de proclamer qu'il était un monstre. Il n'était qu'un martyr grotesque de l'art et le dernier des misérables.

A ce jeu, Néron perdit la raison, l'empire et la vie. Il n'avait même plus l'instinct qui est commun au souverain et à ses plus chétifs sujets, l'instinct de la défense. Il s'est laissé tomber du trône avant que personne l'en renversât; les proclamations de Vindex ne l'ont affligé que parce qu'elles le traitaient de méchant chanteur; il a provoqué par sa lâcheté le premier supplice des despotes, qui est l'abandon; il a donné par sa mort lamentable une admirable satisfaction à ceux qui cherchent dans l'histoire les châtiments et la justice.

A quelques milles de Rome, au delà du pont Nomentano, s'élevait la petite maison rustique de Phaon, ancien esclave de l'empereur. C'est là qu'il faut voir Néron se glisser, suivi de trois affranchis, tremblant, déguisé, le visage voilé comme une femme, enveloppé d'un manteau sale et déchiré. Il n'ose entrer par la porte ; on perce un trou derrière la maison ; il pénètre, en rampant, à travers les roseaux et les ronces, dans un réduit où il s'étend sur un mauvais matelas. Il a faim et n'ose manger le pain repoussant qu'on lui apporte ; il a soif et ne peut boire que l'eau d'une mare échauffée par le soleil. En vain les serviteurs qui lui sont restés fidèles l'exhortent à se donner la mort ; il n'a même pas le courage dont tous ceux qu'il a proscrits lui ont donné l'exempl , les vieillards comme les femmes, les stoïciens comme les épicuriens, Sénèque comme Lucain,

l'austère Thrasea comme le voluptueux Pétrone. Il refuse et se lamente ; il fait creuser sa fosse et récite des vers grecs ; il essaye la pointe de deux poignards et il pleure ; il conjure Sporus tantôt de pleurer avec lui, tantôt de se frapper sous ses yeux pour lui apprendre à mourir. Les heures s'écoulent, ce spectacle fatigue et dégoûte les derniers serviteurs qui sont restés fidèles à ce lâche. Néron, acculé par la destinée, épuise jusqu'à la lie le calice de l'expiation. Mais jusqu'au bout, sa vocation se soutient ; la seule pensée qui l'assiége est celle de son art ; la seule conviction qui survive est celle de son talent. Il consent à être exilé aux confins du monde : « l'artiste vit partout, » dit-il. Et lorsque le bruit des cavaliers qui le cherchent le force à enfoncer dans sa gorge le fer que lui présente Épaphrodite, il s'écrie : « Quel artiste meurt en moi ! *Qualis artifex pereo !* »

Tableau terrible, plein d'enseignement, qui purifie l'humanité, qui venge ses droits méconnus, mais qui serait incomplet si notre imagination n'évoquait autour de la maison de Phaon les mânes de tous les Césars qui ont précédé Néron dans la tombe. Quarante et un princes et princesses composaient la famille d'Auguste ; tous sont morts depuis le commencement du siècle, ils se sont exterminés les uns les autres par le glaive, par le poison, par la faim; bien peu ont atteint le terme fixé par la nature. Leurs ombres silencieuses et consternées contemplent l'agonie du quarante-deuxième César; elles sont rangées autour du trou par lequel ce maître de l'univers a rampé vers le seul asile que l'univers lui laisse; elles se penchent vers le grabat funèbre sur lequel gît terrassé le dernier rejeton d'une race qui s'égalait aux dieux et que la terre rejette avec

dégoût. Les ombres d'Augusteet de Livie se regardent pensives et semblent se dire : « Est-ce là « qu'expire notre dynastie? Est-ce ainsi que finit « notre lignée, si soigneusement renouvelée par « l'adoption ? Est-ce le fruit de notre politique? « Est-ce le faîte de cette pyramide grandiose « que nous avions assise sur la patrie vaincue, « comme Jupiter a posé l'Etna sur la poitrine « des Titans ? Cet histrion est-il le dernier mot « de l'empire ? » Puis les ombres de Germanicus et de la grande Agrippine détournent tristement la tête et murmurent, non sans remords : « Est-ce là notre petit-fils ? Est-ce là « ce qu'ont produit notre orgueil, notre popu- « larité, notre vertu ? Est-ce là que nous mène « l'amour du pouvoir le plus immoral recher- « ché par les moyens les plus honnêtes ? La « mise en scène nécessaire aux prétendants « aboutit-elle à un tel état d'abjection ? Cet

« acteur insensé n'a-t-il fait qu'appliquer nos « principes, exagérer nos calculs, abuser de « nos exemples? Nous rêvions la toute-puis- « sance pour le bonheur du monde, et le monde « entier épuisé, avili, dégradé par cette puis- « sance monstrueuse, maudira-t-il à jamais le « *sang de Germanicus?* »

Oui, car pour leur répondre, voici une immense procession d'ombres qui se pressent à travers les airs : elles veulent contempler à leur tour ce spectacle ; elles tremblent de joie, elles échangent des gestes de triomphe, elles ont des applaudissements muets. Ce sont les proscrits assassinés pendant les cinq règnes de cette première série de Césars.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

CLICHY. Impr. M. LOIGNON, P. DUPONT et C[ie] rue du Bac-d'Asnières 12

T

